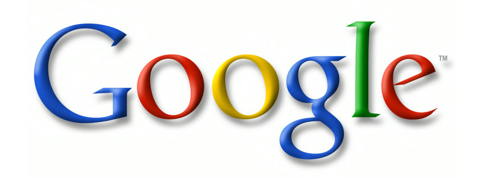






HISTOIRE

DE LA

GUERRE DE HONGRIE.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Histoire des révolutions de l'empire d'Autriche, années 1848 et 1849. 2 beaux volumes in-8. Paris, chez Guyot frères, rue Saint-Sulpice, 25, et Ve Comon, quai Malaquais, 15.

Histoire de la révolution de Rome, années 1846, 1847, 1848, 1849 et 1850. 2 beaux volumes in-8, ornés de portraits et de plans. Paris, chez Ve Comon.

Histoire politique et militaire du peuple de Lyon pendant la révolution française. 3 beaux volumes grand in-8, illustrés de gravures des premiers maîtres.

Imprimerie de W. REMQUET et Cie, rue Garancière, n. 5.

HISTOIRE

DE LA

GUERRE DE HONGRIE

EN

1848-1849

POUR FAIRE SUITE

A L'HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS DE L'EMPIRE D'AUTRICHE

PAR

Alphonse BALLEYDIER.

Avec une carte des opérations militaires.

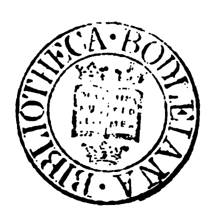
PARIS

COMPTOIR DES IMPRIMEURS-UNIS,

Ve Comon, éditeur,

QUAI MALAQUAIS, N. 15.

1853.


BIBLIOTHECA · BODLEIANA ·

AUX ARMÉES.

En **1793**, *l'honneur, proscrit de la France, par le bourreau devenu roi, trouva un asile au sein des armées.*

En **1848**, *la civilisation européenne, chassée des grandes villes par la démagogie en travail de barricades, se réfugia dans les camps.*

En **1793**, *l'armée française a sauvé la France.*

En **1848**, *les armées européennes ont sauvé l'Europe.*

C'est donc à vous, soldats! à vous, glorieux membres de la grande famille militaire! que je dédie ce livre, éclos au soleil de la gloire sur les champs de bataille de la Hongrie et mûri aux clartés d'une lampe laborieuse dans le silence de mes nuits.

A vous, soldats! qui avez donné, en nos temps de malheur et de défaillance, l'exemple des plus mâles vertus; à vous, qui avez sauvé du naufrage l'arche sainte où s'étaient réfugiées la religion, la famille, la propriété; à vous, invincibles champions de la justice, du droit et de l'humanité.

A vous tous, sans distinction de cocarde et de drapeau: la gloire et l'honneur ont l'univers entier pour nationalité.

A toi ce livre, fier grenadier de la France; à toi, inébranlable fantassin d'Autriche; à toi, rapide cavalier de l'Ukraine; à toi, indomptable montagnard du Caucase; à toi, noble hulan de la Gallicie; à toi, chevaleresque Seressane, au long manteau rouge; à toi, fidèle Croate;

à toi, sobre et infatigable chasseur d'Aragon et de Navarre; à vous tous, soldats de l'Europe, qui avez opposé l'épée de la civilisation au poignard de la barbarie, à vous ce livre, acceptez-en l'hommage. La dédicace d'un livre destiné à conserver le souvenir des événements mémorables, est le tribut d'admiration de l'historien.

ALPHONSE BALLEYDIER.

AVANT-PROPOS.

I.

Dans notre introduction à l'*Histoire des révolutions de l'empire d'Autriche* (années 1848 et 1849) dont ce livre est en quelque sorte le complément, nous avons donné, en quelques pages, un aperçu rapide de la vie politique des Hongrois, race conquérante; consacrons ici quelques lignes aux races conquises.

Ces races, que nous appellerons Slaves de leur nom générique, se divisent en autant de races

distinctes que l'Europe entière en compte sur sa surface. Les plus importantes sont : les Croates, les Serbes, les Slovaques, les Slavons, les Valaques, les Ruthènes, les Rusines, les Szotacks, les Slovènes, les Szeklers, les Cumanes, les Herduks, les Zazygers, etc., etc.

Ces diverses tribus, unies par des intérêts égaux et une commune origine, supportant avec impatience l'oppression de la race privilégiée, n'attendaient qu'une occasion de briser le joug et de se déclarer à l'état d'indépendance.

Les Magyars devaient la leur fournir en brisant eux-mêmes, sans raison et sans équité, les liens qui les unissaient depuis des siècles à la couronne d'Autriche. Il est à remarquer que différentes des races conquises en Europe, telles que le Goth en Espagne, le Saxon en Angleterre et le Gaulois en France, le Slave a toujours conservé le sentiment de sa nationalité

et n'a jamais voulu s'incarner à la substance magyare.

Fort et généreux comme le sont les peuples primitifs, le Slave porte jusqu'à l'héroïsme les qualités du dévouement, jusqu'au sacrifice celles de l'abnégation. Fort, parce qu'il est croyant; généreux, parce qu'il est fort, il a une puissance de volonté qui ne recule devant aucun obstacle. Soldat et poëte, il manie également bien l'épée et la *guzla*. Soldat, il est magnifique à voir au milieu de la mêlée, combattant comme un héros d'Homère; poëte, il est sublime à entendre le soir d'une bataille, lorsque mêlant sa voix au bruit lointain du canon, il chante, dans le langage d'Ossian, les événements du jour, ou quelque chant héroïque légué par la tradition.

D'une taille élevée et pleine de distinction, le front haut, la physionomie expressive, offrant au même degré les caractères de la douceur et

de la fermeté, le Slave est un des plus beaux types des races orientales.

Enthousiaste et brave comme le Hongrois, il a de plus le sentiment du beau, l'intuition du vrai, la corde de l'âme qui vibre au contact du sublime, en un mot, le génie du bien.

II.

Historien des révolutions de l'empire d'Autriche, nous avons déroulé sous les yeux de nos lecteurs, la chaîne des événements qui, du 13 mars au 31 octobre 1848, ont si profondément bouleversé les provinces de la monarchie des Habsbourg.

Après avoir suivi pas à pas, dans ses luttes, la révolution aux prises avec la royauté, nous avons vu la torche de la barbarie reculer, mais non s'éteindre devant l'épée victorieuse de la

civilisation, portée par la vaillante main des armées d'Autriche.

. . . .

Nous sommes au 2 décembre 1848 : la bannière jaune et noire flotte au sommet de la tour de Saint-Etienne; un jeune empereur, soldat avant d'être homme, héros en même temps que soldat, a trouvé dans une double abdication le sceptre suprême; il commence pour ses peuples délivrés une ère nouvelle, mais son trône restauré n'est point encore affermi.

Vaincus à Schewechat, les Magyars se relèvent plus nombreux et plus menaçants : les chances du succès pour eux ne furent jamais plus favorables, car d'un bout à l'autre l'Europe est en travail de révolution.

La France, dont chaque pulsation désordonnée fait tressaillir le monde, poursuit dans les tiraillements sa deuxième expérience de république.

Allumé par ses mains, le flambeau de la révolution a mis le feu aux volcans populaires de l'Italie. Aiguisé par les doctrines de Mazzini, le poignard d'un obscur assassin a étouffé, dans le sang d'un ministre intelligent, la pensée qui s'efforçait à rendre possible le principe constitutionnel dans les Etats romains.

Rome n'est plus dans Rome elle est toute à Gaëte.

A Naples, en Sicile, en Toscane, des rives du Tesin aux bords du Tibre, les sociétés secrètes préparent leurs torches et leurs stylets. A Turin, la démagogie, dominant dans les conseils d'un prince brave, généreux, mais séduit par un ancien rêve de jeunesse, médite les désastres de Novarre. A Venise, le lion de Saint-Marc, fanatisé par d'imprudents rhéteurs, rugit au nom d'une indépendance qui bientôt doit faire un linceul du drapeau vénitien. L'Angleterre elle-même, qui si longtemps a joué avec les révolutions, filles de ses œuvres, sur le Continent, la superbe Angleterre se réveille

un matin en face d'une idée nouvelle ; le chartisme se promène en haillons sous les vieux murs de Westminster.

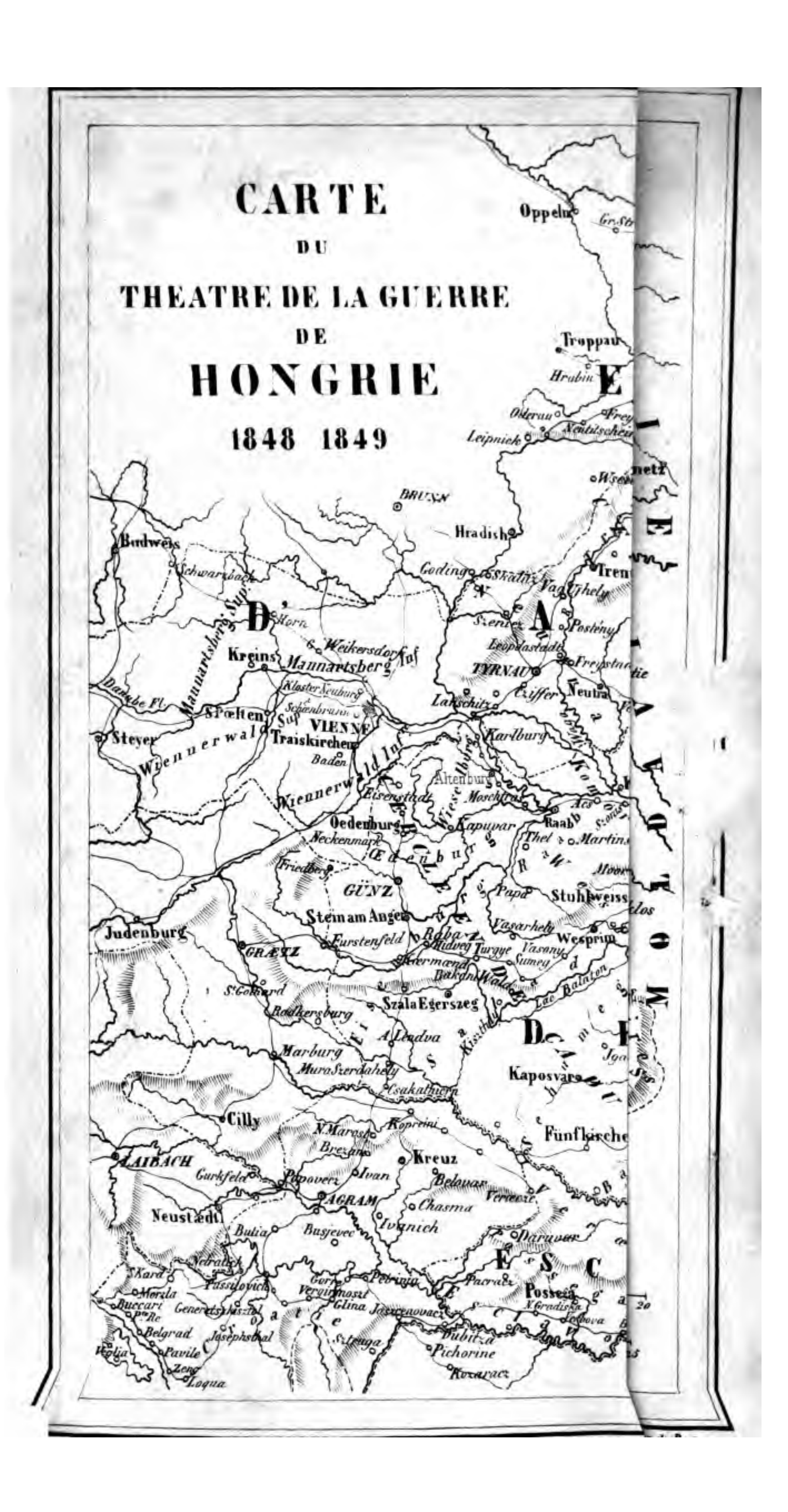
Partout le sentiment de l'obéissance s'éteint dans le cœur des peuples : l'impatience de la règle, la haine de l'autorité, le mépris des lois, sont les seuls instincts des masses ; la révolte des esprits est à l'état d'une épidémie générale ; toutes les notions du juste et de l'injuste sont confondues. Du haut de la tribune, dans l'enceinte où s'élaborent les lois, des législateurs improvisés se glorifient d'avoir conspiré toute leur vie et se font de la condamnation de la veille un triomphe du lendemain. L'émeute est partout dans les esprits aussi bien que sur la place publique. Partout la licence dépasse la liberté, partout l'émeute marche au pas derrière l'anarchie qui sert elle-même d'avant-garde à la barbarie.

D'un autre côté, sur une scène plus éloignée,

la Pologne, toute saignante encore de ses blessures de 1831, se réveille sur son lit de douleur; elle prête l'oreille à ces bruits d'indépendance et présente sa main gantelée à la main que lui tend la Hongrie.

Le sort en est jeté! la Hongrie a de nouveau clamé son cri de guerre : l'Autriche y a répondu par le cri de : Vive l'empereur! La lutte est engagée!

Juge de camp, inflexible comme l'histoire, suivons-la dans ses phases diverses, jusqu'au jour où la fortune de la guerre aura consacré le triomphe du droit.


CARTE
DU
THEATRE DE LA GUERRE
DE
HONGRIE
1848 1849
Oppeln
Troppau
Leipnick
BRUNN
Hradish
Budweis
Kreins
Mannartsberg
Steyer
VIENNE
Traiskirchen
Baden
Goding
TYRNAU
Karlburg
Eisenstadt
Oedenburg
Raab
GÜNZ
Stein am Anger
Papa
Stuhlweiss
Judenburg
GRÆTZ
Fürstenfeld
Wesprim
Lac Balaton
Szala Egerszeg
Radkersburg
Marburg
Kaposvar
Cilly
Fünfkirche
LAIBACH
Kreuz
AGRAM
Neustadt
Chasma
Ivanich
Possega

HISTOIRE

DE LA

GUERRE DE HONGRIE.

CHAPITRE PREMIER.

La guerre est décidée. — Le prince de Windisch-Grætz général en chef. — Dispositions de l'armée impériale. — Dénombrement de l'armée hongroise. — Ses ressources. — Déplorable erreur des impériaux croyant combattre pour l'empereur sous la bannière des rebelles. — Entrée en campagne. — Commencement des opérations offensives. — Plan du général en chef. — Premières mesures politiques. — Passage de la Leitha et de la March. — Entrée des Autrichiens à Presbourg. — Combat de Wiesselbourg, combat de Tyrnau, marche sur Raab, nuit de Noël. — Evacuation de Raab. — Affaire de Balbona. — Bataille de Moor. — La forteresse de Comorn.

Les Hongrois, conduits par Kossuth, commandés par le général Moga et vaincus par le prince Windisch-Grätz à Schwechat, avaient fait un pas immense dans la voie de l'insurrection. Repoussés au delà des frontières magyares, mais non anéantis, ils appelaient sous l'étendard de l'indépendance les hommes énergiques formés dès leur enfance aux jeux sanglants de la guerre. Le sort en était jeté ! le

glaive seul devait trancher la question pendante entre l'Autriche et son plus beau royaume; la Hongrie ne pouvait plus être conservée à l'empire que par la force des armes.

Par un ordre souverain émané le 16 octobre 1848, le prince Windisch-Grätz, nommé feld-maréchal et général en chef de toutes les forces militaires de la monarchie, à l'exception de celles qui occupaient la Lombardie sous les ordres du maréchal Radetzky, commandait les troupes destinées à dompter l'insurrection magyare. Le prince maréchal était investi des pouvoirs les plus étendus : la carrière militaire qu'il avait parcourue, la réputation d'énergie qu'il s'était acquise à Prague, et en dernier lieu sous les murs de Vienne, donnaient l'espoir d'une prompte réussite (1). De leur côté, les troupes, animées de dévouement et de courage, étaient impatientes d'ajouter une gloire nouvelle aux lauriers cueillis par leurs frères d'armes dans les plaines de l'Italie. Seule, l'opportunité de l'entrée en campagne était mise en question. Devait-on porter immédiatement la guerre au cœur de la rébellion, ou la différer jusqu'au printemps? Les avis étaient partagés sur ce point.

D'une part, le commencement immédiat des opérations militaires prévenait la concentration et l'a-

(1) V. *Histoire des révolutions de l'empire d'Autriche*, t. 2, p. 5.

grandissement du parti révolutionnaire; il neutralisait en même temps son activité dans les préparatifs de la défense. D'autre part, le nombre des troupes disponibles pour les opérations paraissait insuffisant et peu préparé à une campagne d'hiver; le service des vivres était défectueux; les renseignements sur la force et sur la position des corps rebelles étaient incertains; enfin, il était permis d'espérer encore que, sans effusion de sang et au moyen de prudentes proclamations, on réussirait à ramener au sentiment du devoir les troupes égarées, et à l'obéissance une partie de la population. Après de longues hésitations, la première opinion prévalut.

Cependant le général en chef ne se faisait point illusion sur les difficultés à vaincre et sur la responsabilité de sa mission; car, en ce moment, malgré la soumission de Vienne, l'état moral des provinces et celui de la capitale, surexcité par l'esprit d'anarchie qui s'était emparé des populations, présentait partout des symptômes alarmants. Partout les partis révolutionnaires devaient être maintenus par la force des baïonnettes. En outre, cette situation se trouvait compliquée par la crainte d'être menacé sur ses derrières, sur ses flancs, et par celle de voir intercepter les convois d'armes et enlever les magasins d'approvisionnements.

Avant que le gros de l'armée se mît en mouve-

ment pour passer les frontières, le général en chef avait donné aux différents corps destinés à manœuvrer séparément, l'ordre d'accélérer leurs mouvements, afin de combiner leurs opérations avec celles de l'armée principale, marcher directement sur Bude-Pesth, opérer une concentration générale sous la capitale de la Hongrie, et étouffer d'un seul coup le foyer de l'insurrection.

Pour obtenir ces résultats, il avait formé, avec les troupes agglomérées sous les murs de Vienne, trois corps d'armée, en laissant dans la ville une garnison de seize bataillons, dix escadrons et trente-six pièces de canon.

Voici la distribution des trois corps d'armée, dont le maréchal dirigeait personnellement les opérations:

PREMIER CORPS D'ARMÉE.

LIEUTENANT-GÉNÉRAL, BAN JELLACHICH.

Chef de l'état-major, général-major Zeisberg.

1re division, lieutenant-général Kempen.

Brigade, colonel Grammont.

5e bataillon de chasseurs.
3e — Likkans.
2e — Gradiskans.
1re division volontaires de Vienne.
1re et 2e compagnie Roumains.
1 comp. Turopoliens.
2 escadrons dragons François-Joseph.
Batterie de 6, n° 2.

Brigade, général-major Neustaedter.

1er bataillon Ottochans.
3e compagnie Ogulins.
3e — Szluins.
3e bataillon du 1er régiment banal.
3e — Arch. Louis.
2 escadrons dragons François-Joseph.
Batterie de 6, n° 1.

2e Division, lieutenant-général Hartlieb.

Brigade, général-major Karger.

3e bataillon du 2e régiment banal.
2e — Brodiens.
2e — Latour.
3e — Archid. Charles.
2 escad. dragons François-Joseph.
Batterie de 6, n. 5.

Brigade, général-major Kriegern.

3e bataillon Warasd. Kreutziens.
3e — St. Georgiens.
3e — Ottochans.
2 escadrons-cuirassiers Saxe.
Batterie de 6, n° 8.

Brigade de cavalerie, général-major Ottinger.

6 escadr. cuirassiers Wallmoden.
6 — — Henri Hardegg.
Batterie volante de 6.
En réserve.
1 compagnie de pionniers.

Artillerie en réserve du corps, maj. Hesmüller.

2 Batteries de 6, nos 4 et 6.
2 batteries de 12, nos 1 et 2.
1 équipage de pontons.

Effectif du premier corps : 14 5/6 bataillons, 1 compagnie, 20 escadrons, 52 pièces d'artillerie.

En outre 6 escadrons de housards (Bandurial-Husaren) et quelques divisions de fantassins (Seressaner) se trouvaient à la disposition du commandant du corps.

DEUXIÈME CORPS D'ARMÉE.

LIEUTENANT - GÉNÉRAL , COMTE WRBNA.

Chef de l'état-major, colonel Pott.

1re division , lieutenant - général Csorich.

Brigade, général-major Wyss.

2e bataillon chasseurs.
1er — Schönhals.
3e — Fürstenwarther.
1er — landwehr Reisinger.
1 compagnie sapeurs.
2 escadrons chevau-légers, archiduc Charles.
2 escadrons lanciers (Uhlanen) Civallart.
Batterie volante de 6, n° 2.
Batterie-Congrève, n° 14.

Brigade, général-major prince Jablonovsky.

1er bataillon Nassau.
2e — Nassau.
1er — landwehr Nassau.
2e — Ceccopieri.
1 escadron chevau-légers, Kress.
Batterie de 6 n° 7.

ment pour passer les frontières, le général en che avait donné aux différents corps destinés à manœu vrer séparément, l'ordre d'accélérer leurs mouve ments, afin de combiner leurs opérations avec celle de l'armée principale, marcher directement sur Bude Pesth, opérer une concentration générale sous la ca pitale de la Hongrie, et étouffer d'un seul coup l foyer de l'insurrection.

Pour obtenir ces résultats, il avait formé, avec le troupes agglomérées sous les murs de Vienne, troi corps d'armée, en laissant dans la ville une garniso de seize bataillons, dix escadrons et trente-six pièce de canon.

Voici la distribution des trois corps d'armée, don le maréchal dirigeait personnellement les opérations

PREMIER CORPS D'ARMÉE.

LIEUTENANT-GÉNÉRAL, BAN JELLACHICH.

Chef de l'état-major, général-major Zeisberg.

1re division, lieutenant-général Kempen.

Brigade, colonel Grammont.

5e bataillon de chasseurs.
3e — Likkans.
2e — Gradiskans.
1re division volontaires de Vienne.
1re et 2e compagnie Roumains.
1 comp. Turopoliens.
2 escadrons dragons François-Joseph.
Batterie de 6, n° 2.

Brigade, général-major Neustaedter.

1er bataillon Ottochans.
3e compagnie Ogulins.
3e — Szluins.
3e bataillon du 1er régiment banal.
3e — Arch. Louis.
2 escadrons dragons François-Joseph
Batterie de 6, n° 1.

2e Division, lieutenant-général Hartlieb.

Brigade, général-major Karger.

3e bataillon du 2e régiment banal.
2e — Brodiens.
2e — Latour.
3e — Archid. Charles.
2 escad. dragons François-Joseph.
Batterie de 6, n. 5.

Brigade, général-major Kriegern.

3e bataillon Warasd. Kreutziens.
3e — St. Georgiens.
3e — Ottochans.
2 escadrons cuirassiers Saxe.
Batterie de 6, n° 8.

Brigade de cavalerie, général-major Ottinger.

6 escadr. cuirassiers Wallmoden.
6 — — Henri Hardegg.
Batterie volante de 6.
En réserve.
1 compagnie de pionniers.

Artillerie en réserve du corps, maj. Hesmüller.

2 Batteries de 6, nos 4 et 6.
2 batteries de 12, nos 1 et 2.
1 équipage de pontons.

Effectif du premier corps : 14 5/6 bataillons, 1 compagnie, 20 escadrons, 52 pièces d'artillerie.

En outre 6 escadrons de housards (Bandurial-Husaren) et quelques divisions de fantassins (Seressaner) se trouvaient à la disposition du commandant du corps.

DEUXIÈME CORPS D'ARMÉE.

LIEUTENANT - GÉNÉRAL, COMTE WRBNA.

Chef de l'état-major, colonel Pott.

1re division, lieutenant-général Csorich.

Brigade, général-major Wyss.

2e bataillon chasseurs.
1er — Schönhals.
3e — Fürstenwarther.
1er — landwehr Reisinger.
1 compagnie sapeurs.
2 escadrons chevau-légers, archiduc Charles.
2 escadrons lanciers (Uhlanen) Civallart.
Batterie volante de 6, n° 2.
Batterie-Congrève, n° 14.

Brigade, général-major prince Jablonovsky.

1er bataillon Nassau.
2e — Nassau.
1er — landwehr Nassau.
2e — Ceccopieri.
1 escadron chevau-légers, Kress.
Batterie de 6 n° 7.

2e division, lieutenant-général Ramberg.

Brigade, général-major, prince Colloredo.

12e bataillon chasseurs.
1er — Etienne.
2e — Etienne.
1er — landwehr Baumgarten.
1 escadron chevau-légers, Kress.
Batterie de 6, n° 8.
Artillerie en réserve du corps :
Batterie de 6, n° 10.
— de 6, n° 11.
— de 12, n° 3.
— de 12, n° 4.

Brigade, général-major baron Lederer.

1er bataillon Khevenhueller.
2e — Khevenhueller.
3e — Hess.
1re division landwehr Hess.
1 escadron chevau-légers Kress.
Batterie de 6, n° 9.
Manœuvres en réserve du corps :
1 compagnie de pionniers.
1 équipage de pontons.

Effectif du deuxième corps, 15 4/6 bataillons, 7 escadrons, 54 pièces d'artillerie : 1 équipage de pontons.

TROISIÈME CORPS D'ARMÉE OU CORPS DE RÉSERVE.

LIEUTENANT-GÉNÉRAL, DUC SERBELONI.

Chef de l'état-major, lieutenant-colonel Herdi.

1re division, lieutenant-général, prince Schwarzenberg.

Brigade, général-major Schuette.

Bataillon de grenadiers, Rattai.
— de grenadiers Chmielnitzky.
— de grenadiers Ferari.
6 bataillons chasseurs.
Batterie de 6, n° 12.

Brigade, général-major Liebler.

Bataillon de grenadiers, Strasdil.
— — — Martini.
— — — Richter.
1 bataillon Ceccopieri.
Batterie de 6, n° 13.

Artillerie de réserve de la division, major Schmitt :

Une batterie de 6.
Batterie de 12, n° 5.

2e division, général-major, prince François Liechtenstein.

Brigade de cavalerie, général-major Bellegarde.

4 escadrons lanciers, Civalart.
6 — cuirassiers, Max. Auersberg.
Batterie volante de 6, n° 4.

Brigade de cavalerie, général-major Parott.

6 escadrons cuirassiers, Prusse.
5 — chevau-légers, Kress.
4 — dragons, Fiquelmont.
Batterie volante de 6, n° 3.

Artillerie en réserve de la division.

Batterie-Congrève, n° 13.

Artillerie de réserve :

Batteries de 12, nos 6, 7, 8.
Batteries volantes de 6, nos 5, 6, 7, 8.
Batteries-Congrève, nos 15, 16, 17, 18.

En réserve sous le colonel Schön :

1 compagnie de sapeurs. 4 compagnies de pionniers. 8 équipages de pontons.

Effectif du troisième corps, 8 5/6 bataillons, 25 escadrons, 108 pièces d'artillerie, 8 équipages de pontons.

Ces trois corps d'armée formaient un effectif de 49,118 fantassins, 7,236 cavaliers et 258 pièces d'artillerie. Le maréchal pouvait en outre compter sur la coopération de 6,400 combattants, formant à Murinsel, sur les frontières de la Croatie et de la Styrie, le corps d'observation placé sous les ordres du feldzeugmeistre, comte Nugent.

De leur côté, les Hongrois pouvaient mettre en ligne de bataille des forces considérables. Le 18 juillet 1848, la chambre des représentants magyares siégeant à Pesth avait décrété une levée de 200,000 hommes : le comité de défense, présidé par Kossuth, avait mis à sa disposition une somme de 42 millions de florins. Dès lors les agents révolutionnaires, répandus sur toute la surface du sol hongrois, avaient procédé avec une immense activité aux développements de l'insurrection. Les Hongrois, enflammés par la parole ardente de Kossuth, enivrés par le bruit belliqueux de l'acier, avaient détaché de la muraille leurs vieilles

épées, et s'étaient lancés en armes sous l'étendard de la révolte. De toute part, les bataillons magyars, nommés *honved*, s'étaient organisés et avaient ouvert leurs cadres aux officiers et aux sous-officiers défectionnaires. De l'armée impériale, cantonnée dans les diverses provinces de la Hongrie, 26 bataillons, 59 escadrons, formant un effectif de 41,799 hommes et de 9,198 chevaux, avaient passé à l'ennemi, et porté à 18 le nombre de ses régiments de hussards. Les Magyarspossédaient, en outre, 2,402 pièces d'artillerie attelées de magnifiques chevaux donnés par la noblesse ou prélevés par la force. Ces pièces étaient servies par les artilleurs défectionnaires du 5e régiment, en garnison à Pesth, par les étudiants et par les étrangers qui avaient servi dans l'arme de l'artillerie. Toutes les places fortes du territoire, à l'exception des forteresses d'Arad, de Temeswar et du fort de Charlebourg en Transylvanie, se trouvaient, avec un matériel considérable, au pouvoir des rebelles. Chaque jour l'or de l'insurrection trouvait dans les sympathies de l'Angleterre et de la Belgique des armes en abondance, tandis que les fonderies et les fabriques de poudre suffisaient aux approvisionnements de Pesth, de Grosswardein et de Nugy-Banya.

Pour suppléer au manque absolu de généraux indigènes, les Hongrois recrutèrent à l'étranger l'expérience de chefs habiles; enfin une légion alle-

mande, polonaise et italienne, dans laquelle étaient venus se fondre les aventuriers de tous les pays, complétait le contingent formidable de l'insurrection.

Avant de commencer les hostilités, le prince Windisch-Grätz voulut tenter un dernier moyen de conciliation. A cet effet, il adressa aux généraux et aux officiers défectionnaires une proclamation pour leur rappeler le serment au drapeau et les convier à rentrer sous son commandement. Cette proclamation, appendice de celle que l'empereur avait lancée d'Olmütz, échoua devant les moyens habiles employés par les chefs magyars pour retenir tous les impériaux sous la bannière de la révolution. Kossuth était parvenu à leur persuader qu'ils se trouvaient liés par leur serment sur un terrain légal dont ils devaient défendre la constitution menacée. Selon lui, défendre la constitution était combattre pour l'empereur. Le terrorisme, les offres d'argent, les promesses d'honneurs et d'avancement opéraient là où les sympathies se montraient contraires.

Après avoir épuisé les derniers termes de la conciliation, le général en chef, décidé à commencer les opérations, transporta le 14 décembre son quartier-général de Schœnbrunn à Fischament. Le ban Jellachich se trouvait à Haimbourg, le comte Wrbna à Schwechat. La brigade Neustaedter, appuyant son aile gauche au Danube, occupait toute la frontière par

Wolfsthal, Berg et Edelsthal, jusqu'à Petronell, où elle se reliait à la brigade Grammont : celle-ci, s'étendant par Sommerein, le long de la Léitha, avait son aile droite couverte par le corps détaché du colonel baron Horwath. Les brigades Jablonowsky et Wyss fournissaient les avant-postes sur la rive gauche du Danube, le long de la March jusqu'à Marcheek. Le corps de réserve était porté sur la rive droite. Un pont de bateaux, jeté près de Deutsch Altenbourg, reliait les deux rives, et offrait au prince de Windisch-Grätz le moyen de porter ses forces sur l'un ou l'autre bord du fleuve.

Le 15, au matin, le maréchal transféra son quartier-général à Petronell, le ban Jellachich à Bruck; et le même jour, à huit heures du soir, les opérations offensives commencèrent au cri de : Vive l'empereur! . . . .

Le plan du général en chef était celui-ci : après avoir emporté la position retranchée de Presbourg, les impériaux devaient se concentrer sur la rive droite du Danube, marcher en échelons vers Raab et Bude, s'emparer de ces positions, s'avancer ensuite vers Comorn, sommer cette forteresse de se rendre, et laisser, en cas de refus, devant elle, un corps de troupes pour ne plus arrêter la marche ultérieure; une résistance sérieuse des défenseurs de Comorn pouvait seule changer ces dispositions. D'un autre

côté, la division Simunich devait passer les montagnes des Carpathes blanches, tourner la position de Presbourg et marcher sur la rivière de la Waag. Cette division avait l'ordre de garder la ligne de Waag et de s'emparer de la forteresse de Léopolstadt. Elle devait, conjointement avec les troupes du lieutenant-colonel Frischeisen, affranchir les populations slovaques du joug magyar, et s'avancer vers les villes des montagnes de la haute Hongrie, pour donner la main à la division du feld-maréchal comte Schlik, arrivant lui-même de Dukla par Kaschau. Le petit nombre de troupes magyares répandues dans ces vastes contrées semblait assurer d'autant plus le succès de cette manœuvre, que la population slovaque était sympathique aux impériaux.

La division du comte Schlik devait avant tout gagner Kaschau, car ce point était de la plus haute importance pour dominer la haute Hongrie et couvrir la Gallicie; mais la grande distance qui séparait ce corps d'armée du quartier général, jointe aux difficultés de lui faire parvenir des instructions, rendait difficiles les opérations du général Schlik. En conséquence, le maréchal dut se borner à lui prescrire d'opérer suivant les circonstances, en ayant soin, toutefois, après la prise de Kaschau, de se rendre à Waitzen par la route de Losoncz, enclavée dans le territoire ami des Slovaques.

Dans le cas où les rigueurs de l'hiver auraient rendu le passage de ces contrées montagneuses impraticable, il devait marcher sur Pesth par Miskolcz. Après avoir pris ces dispositions, le maréchal envoya des exprès pour annoncer aux chefs des corps limitrophes de la Hongrie l'ouverture des hostilités.

Le feld-maréchal-lieutenant baron Puchner, commandant de la Transylvanie, se trouvait alors dans les environs de Clausenbourg; mais le peu de sympathie que la cause impériale rencontrait dans ces régions lointaines, nécessitant de grands moyens de résistance, devait neutraliser en partie la coopération de ses troupes. A ces difficultés se joignait celle de faire parvenir des instructions suivies à ce corps, séparé du gros de l'armée par cent cinquante lieues de détours. Les faibles détachements du banat de Croatie se trouvaient dans la même situation; leur mission se bornait uniquement à défendre leurs foyers. Seul, parmi ces corps isolés, celui du feld-maréchal comte Nugent reçut l'ordre de diriger son mouvement de Rochersbourg à Bude, en côtoyant le lac Balaton.

D'après les ordres qu'ils avaient reçus, tous les chefs de corps devaient, à mesure qu'ils pénétreraient en Hongrie, destituer les autorités révolutionnaires et les remplacer par des hommes dignes de confiance; ils devaient, en outre, au moyen de pro-

clamations, éclairer les peuples sur le véritable état des choses, respecter les personnes, protéger les propriétés, pacifier et organiser le pays. De cette tactique dépendait la sûreté des communications et des approvisionnements. L'insuffisance des renseignements qu'on avait sur les forces et les moyens de défense des rebelles rendait impossible tout calcul pour manœuvrer d'une manière assurée contre l'insurrection.

Contrairement aux guerres régulières, où les armées adverses connaissent d'une manière approximative leur organisation militaire, le plus grand mystère planait sur les plans, le nombre exact et les points de concentration des Magyares. Une seule chose était certaine, c'est que la Hongrie formait un vaste camp ennemi où se trouvaient groupés tous les éléments propres à soutenir une lutte désespérée. On apprit cependant, par un officier autrichien évadé de Presbourg, que l'armée rebelle du Haut-Danube formait huit brigades, dont une était à Nadas, vis-à-vis du feld-maréchal lieutenant Simunich, deux autres à Presbourg, et les cinq dernières sur la rive droite du Danube entre Kittsee et le lac Neusiedl. L'ensemble de ces forces, commandées par Georgey, le plus intelligent et le plus modéré des chefs hongrois, présentait un effectif de 28,000 hommes, pourvus de 80 pièces de canon. D'après d'autres rapports, des

masses considérables occupaient Raab, Comorn et Bude.

Le 16, à huit heures du matin, les troupes impériales, concentrées sur la rive droite du Danube, s'ébranlèrent en trois colonnes. La première, sous les ordres du général Neustaedter; la seconde, sous ceux du feld-maréchal lieutenant prince Edmond Schwarzenberg, et la troisième, sous le commandement du général Hartlieb. Celle-ci passa la Leitha, près de Bruck, et prit position au pied des hauteurs de Parendorf, où l'ennemi s'était retranché : le feu commença aussitôt. Après avoir échangé quelques coups de canon, les insurgés se retirèrent précipitamment sur deux colonnes : Parendorf fut immédiatement occupé. Pendant ce temps, la cavalerie du général Zeisberg avait tourné Neudorf et appuyé son mouvement sur celui du ban Jéllachich. De son côté, la deuxième colonne, descendant des hauteurs de Prellendorf, vers les vastes plaines qui s'étendent à ses pieds, avait poussé devant elle un gros de hussards jusqu'au delà de Baumern. La première colonne avait opéré sans obstacle son mouvement de marche au delà du défilé de Wolfsthal et occupé les hauteurs du village de Am-Berg, situé sur les frontières de la Hongrie.

Le 17 décembre, le deuxième corps d'armée passa la March, et se porta, par les hauteurs, sur Pres-

bourg. Les rebelles avaient coupé et barricadé les routes de Blumenau et de Stampfen. Une grande agitation régnait dans l'ancienne capitale parlementaire de la Hongrie. La majorité des habitants, sincèrement dévouée à la cause impériale, mais dominée par la peur, supportait impatiemment le joug des révolutionnaires. Trop faible pour le briser elle-même, elle appelait de ses vœux la délivrance que lui promettait l'arrivée de l'armée du maréchal Windich-Grätz. Neutralisée par ces dispositions, contraires à la résistance, la garnison de Presbourg ne songea point à disputer les chemins à la marche des impériaux. Ce même jour, une députation se rendit au quartier général du maréchal pour lui offrir la soumission de la ville. Le maréchal avait fait avancer les avant-postes de la brigade Neustaedter sur la rive droite du fleuve et sous les murs mêmes de la cité, pendant que le deuxième corps d'armée occupait sans résistance Stampfen.

Dans la matinée du 18, les insurgés évacuèrent Presbourg, après avoir enlevé le pont de bateaux et brûlé quelques pontons. A trois heures de l'après-midi, le maréchal fit son entrée dans la ville, et y rétablit aussitôt l'autorité impériale ; il transféra immédiatement son quartier général à Carlbourg.

Pendant que le deuxième corps d'armée exécutait ces mouvements, le ban Jellachich poussait une ré-

connaissance vers Ungarisch-Altenbourg et Wieselbourg; ces deux villes, occupées fortement encore par l'ennemi, furent tournées sur leur droite. Les rebelles, refusant le combat, se dirigèrent sur Raab, après avoir détruit le pont de la Léitha et livré aux flammes deux entrepôts de céréales. A une demi-lieue au delà de Wieselbourg, ils suspendirent leur mouvement de retraite, se reformèrent en ordre de bataille, et développèrent en premières lignes cinq bataillons d'infanterie de ligne, dix escadrons, deux pièces de canon de 12 et deux batteries de 6. Le ban se précipite aussitôt sur eux, à la tête de la cavalerie; mais cette manœuvre, exécutée à travers une grêle de mitraille, produit un mouvement de désordre. Jellachich, le sabre à la main et d'une voix éclatante, fait reformer le front. Le combat continue de part et d'autre avec acharnement; le sol frémit sous le pied des chevaux, les airs sont déchirés par de rapides détonations; Jellachich, voulant encourager les troupes par son exemple, choisit le poste le plus périlleux, les balles sifflent autour de lui; son aide-de-camp, le major comte Hompesch, s'étant placé devant lui pour le garantir, Jellachich l'écarte du geste : « Je ne veux pas de bouclier, dit-il, entre ma « poitrine et l'ennemi. » Le feu redouble, les Hongrois, égaux en courage, mais supérieurs en nombre, s'avancent sur la droite des Autrichiens et menacent

de les tourner. Dans ce moment des nuages de poussière s'élèvent dans la plaine, et tout à coup le général prince François Liechtenstein, guidé par le feu du canon, paraît à la tête de la cavalerie de réserve et se précipite résolument sur les rebelles. Ceux-ci, repoussés sur toute la ligne, se retirent en désordre à Raab.

Le ban occupa Altenbourg et Wieselbourg; les avant-postes du premier corps d'armée furent étendus de Wieselbourg vers Baratfoeld, l'aile gauche appuyée sur le petit bras du Danube, l'aile droite au village de Saint-Pierre. De fortes reconnaissances étaient poussées jusqu'à Hostross.

Sur ces entrefaites, le maréchal reçut des nouvelles importantes de l'aile gauche de l'armée, commandée par le feld-maréchal-lieutenant Simunich. Conformément aux instructions qu'il avait reçues, ce brave général avait commencé dès le 14, avec succès, les hostilités. Les rebelles, refoulés à Nadas, de là à Tyrnau, n'avaient dû leur salut qu'aux obstacles dont ils avaient hérissé les routes pour couvrir leur retraite. Dans la nuit du 15 au 16, renforcés par des secours importants et l'arrivée d'un chef anglais, le comte Guyon, ils s'étaient décidés à attendre de pied ferme les impériaux. Ceux-ci n'avaient pas tardé à leur présenter la bataille. En effet, dans la journée du 16, le général Simunich avait paru devant la

ville. Il était quatre heures du soir, la nuit commençait à baisser et un brouillard épais assombrissait le ciel; Simunich n'avait que trois mille combattants: « Monsieur, dit-il à un officier qui lui faisait observer « l'infériorité numérique de ses forces, un Autrichien « compte double sur un champ de bataille; » et il avait donné le signal de l'attaque.

Après une lutte acharnée de deux heures, et avoir défendu pied à pied toutes leurs positions, les Magyars, protégés par la nuit, se retirèrent en désordre à Czered. Les dernières barricades furent enlevées à la baïonnette par le 2e bataillon du régiment italien Ceccopieri. Cinq canons, un drapeau, huit cents prisonniers, dont huit officiers, des munitions en abondance, tels furent les trophées de cette brillante journée, due à la bravoure d'un corps que l'empereur récompensa plus tard dans la personne de son chef, en conférant l'Ordre de Marie-Thérèse au lieutenant-général Simunich.

A la suite du combat de Wieselbourg, les Hongrois, ainsi que nous l'avons vu, s'étaient retirés à Raab. Le général en chef résolut de les attaquer dans cette position. L'ordre général d'attaque était habilement conçu: tandis que le maréchal marcherait directement par Hochstrass avec le corps de réserve contre le front des Magyars, le corps du ban, les tournant au sud par le flanc gauche, devait les

rejeter sur le second corps. Celui-ci, manœuvrant par Dunaszeg et Vamos, devait traverser, dans la nuit du 27 au 28, le bras du Danube appelé le Petit-Danube, et prendre position sur les hauteurs de Saint-Yvani, pour arrêter, jusqu'à l'arrivée des deux autres corps, les troupes de Georgey, tournées sur leur gauche par la marche du ban. Si les détails de ce plan eussent été exécutés avec autant d'habileté que l'ensemble en avait été conçu, le chef hongrois se serait trouvé pris entre trois corps d'armée, et la guerre eût été probablement terminée d'un seul coup.

Décidé à s'emparer de l'importante position stratégique de Raab, le maréchal donna l'ordre au premier corps d'armée de passer la Rabnitz près Szeveny-haza, et de tourner au nord de Saint-Pol-Nyul les fortifications extérieures de Raab, afin d'attaquer la ville du côté du sud et menacer de cette manière la ligne de retraite des rebelles. Conformément à cet ordre, Jellachich se remit en marche le 25; c'était le jour de Noël, une messe militaire avait été célébrée en plein air, sur un autel improvisé avec des tambours et abrité par des drapeaux servant eux-mêmes de tabernacle au dieu des batailles.

Le vent du nord soufflait par rafales, et le froid se faisait vivement sentir; le pied du soldat, mal assuré sur un terrain glacé, rendait sa marche pénible;

la colonne, harassée de fatigue, arriva pendant la nuit à Sœveny-haza, après avoir passé sans obstacles la Raabnitz; les officiers et les soldats, blottis les uns contre les autres autour de vastes feux, paralysèrent ainsi les rigueurs du froid. Le lendemain, avant le jour, la colonne quitta Sœveny-haza, marcha toute la journée au milieu de plaines coupées, de marais glacés, et arriva à la nuit tombante au village de Csecseny. Les pionniers rétablirent aussitôt sur la Raab le pont brûlé par les Hongrois ; les troupes purent se remettre en marche le 27, à trois heures du matin. La nuit était sombre, pas une étoile ne brillait au ciel; les cavaliers, marchant à pied sur une route étroite, tenaient leurs chevaux par la bride pour les empêcher de tomber dans les fossés profonds qui bordaient les chemins. Dès que la colonne s'arrêtait un moment, les soldats, transis de froid, ramassaient, malgré la défense de leurs chefs, des branches d'arbres et allumaient des feux pour réchauffer leurs membres engourdis. Les caissons de poudre passaient ensuite sur les débris de ces foyers mal éteints.

A deux heures de l'après-midi, la colonne parvint en vue de Raab; le ban détacha aussitôt en éclaireurs des patrouilles qui trouvèrent les redoutes abandonnées. Georgey, renonçant à défendre la ville, avait quitté ses retranchements pour se retirer

avec le gros de son armée à Bude. Le maréchal se trouvait alors à Alda, sur la Raabnitz ; une députation de Raab s'y présenta pour lui offrir les clefs de la ville. A une heure après-midi, le prince Windisch-Grätz y fit son entrée et y établit son quartier-général. Les bannières impériales flottaient au haut des tours et couronnaient le faîte des édifices publics et des maisons particulières ; les cris de : Vive l'empereur ! retentissaient dans toutes les rues, partout les soldats étaient salués du nom de libérateurs ; dans la soirée, une illumination générale signala cette nouvelle victoire obtenue sans effusion de sang.

Quelques heures après son entrée à Raab, le général en chef, ayant appris que l'arrière-garde des rebelles se retirait par le chemin de Fleischhocker-Strasse, détacha à sa poursuite le major-général Ottinger avec sa brigade de cavalerie. Malgré la lassitude des chevaux, épuisés par une longue marche, le général atteignit, le 28 à cinq heures du matin, Balbona, dans le moment où les dernières divisions de l'armée ennemie s'apprêtaient à continuer un mouvement de retraite. Le général Ottinger attaqua sans hésiter ; les insurgés furent complétement défaits ; un bataillon défectionnaire du régiment Prince de Prusse, fort de six cents hommes, fut taillé en pièces par deux divisions de cuirassiers Walmoden. Un grand nombre de morts et de blessés, un drapeau

et sept cents officiers restèrent sur le champ de bataille.

Pendant que ces événements se passaient sur les bords du Danube, la colonne Frischeisen, détachée sur la frontière silésienne de Hongrie, avait eu plusieurs engagements sérieux avec la brigade magyare du comitat de Trentschin. La colonne autrichienne, trop inférieure en nombre pour soutenir la lutte, avait été rejetée de Budatin à Jablanka. Cet échec avait mis au pouvoir des rebelles la position stratégique de Csacza, village situé sur la triple frontière de la Silésie, de la Moravie et de la Hongrie.

Le général Böhm qui commandait les troupes impériales de la Moravie dut, par suite de cet événement, renforcer les troupes de Frischeisen qui furent placées sous les ordres du général Götz, officier d'un courage à toute épreuve.

Sur un autre point, le corps du colonel baron Horwath, après avoir occupé Oedenburg, s'était avancé le 26 jusqu'à Kapuvar, flanquant ainsi l'aile droite de l'armée principale. Un autre détachement, commandé par le lieutenant-colonel Althann, se rendit par Gunz à Stein-am-Anyer pour ouvrir les communications avec un corps de 9,600 hommes qui, sous la conduite du général comte Nugent, avançait de la frontière de Styrie par Loevoe sur Koermoend.

Sur ces entrefaites, un avis important parvint au

quartier-général du prince Windisch-Grätz; on lui mandait que le chef rebelle Maurice Perczel, instruit de la marche rétrograde de Georgey, s'avançait à marche forcée sur Stuhlweissenbourg pour y rejoindre à tout prix le gros de l'armée insurgée. Le maréchal comprit qu'il devait empêcher la jonction des deux divisions hongroises : en conséquence, il donna l'ordre au corps d'armée sous le commandement de Jellachich de poursuivre les opérations offensives. Le ban prit immédiatement la route de Kiss-Ber où il arriva dans l'après-midi du 29. Vers le soir, une de ses patrouilles lui amena plusieurs soldats ennemis enlevés sur la route de Moor. Il apprit de l'un d'eux que Maurice Perczel, empêché par le mouvement des troupes impériales de rejoindre Georgey devant Raab, se trouvait à Moor avec l'intention de se porter à la tête de 10,000 hommes sur Bude. «Nous ne lui en laisserons pas le temps,» s'écria le ban, et se tournant vers ses officiers, il ajouta : «qu'en pensez-vous, messieurs?» Ceux-ci auraient voulu se remettre en marche à l'instant même; mais comme Moor se trouve situé au milieu de la vaste forêt de Bakony et que les Magyars auraient pu profiter des ombres de la nuit pour échapper sur un terrain dont seuls ils connaissaient tous les accidents, le ban modéra l'ardeur de son état-major et résolut d'attendre le point du jour pour se remettre en marche.

Il s'était logé dans un beau château, appartenant au comte Casimir Batthanyi, et abondamment pouvu de toutes sortes de provisions : il invita ses officiers à prendre place à sa table qui resta dressée une partie de la nuit. A la veille de livrer bataille, ces braves, dont plusieurs étaient marqués déjà par la mort du soldat, se livraient sans réserve à l'espérance du succès. « Nous atteindrons demain Perczel, leur di-« sait le ban, aussi joyeux convive qu'intrépide « guerrier (1), nous l'atteindrons, dussions-nous le « poursuivre jusqu'en Asie. »

Avant de se retirer pour donner ses derniers ordres, il éleva son verre et porta ce toast : « Je bois à « notre victoire de demain, je bois à ceux d'entre « nous qui se distingueront dans le combat. Vive « l'empereur! ». — « Vive notre brave général, vive « Jellachich ! » s'écrièrent les officiers.

Le ban quitta Kiss-Ber à quatre heures du matin; son corps d'armée s'avançait par un froid de 18 degrés au milieu de la forêt sur la grande route qui va de Raab à Stuhlweissenbourg. A huit heures son avant-garde rencontra l'ennemi à une lieue de Moor. Le centre de l'armée magyare occupait une position formidable ; son aile droite s'appuyait sur des vignes, son aile gauche était assurée par des ravins pro-

(1) V. *Histoire des révolutions de l'empire d'Autriche*, t. Ier, p. 145.

fonds; à droite et à gauche de la route par où les impériaux débouchèrent, une lisière de champs labourés se dessinait au loin. Quatre bataillons de honvèds, jetant de grands cris, commencèrent le feu.

Le ban, qui n'avait avec lui que la brigade Grammont, se mit à couvert pour attendre l'arrivée de la brigade Ottinger, marchant à une lieue de distance. Cette brigade parut sur le terrain à neuf heures. Alors le ban, détachant à gauche de la route le troisième bataillon du régiment frontière Liccaner, le lança sur la lisière du bois pour surveiller de côté les mouvements éventuels de l'ennemi. Le cinquième bataillon de chasseurs et le deuxième bataillon de Gradiscaner se dispersent en tirailleurs sur la droite de la forêt, les batteries d'artillerie se placent résolument en ordre de bataille à demi-portée de canon et ouvrent leur feu. Celui de l'ennemi, favorisé par les avantages du terrain, enfile la route et porte la mort dans les rangs des impériaux. Dans ce moment suprême, le général Ottinger, se mettant à la tête des deux régiments de cuirassiers Hardegg et Wallmoden, se précipite sur les lignes magyares. Cette manœuvre hardie ébranle les rebelles. Ottinger, poursuivant sa charge, fond au galop sur les batteries les plus avancées et reçoit à bout portant une décharge de mitraille. Au même instant, deux esca-

drons de hussards hongrois se précipitent à sa rencontre ; Ottinger les culbute, enlève les batteries et enfonce le centre ennemi. Cette charge brillante décida du sort de la journée. Les Hongrois, ébranlés sur tous les points, se dispersèrent dans toutes les directions. La cavalerie et seize pièces de canons prirent la route de Stuhlweissenbourg, une partie de l'infanterie avec deux pièces s'engagea dans les vignes montagneuses de Lovás-Berény, le reste se jeta dans Moor.

Les troupes impériales engagées étaient trop épuisées pour songer à poursuivre les fuyards et rendre la victoire plus complète. 2,200 prisonniers dont 23 officiers, 7 pièces de canon et un obusier restèrent aux mains de Jellachich. Le champ de bataille était jonché de cadavres. Des deux côtés l'acharnement avait été terrible, les pertes furent considérables.

Parmi les actions d'éclat qui signalèrent cette journée, il en est une qui fait honneur à la France. Le comte Georges de Pimodan, major de cavalerie au service de l'Autriche, enleva les premiers canons à la tête d'une division de cuirassiers de Wallmoden et se distingua par le plus brillant courage.

Pendant ce temps, le deuxième corps d'armée, qui, de son côté, avait pris la route de Bude, sur la rive droite du Danube, eut l'ordre de poursuivre l'ar-

rière-garde des Magyars jusque devant Comorn, pour sommer cette forteresse de se rendre, de laisser devant elle, en cas de refus, un corps d'observation, et de continuer sa marche sur Bude-Pesth.

Comorn, ville royale libre, est située dans le district de ce nom, à l'angle est de l'île de Schütt, au confluent de la rivière appelée Waag-Donau et du Danube. Sa forteresse, dont la construction remonte au règne du roi Mathias Ier, est entourée de larges fossés et de remparts formidables : elle est réputée imprenable, surtout depuis que les travaux entrepris en 1805 en ont fait une des places les plus fortes d'Europe. Une statue de jeune fille prête à marier, et placée sur un piédestal à l'extrémité nord du faubourg Seilerstadt, semble indiquer à l'étranger que la forteresse de Comorn est encore à prendre. Les rues de la ville sont étroites et sombres.

La garnison de Comorn se composait à cette époque de dix mille hommes, ayant en leur pouvoir de nombreuses munitions et trente-cinq pièces de canon attelées : elle avait pour commandant un homme énergique, ex-capitaine d'un régiment de hussards, dont le commandant en chef du deuxième corps d'armée était le propriétaire. Maithenyi, il se nommait ainsi, n'aurait pas été éloigné de rentrer dans le devoir, si son beau-frère Kossuth n'avait fanatisé ses instincts généreux par les mots de patriotisme et de

constitution. Aussi, lorsque son ancien colonel, le général Wrbna, s'approchant de la tête du pont de Comorn, le somma de se rendre à discrétion, il répondit fièrement qu'il croyait être dans son droit en conservant la forteresse au roi Ferdinand son maître légitime, et que loin de la livrer, il était prêt à la défendre jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Alors, conformément à l'ordre qu'il avait reçu, le général Wrbna plaça sous le commandement du lieutenant-général Rambert la brigade Lederer, chargée de bloquer la forteresse, et s'avança le même jour vers Bude avec les brigades Colleredo, Jablonowsky et Wyss.

CHAPITRE II.

Evacuation de Pesth. — Départ de Kossuth. — Scènes étranges. — Excentrique proclamation. — Marche victorieuse des Autrichiens. — Sombre tableau. — Fuite des Magyars. — Députation. — Belles paroles du prince Windisch-Grætz : Je ne traite pas avec des rebelles. — Entrée dans Bude-Pesth. — Proclamation du général en chef. — Situation de la Transylvanie. — Opérations du général autrichien Urban et du général polonais Bem. — Belle défense d'Arad par le général Berger. — Activité des Hongrois. — Appel à la démocratie étrangère. — Les Polonais. — Le général Dembinski. — Opérations en Gallicie. — Combat de Budamer. — Prise de Kaschau. — Acte de fidélité du comte Szirmay. — Bataille de Kaschau. — Impudence de la presse révolutionnaire. — Grave situation. — Prise de la forteresse de Léopoldstadt. — Bataille de Schemnitz. — Belle campagne du général Georgey.

Tandis que les événements militaires que nous venons de décrire avaient lieu sur les bords du Danube, des scènes d'une autre nature se passaient à Pesth. Les chefs de l'armée magyare et les membres du gouvernement révolutionnaire, consternés par les succès de l'armée impériale, avaient résolu d'évacuer la capitale, d'abandonner le Banat et la Bacs, jusqu'à la Maros et à Theresiopol, de concentrer toutes leurs forces sur la Théiss, et de défendre à tout prix cette

ligne. Goergey devait, avec dix-huit mille hommes, manœuvrer vers la Haute-Hongrie, et détourner ainsi l'attention des Autrichiens sur ses véritables desseins.

Ce fut dans la nuit du 31 décembre 1848 au 1er janvier 1849, que les membres du gouvernement révolutionnaire abandonnèrent Pesth. A onze heures et demie, Kossuth, accompagné de sa femme et de ses secrétaires, se rendit dans la salle d'attente du chemin de fer, où plusieurs groupes d'hommes et de femmes l'attendaient. Le calme de son visage contrastait avec le découragement de sa suite. Vêtu d'une pelisse grise doublée de fourrures, il se mit à se promener de long en large, le cigare à la bouche, et dictant à la manière de César des ordres à ses secrétaires. Quelques minutes avant minuit, il se fit apporter un bol de punch pour célébrer à la douzième heure la venue de l'année qui devait, dit-il, assurer l'indépendance éternelle de la Hongrie. Après cette cérémonie, qui, aux yeux mêmes de ces compagnons, parut dans les circonstances présentes un contre-sens, il se remit à fumer jusqu'au moment du départ, qui eut lieu à trois heures.

L'intention de Kossuth était de se rendre à Szolnok d'abord, ensuite à Debreczin, où il comptait établir le siége provisoire du gouvernement. En attendant, habile comédien, il déguise sa fuite sous les

apparences d'une savante stratégie militaire qui doit lui procurer une victoire infaillible. Il annonce en de pompeuses proclamations les sympathies que la cause magyare obtient en Allemagne, en France, en Angleterre, en Turquie et en Amérique. Il se targue des relations diplomatiques qu'il entretient avec le roi Charles-Albert en Piémont, avec Mazzini à Rome, et avec Manin à Venise. L'Autriche, selon lui, n'est plus qu'une ombre que le premier souffle doit faire évanouir. A l'entendre il porte avec lui la fortune de la Hongrie, tandis qu'il n'emporte réellement que les bijoux de la couronne, la presse aux banknotes et une somme considérable en espèces.

Le premier soin de ce tribun habile, dès son arrivée à Szolnok, fut de briser les rails du chemin de fer ; il avait mis quatorze heures à parcourir une distance qui n'en demande que trois et demie en temps ordinaire : évidemment, dans ses mains, la fortune de la Hongrie avait perdu ses ailes. Après quelques heures de repos passées à Szolnok, il repartit en voiture pour Debreczin. L'aspect du chemin était celui d'une affreuse déroute ; les fuyards, les malades, les maraudeurs formaient çà et là des groupes insaisissables à la plume de l'historien ; la neige tombait à gros flocons sur un terrain raboteux et glacé. Combien de fois, dans ce long voyage qui dura plus de huit jours, le nom de Kossuth ne fut-il pas maudit

par ces malheureux arrachés à leurs foyers domestiques par le prestige d'une idée ! C'était un triste spectacle que celui de ces vieillards, de ces femmes et de ces enfants, jetés sur la grande route par un froid de vingt degrés.

Dès son arrivée à Debreczin, Kossuth, parlant en roi, adressa *à ses loyaux et braves Debreczinois* une proclamation qui se terminait ainsi :

« Habitants de Debreczin, concitoyens, voyez !
« Le parlement, le gouvernement du pays, se présentent avec une confiance fraternelle à vos foyers hospitaliers; ils se présentent avec la ferme conviction qu'ils respireront parmi vous l'air inspirateur de l'amour de la patrie et celui des sentiments vraiment magyars, ces sentiments dont le miroir limpide ne sera jamais terni par une trahison obscure, par une peur lâche et par l'anarchie.

« Ils se présentent chez vous avec la sainte confiance qu'au besoin la levée en masse des Magyars enthousiasmés de Debreezin, sera la bannière flottante de l'indépendance hongroise. Ils se présentent avec la conviction patriotique qu'à la vue de cette bannière, les populations riveraines de la Théiss, semblables à l'avalanche qui roule des flancs de la montagne, fondront sur nos ennemis et les écraseront de telle sorte, qu'il n'en reste pas un seul pour porter au chef des parjures la nou-

« velle des lieux où les populations magyares de la « Théiss auront enterré les armées mercenaires qui « ont eu l'audace de songer un moment pouvoir « forger des chaînes d'esclaves à notre adorée patrie.

« Peuple de Debreczin,

« Je déclare ta ville le foyer de la liberté magyare, « et, au nom de la nation, j'établis le parlement et le « gouvernement sur le rocher de la fidélité inébran- « lable de MES loyaux et braves Debreczinois. »

Pendant que Kossuth soufflait ainsi le feu de la révolution, le prince Windisch-Grätz, préférant l'éloquence des faits à celle des paroles, poursuivait sa marche victorieuse. Le 3 janvier, il transféra le quartier général à Bicské. Ce jour-là même, une députation de la diète hongroise se présenta à son camp pour entrer en pourparlers et lui porter des propositions de paix. Elle était composée du comte Louis Batthyanyi, du comte George Maïlath, de l'archevêque Sonovics et de l'ex-ministre Deak. Le maréchal demanda à ces personnages à quel titre ils se présentaient à lui. Ils répondirent : « En qualité de députés de la diète magyare. »

« Je ne vous reconnais pas cette qualité, mes- « sieurs, répliqua le prince ; vous l'avez perdue le « jour où la diète a cessé de vivre en méconnaissant « l'autorité légitime de l'empereur. »

Quant au comte Louis Batthyanyi, le maréchal ne

voulut le recevoir à aucun titre. Les trois autres envoyés, insistant sur les conditions d'une amnistie, demandèrent la reconnaissance absolue des concessions accordées dans les derniers temps à la Hongrie.

« Messieurs, leur dit le maréchal, apprenez que je « ne traite jamais avec les rebelles.

« Cependant, ajouta-t-il, si les conseils d'un homme « d'honneur peuvent avoir quelque autorité sur votre « esprit, je vous déclare qu'une reddition à discré- « tion est le seul chemin qu'il convient aux rebelles « de prendre pour éviter une plus grande effusion de « sang. »

La mise en état d'arrestation du comte Louis Batthyanyi qui, nonobstant la défense du général en chef, voulut se présenter à lui, l'arrestation provisoire de ses trois collègues, qui n'étaient venus en réalité au camp que pour temporiser et espionner les mouvements de l'armée impériale, furent les seuls résultats de cette députation.

Le jour suivant, le prince Windisch-Grätz poursuivit son mouvement sur Bude-Pesth. Le premier corps d'armée qui, manœuvrant sur la route de Stuhlweissembourg, était arrivé le 3 à Teteny, reçut l'ordre d'y séjourner le 4, pendant que le deuxième corps eut celui de se rendre le même jour à Bude-Oers, où il arriva sans obstacle dans l'après-midi.

Ainsi, le 4 janvier, le général en chef avait concentré son armée dans le rayon de Promontario, Tétény, Budé-Oers et Török-Balint, situé à deux lieues de la capitale de la Hongrie. Treize jours avaient suffi à cette opération, exécutée dans la saison la plus rigoureuse et dans les jours les moins longs de l'année.

Le prince s'attendait à une résistance vigoureuse, car la position de Bude offrait aux insurgés les avantages d'une admirable position défensive. Les troupes magyares, secondées par les habitants dont on avait excité l'enthousiasme au moyen de proclamations fanatiques, semblaient déterminées à s'ensevelir sous les ruines de la ville.

Dans la soirée du 4, les éclaireurs de l'avant-garde annoncèrent au maréchal que le faubourg de Bude n'était occupé que par de faibles détachements.

Dans la matinée du 5, on apprit, au moment où le corps du général Wrbna s'ébranlait, que les rebelles s'étaient retirés en pleine retraite sur la rive gauche du fleuve. Le général Wrbna continua sa marche et pénétra, après un engagement de peu d'importance, dans la Christinen-Vorstadt : la division Schwarzemberg, débouchant par la porte de Vienne, s'empara sans coup férir de la forteresse même. Dès que le général en chef eut appris l'occupation de la ville par le second corps, il se rendit au pied du Bloxberg

où il trouva, venant à sa rencontre, une députation de notables. Les magistrats qui en faisaient partie lui présentèrent l'acte de soumission de Bude-Pesth et le supplièrent de traiter les villes sœurs avec la clémente générosité dont, après sa victoire mémorable de Prague, il avait fait preuve. Le prince leur promit l'inviolabilité complète des personnes et des propriétés; puis, se mettant à la tête du premier corps, il entra solennellement à Bude à une heure de l'après-midi. Une foule immense encombrait les rues, pivotait sur les places ou stationnait aux fenêtres sans démonstrations hostiles, mais sans acclamations sympathiques.

Le premier soin du général en chef, après avoir établi son quartier-général au château royal, fut de lancer à la poursuite de l'ennemi le général Wyss avec un régiment de cavalerie et une batterie; le second fut de rétablir l'ordre et de réinstaller les autorités légales; le troisième fut d'adresser aux Hongrois une proclamation énergique (1).

Comme on le voit, la fortune souriait aux armes de l'empereur; en moins de trois semaines, le général en chef, chassant devant lui les rebelles, avait pénétré dans leur capitale; il occupait les comitats de Presbourg, Œdenbourg, Wieselbourg, Raab,

(1) *V.* les documents historiques, n° 1.

Veszprim, Eisenbourg, Szalad et une partie du comitat de Comorn. L'aigle impériale avait repris son vol victorieux en Hongrie, mais sur d'autres points, son ciel était encore voilé de nuages. La révolution avait gagné du terrain en Transylvanie. Aux trente mille hommes commandés par un chef actif, intelligent, le général Bem, et pourvus d'une nombreuse artillerie, ainsi que de toutes sortes de munitions de guerre, le lieutenant-général Puchner ne pouvait opposer que six bataillons, huit escadrons et sept batteries d'artillerie. Il disposait encore, à la vérité, de la milice irrégulière, des Saxons et des Roumains; mais ces deux nations, ayant trop tardé à prendre les armes, n'avaient point fourni au général Puchner les moyens d'écraser à son début le germe de l'insurrection. Dès lors, la supériorité numérique des insurgés força le chef autrichien à se maintenir sur la défensive au sud de ces contrées.

Avant de reprendre le récit des opérations de l'armée principale occupant Bude-Pesth, il importe de jeter un coup d'œil rapide sur les mouvements militaires qui venaient d'avoir lieu en Transylvanie.

Dès les premiers jours de l'insurrection, la défense de ces contrées avait été confiée au faible détachement du colonel Urban. Cette tâche était difficile ; cependant, par ses connaissances de la localité, par

son énergie, son infatigable activité et par ses talents militaires, ce brave officier eût pu se maintenir, si l'unité avait présidé à l'ensemble des opérations.

Le 31 octobre, le colonel Urban avait livré près de Ssent-Ywany un combat sérieux à un fort parti de Szeklers; mais le 1er novembre, menacé par des forces dix fois plus considérables que les siennes, il avait dû se replier sur Wallendorf pour y attendre la brigade Wardener rappelée de la Gallicie.

Le 5 novembre, la prise de Marosch-Washarhely, effectuée par le corps du sud, avait rétabli les communications avec le corps du nord, commandé par le général Wardener. En attendant l'assaut général de Clausenbourg, fixé au 16 novembre, le colonel Urban avait pris position à Szamos-Ujwar et la brigade Wardener à Deesch; mais le 13, Urban, attaqué de front et de flanc par les forces supérieures du chef Baldacci, dut se retirer et attendre l'arrivée de la division Sivkovich. A l'aide de ce renfort, il avait regagné sa première position, rejeté l'ennemi sur Clausenbourg et lui aurait fait éprouver des pertes sérieuses, si le général Wardener avait pu lui envoyer la demi-batterie d'artillerie qu'il avait demandée. Le corps de Wardener, arrivé à Apahida pour l'assaut combiné de Clausenbourg, avait reçu l'ordre d'ajourner l'attaque au 22, mais Urban; privé de

vivres et menacé par l'approche de 10,000 rebelles, avait cru devoir livrer immédiatement l'assaut pour s'assurer d'un point d'appui.

Le 17, la ville s'était rendue; le 18, le général Wardener l'avait occupée, et le 20, le général Kaliani y avait fait son entrée avec une forte division du corps du sud. Ce succès n'avait produit aucun résultat, car, pendant ce temps, les chefs rebelles, Katona, Miklos, Teleki-Sandor, s'étaient emparés de Deesch.

Le 20 novembre, Urban se disposait à attaquer les insurgés concentrés dans les environs de Csucsa, Sibó et Nagy Banya lorsque le lieutenant-général Puchner lui expédia l'ordre de détacher la brigade Hurter en toute hâte vers le sud au risque d'abandonner Clausenbourg.

Dans cet état de choses, Urban convoqua un conseil de guerre et proposa d'évacuer Clausenbourg pour tourner toutes les forces réunies contre les Szeklers; le rejet de cette proposition entraîna l'éparpillement des forces que les rebelles devaient battre en détail.

Après quelques jours d'inaction, les chefs autrichiens convinrent de réunir les troupes disponibles pour attaquer Csucsa; mais le général Wardener morcela de nouveau ses forces et le colonel Urban eut à soutenir seul, pendant sept heures, un combat

disproportionné. Dans la matinée du 19, Urban reprit de nouveau le combat suspendu par la nuit dans le défilé de Csucsa, mais les secours qu'il espérait n'arrivèrent qu'à midi ; trop tard ! il dut forcément renoncer à s'emparer de Csucsa.

Le 23, Bem, profitant avec son habileté ordinaire du morcellement des troupes impériales, avait rejeté les Autrichiens de Deesch et, le 24, il s'était emparé de Hunyad.

Le 25, Urban reçut l'ordre de s'ouvrir un passage derrière l'ennemi pour rejoindre le gros de l'armée obligé d'évacuer Clausenbourg. Ce brave officier exécuta ce mouvement en trente heures de marche sans prendre un instant de repos, sans nourriture et à travers des nuées d'ennemis.

De leur côté, les rebelles, ayant concentré leurs forces, attaquèrent le 1er janvier Lerchnitz, le 2, Bistritz et Somkerek. Le manque de vivres et la supériorité numérique de ses adversaires obligèrent Urban à se replier sur Pojana-Stampi en Bucovine.

Le 3, Bem, après avoir forcé le défilé de Tihutza, défendu par les troupes impériales, entra dans la Bucovine, attaqua les avant-postes de Dorna et rejeta le colonel Urban sur Kimpolung, Poschorita et Jakobeny. Une partie du corps du Nord, sous les ordres du général Wardener, s'était retiré le 25 décembre 1848 par Thorda vers Albecaroline. En huit jours tout le

nord de la Transylvanie était tombé dans les mains de Bem.

Ce chef, heureux de ce résultat, mais inquiet du voisinage des Russes, ne jugea pas à propos de pousser plus avant en Bucovine ; il laissa quelques troupes à la garde de la frontière et se porta avec le gros de son armée contre le lieutenant-général Puchner.

Les Magyars avaient également concentré des forces considérables dans le banat aux environs de Temeswar, le berceau de la guerre civile. Le drapeau tricolore hongrois flottait sur les murs de Peterwardein et d'Essek, livrés par la trahison aux émissaires de Kossuth. Les forces des rebelles, rassemblées dans le banat, s'élevaient alors à 40,000 hommes, abondamment pourvus d'artillerie, de munitions de toutes sortes et commandés alternativement par Casimir Batthyanyi, Vetter et Mariassy.

Ces chefs, opérant sans plan arrêté, combattaient suivant les circonstances, tantôt réunis, tantôt divisés; cependant leur principal but était de s'emparer des places fortes d'Arad et de Temeswar pour en faire leur point d'appui dans la Hongrie méridionale. L'énergie des généraux Rukawina et Berger, la fidélité des officiers et le courage des soldats firent échouer ces projets.

La défense d'Arad par le général Berger est un des plus beaux faits d'armes de cette guerre désastreuse.

La garnison se composait de 500 hommes sur lesquels 300 à peine étaient disponibles pour le combat; trente-neuf pièces de canon seulement garnissaient tant bien que mal les remparts sur une circonférence de 900 toises, enfin la place, dépourvue de munitions de guerre et de provisions de bouche, se trouvait bloquée par 20,000 hommes sous le commandement du chef Gaal. Malgré leur infériorité numérique, les Autrichiens résistèrent pendant deux mois aux divers assauts qui leur furent livrés. En proie à la plus horrible famine, ils s'étaient vus réduits à manger la chair de leurs chevaux lorsque le général comte Leiningen parvint, après un vigoureux combat de plusieurs heures, à rejeter les assiégeants sur la rive droite du Maros. Les communications entre Temeswar et Arad se trouvant alors rétablies, on put introduire dans cette place des vivres pour six mois, plusieurs mortiers de trente et de trente-six et deux batteries.

Sur d'autres points, les rebelles déployaient une égale activité. Un corps d'insurgés venu de Grossbetskerek s'était jeté entre Titel et Panesowa. Werschetz était occupé par 9,000 rebelles qui, tenant Weisskirchen et Lagerndorf, menaçaient les 6,000 Serviens préposés seuls à la défense du Danube.

Telle était la situation générale des pays insurgés à l'époque ou le prince Windisch-Grätz, marchant sur

les pas de Georgey et de Perczel, avait effectué son entrée dans Bude-Pesth. Le maréchal avait puisé dans le peu de résistance qu'il avait rencontrée, l'espoir que l'insurrection serait anéantie par l'occupation de la capitale; mais pour que cet espoir se réalisât, il aurait fallu ne pas donner à l'ennemi le temps de se reconnaître et de gagner, en s'abritant derrière la Theiss, une nouvelle base d'opérations.

Pendant que le maréchal, hésitant de compromettre au milieu de l'hiver, dans une entreprise aventurée au delà de la Theiss, la seule armée en état de tenir la campagne, organisait militairement le pays conquis et lançait des décrets pour pacifier les autres, les chefs des insurgés ne restaient pas inactifs, ils fabriquaient des armes, réunissaient à Debreczin et à Grosswardein d'immenses magasins. De son côté, Kossuth, dont le génie actif pourvoyait à tout, battait monnaie et créait des millions. Contrairement au décret d'une commission impériale qui avait donné un cours légal à l'émission des billets de banque hongrois, il décrétait pour toute la Hongrie la non-valeur des billets de banque autrichiens et ordonnait aux porteurs de les échanger aux caisses du gouvernement révolutionnaire contre des billets revêtus de sa signature. De cette manière il enrichit le trésor hongrois d'une immense quantité de billets impériaux. Ces valeurs, qui naturellement avaient cours

dans toute la monarchie et étaient acceptées par tous les banquiers d'Europe, servaient à acheter des armes, à solder des émissaires, à fomenter des troubles en Lombardie et à payer les trahisons. Les nouvelles levées furent exercées et enrégimentées ; un appel aux révolutionnaires de tous les pays fit accourir sous les drapeaux de l'insurrection un grand nombre d'officiers étrangers. Les Polonais surtout, ces hommes énergiques qui depuis leurs derniers désastres couraient le monde pour offrir leur épée à quiconque leur montrait, au nom d'une indépendance, la perspective de nouveaux combats, les Polonais, pliant les tentes qu'ils avaient trouvées dans l'hospitalité étrangère, s'empressèrent d'apporter l'appoint de leur courage au contingent de la révolution hongroise ; soldats plutôt que politiques, oubliant dans les prestiges de l'insurrection que le sang slave coulait dans leurs veines, ils ne s'aperçurent pas qu'en agissant ainsi ils allaient combattre au bénéfice du magyarisme le principe de leur nationalité. L'un d'eux et le plus considérable parmi tous, le général Dembinski, ne tarda pas à répondre à l'appel de Kossuth ; il quitta clandestinement Paris, et, portant les instruments d'une profession d'emprunt, il traversa la frontière sous un déguisement de mécanicien. Bizarrerie des choses humaines ! le hasard voulut que dès son entrée en Hongrie, le plus vigoureux champion

de la révolution couchât sous le même toit que l'un des plus intrépides généraux autrichiens, le brave Schlick; cependant il put, sans en être reconnu, partir le lendemain pour Debreczin.

Le général Dembinski n'était pas seulement un grand capitaine, il était encore un politique habile. Le premier il avait aperçu dans les mouvements désordonnés des événements de Février une occasion pour la Russie de prendre une position tellement forte, que plus tard (il le déclarait solennellement comme POLONAIS) tous les efforts des révolutionnaires ne pourraient l'en déposséder. Opposé aux mouvements anarchiques qui pouvaient jeter les nationalités dans les mystères de l'inconnu, il était révolutionnaire de bonne foi, car le but de ses efforts, s'inspirant à un ardent amour de la patrie, tendait à relever le drapeau déchiré de la Pologne. Officier dans les phalanges polonaises au service de la France pendant les grandes guerres, compagnon d'armes de Poniatowsky, il rentra dans ses foyers en 1815, et vécut jusqu'en 1830 d'une vie d'études et de travail. Lancé par la révolution de Juillet dans la guerre de 1831 contre la Russie, il s'acquit une belle réputation de bravoure et combattit jusqu'au jour où la fortune de la guerre, contraire à ses efforts, commença pour lui les épreuves de l'émigration. Ce fut en France qu'il vint chercher une autre patrie. Le

soldat alors se fit mécanicien. Il étudiait sérieusement le perfectionnement des ventilateurs lorsque la catastrophe de Février lui procura l'occasion de reprendre son épée, ainsi que nous venons de le voir.

Pour ne pas égarer le lecteur sur un échiquier aussi compliqué que celui des guerres dont nous écrivons l'histoire, il importe de suivre les événements dans leur marche chronologique, d'en embrasser pour ainsi dire tous les détails dans un coup d'œil d'ensemble. Nous avons dessiné à grands traits les opérations militaires de la Transylvanie, voyons maintenant ce qui se passait à la même époque sur un théâtre non moins important.

Depuis l'ouverture des hostilités, les émissaires de Kossuth, répandus en Gallicie, n'épargnaient rien pour séduire à prix d'or les régiments magyars et polonais dont l'esprit inquiet et turbulent avait déjà fourni de nombreux éléments à la cause de l'insurrection. Pour faire face aux dangers de cette situation, le feld-maréchal-lieutenant Hammerstein n'avait pu fournir que de faibles secours aux troupes impériales manœuvrant dans la haute Hongrie. Il avait concentré les forces destinées aux opérations, à Dukla, sous le commandement du brave général Schlik. Le 6 décembre, ces troupes, animées d'un excellent esprit, avaient passé la frontière magyare, marchant sur deux colonnes, dont l'une, formée par

la brigade Fiedler, s'avançait par Graab, tandis que la seconde, formée par la brigade Pergen, marchait sur Szvidnik à travers mille obstacles.

Le premier but du général Schlik était de gagner la ville d'Épéries, point stratégique fort important par sa situation sur l'embranchement de plusieurs routes. A cet effet, la brigade Fiedler parvint le 7 à Bartfeld, le 8 à Rasylavicza, où la brigade Pergen la rejoignit le même jour. Ces deux corps étaient suivis à la distance d'une journée par la brigade Deym. Les troupes hongroises dispersées dans ces contrées s'étaient retirées précipitamment à Épéries, mais elles l'évacuèrent à l'approche de la brigade Fiedler, qui vint occuper la ville aux acclamations des habitants. Les rebelles continuèrent leur retraite sur Kaschau : au dire des espions, cette ville était défendue par une nombreuse artillerie et elle attendait des renforts de la ville de Miskolcz. Le général Schlik résolut aussitôt de surprendre l'ennemi et de lui livrer bataille avant l'arrivée des renforts promis. En conséquence, il quitta Épéries dans la nuit du 10 au 11, pour arriver de grand matin devant la position de Budamer, qui couvrait Kaschau. Le temps était froid, la neige obscurcissait le ciel et glaçait les chemins ; l'ennemi, instruit du mouvement des impériaux, avait incendié sur la Tarcza le pont de Samos, pour entraver leur marche. Malgré ces obsta-

ches, l'infanterie gagna la rive opposée au moyen d'un pont de bateaux, tandis que la cavalerie et l'artillerie passaient la rivière à gué. Alors le général Fiedler reçut l'ordre de prendre la route de la vallée de Hernad, par Kisfalu, Tapolczan et Tehany, afin de tourner la position; mais les obstacles insurmontables qu'il rencontra l'obligèrent à laisser en arrière ses batteries de raquette et ses caissons : sa brigade n'arriva qu'à dix heures à Tapolczan. Pendant ce temps, les brigades Pergen et Deym avaient rencontré l'ennemi, fortement retranché derrière Budamer. Quinze mille hommes déterminés se trouvaient là sous les ordres du colonel Pulsky, leur front couvert par un large fossé et leur flanc gauche par des abatis d'arbres; vingt-quatre pièces de canon protégeaient le front en première ligne; l'infanterie, composée en partie de honvèds et d'une levée en masse, était rangée en bataille derrière les batteries, une légion polonaise attendait l'arme au bras le signal du combat : Pulsky ne le fit pas attendre. Alors les Polonais, jetant de grands cris, se dispersèrent en tirailleurs, et les vingt-quatre pièces de canon ouvrirent le feu. Les impériaux, s'avançant en bon ordre et sans hésitation dans la direction des boulets, arrivèrent au pas de course à portée de l'ennemi et placèrent deux batteries de six sur la droite de la route; les brigades Pergen et Deym prirent aussitôt position à droite et

à gauche. « Nous coucherons ce soir à Kaschau, » s'écria le général Schlik, et il lança quatre compagnies d'infanterie au pas de course sur la forêt occupée par les insurgés, pendant que deux autres compagnies s'avançaient sous une grêle de balles entre la forêt et la brigade Pergen. La forêt, attaquée avec une rare énergie, fut défendue avec une grande opiniâtreté; cependant, malgré l'avantage de leur position, les rebelles, écrasés par le feu des batteries impériales, lâchèrent pied et se retirèrent à Kaschau, qu'ils abandonnèrent à l'approche du général Schlik. Cet officier y coucha le soir même, ainsi qu'il l'avait dit. Les Hongrois avaient laissé sur le champ de bataille un grand nombre de morts, et un plus grand nombre encore de prisonniers aux mains des vainqueurs. Ceux-ci, de leur côté, perdirent plusieurs officiers distingués, entre autres le major Scudier, qui, emporté par son courage dans les carrés magyars, tomba couvert de blessures en leur pouvoir.

Le premier but du corps d'armée venant de la Gallicie par les Carpathes se trouvait ainsi accompli. Dès lors l'action du général Schlik, trop éloigné de l'armée principale, dut se borner à garder la défensive; il occupa donc fortement Kaschau avec des troupes aguerries et vingt-sept pièces de canon. A cette époque de malheur, où le fanatisme d'un homme ambitieux armait le frère contre le frère, et déchi-

rait les entrailles de la mère-patrie, le comte Étienne Szirmay donna un grand exemple de dévouement et de fidélité à la cause impériale; il leva de ses propres deniers et organisa un corps de volontaires, qui, de cinq cents fut porté rapidement à douze cents hommes. Cet acte est d'autant plus héroïque, que la plus grande partie des terres du noble comte, se trouvant au pouvoir de l'insurrection, pouvait être dévastée.

Le général Schlik, décidé comme nous l'avons dit à garder provisoirement la défensive, apportait tous ses soins à rétablir sur des bases solides l'autorité de l'empereur à Kaschau, lorsque le 25 il reçut un message du général en chef, qui lui enjoignait de poursuivre son mouvement par la route d'Erlau ou par Rosenau et Losoncz à Waitzen, afin de se mettre en communication directe avec l'armée principale. D'après cet ordre, le général, se mettant en marche le 26 avec 4 bataillons, 4 escadrons et 18 pièces d'artillerie, prit la route d'Erlau, qui lui parut la meilleure, et arriva le même jour à Hidas-Nemethi; 2 bataillons, 2 escadrons et 4 pièces d'artillerie restèrent à Kaschau, sous le commandement du général Fiedler.

Le major Kiesewetter, ayant sous ses ordres 8 compagnies et quelques pièces de canon, fut chargé de défendre Eperies. A l'approche de général Schlik

qui le 27 occupa Forró, les insurgés, maîtres de cette position, refusèrent le combat et se replièrent sur Szikszó.

Le brave Schlik résolut aussitôt de se porter sur l'ennemi à la tête de six mille hommes, pour attaquer le général Mezzaros, ministre de la guerre hongrois, qui occupait cette position avec vingt mille rebelles. A cet effet, il combina un mouvement de manière que la brigade Pergen tournerait Mazzaros sur son flanc gauche, tandis que la brigade Deym attaquerait son front. Le succès couronna cette manœuvre hardie. La brigade Pergen, conduite par son intelligent chef d'état-major Gablenz, exécuta à la lettre ces instructions, et fit prisonnière une compagnie de honvéds. Les chevau-légers, qui formaient l'avant-garde, s'emparèrent également d'un fort détachement de volontaires.

Les rebelles, après avoir évacué Szikszó, s'étaient retranchés sur les hauteurs situées au sud de cette ville; Schlik, pour reconnaître leur position, se mit à la tête de deux escadrons de chevau-légers et d'une batterie; en même temps il donna l'ordre à deux escadrons de cuirassiers et à une batterie de 12 de le suivre à distance pour le soutenir en cas de besoin; l'infanterie marchait à la suite en échelons. Le temps était si nébuleux que, pour reconnaître l'ennemi, le général dut s'avancer à demi-portée de canon. Son

aile gauche dominait la pente des hauteurs escarpées qui bordent la vallée du Hernad; son aile droite se déployait au pied des hauteurs du sud, près de la route de Miskolcz, couvrant ainsi la plaine ouverte de la vallée d'Hernad. Nullement intimidé à la vue de cette imposante disposition, Schlik ouvrit son feu sur l'aile droite des Hongrois, qui répondirent par un feu très-vif, mais sans effet. Pendant que deux batteries, placées à droite et à gauche de la route, faisaient de larges trouées dans les rangs des ennemis, six escadrons de hussards hongrois, se formant dans la plaine, s'apprêtaient à exécuter une charge: Schlik, dont le coup d'œil sûr embrassait toutes les péripéties de ce drame sanglant, lança contre eux deux escadrons de cuirassiers; le choc fut terrible; malgré leur infériorité numérique, les cuirassiers impériaux culbutèrent les hussards hongrois. Nonobstant cette charge brillante, la lutte semblait encore indécise, lorsque la brigade Pergen, marchant au bruit du canon, arriva de Szikszó : ce renfort changea la face du combat. Schlik, résolu de vaincre avant la fin du jour qui commençait à baisser, donna l'ordre au général Pergen de se jeter avec huit compagnies et une batterie de raquette sur l'aile gauche des rebelles. Cette manœuvre, exécutée avec autant de précision que de rapidité, fut décisive. Les Hongrois, repoussés de toutes parts, ne durent leur

salut qu'à la célérité d'une fuite protégée par les ténèbres de la nuit.

Les troupes impériales, harassées par des marches pénibles et des combats incessants, restèrent à Sziksző jusqu'au 29 au soir. Après ces quelques jours de repos, Schlik reprit ses anciennes positions; mais apprenant que Kaschau se trouvait menacé par les rebelles du comitat de Zips et de Zemplin, il se hâta de se rendre en cette ville pour la défendre.

Du 1er au 4 janvier, ce chef infatigable se multiplia pour mettre Kaschau sur un pied respectable de défense. Ce jour-là un espion arrivé de Miskolcz lui apprit que les rebelles repoussés sur ce point avaient reçu de nombreux renforts et s'avançaient vers Kaschau. Leur chef Mezzaros, à qui le comité de défense avait donné l'injonetion de reprendre à tout prix la clef de la haute Hongrie, marchait sur cette ville à la tête de 18 bataillons de honvèds, de 1,000 hussards et de 34 pièces de canon. Le général Schlik, qui depuis le commencement de la guerre ne cessait de communiquer l'ardeur de son âme à ses compagnons d'armes, prit aussitôt ses dispositions pour repousser Mezzaros.

En conséquence, il plaça en première ligne, à gauche de la route de Miskolcz, 2 compagnies; en deuxième ligne, il rangea 4 compagnies et 2 escadrons de cuirassiers; une batterie de 12 balayait la

route par où l'ennemi devait déboucher; plus loin, sur la droite, 2 compagnies et une batterie de raquette prirent position sur une hauteur escarpée; 2 compagnies, 3 pelotons de chevau-légers couvraient la route de Moldau; le major baron Gablenz devait, aussitôt que les insurgés auraient débouché par le pont de la route de Moldau, les tourner, occuper le pont et s'emparer de leur artillerie. Le général Pergen occupait la position du Kalvarienberg, pour appuyer ce mouvement et se jeter sur le flanc des Magyars, dans le cas où ceux-ci gagneraient du terrain sur la route de Miskolcz; enfin le général Fiedler formait la réserve avec sa brigade.

L'avant-garde des rebelles ne tarda pas à paraître; un vigoureux combat de tirailleurs s'engagea aussitôt sur toute la ligne; bientôt les sourdes détonations de l'artillerie se mêlèrent aux feux rapides de la mousqueterie; de part et d'autre, le désir de vaincre enflammant les courages, rendit la lutte acharnée. Cependant, après des efforts inouïs du côté des Magyars pour entamer les impériaux, ceux-ci, égalisant la différence du nombre par la supériorité de la discipline et de leurs feux, restèrent maîtres du champ de bataille. La retraite des Hongrois exposés aux feux des batteries de raquette devint une véritable déroute, lorsque le major Gablenz se fut emparé d'une grande partie de leur artillerie. *Dans ce sauve*

qui peut général, les honvéds, faisant assaut de rapidité, jetaient leurs sacs, leurs armes, leurs munitions et tout ce qui pouvait gêner leur fuite; la route de Barcza, où les vaincus se retirèrent, était couverte de sabres, de fusils et de baïonnettes. 10 pièces de canon, 6 obusiers, 6 caissons, un drapeau, des armes en quantité, 550 prisonniers, dont 20 officiers tombèrent au pouvoir des impériaux. Schlik s'empara, en outre, d'une caisse appartenant à Mezzaros, et remplie de papiers d'une grande importance, surtout au sujet des menées polonaises.

Cette défaite à plate couture n'empêcha pas les journalistes magyars d'emboucher la trompette triomphale pour célébrer la fuite des rebelles, travestie en brillante victoire. Kossuth renchérissait encore sur l'hosanna de la presse; il faisait de Kaschau un Olympe magyar; il élevait les vaincus à la taille des demi-dieux, et créait une armée fantastique de douze mille Galliciens, qu'il jetait sans façon sur les derrières du général Schlik.

Revenons au quartier-général du prince Windisch-Grätz. Après l'occupation de Bude-Pesth, une seconde période plus difficile que la première avait commencé pour le général en chef. Le maréchal s'était flatté d'écraser dans une bataille décisive les rebelles, et de décider ainsi d'un coup le sort de la guerre. Mais les rebelles fuyant devant son épée vic-

torieuse, n'avaient pas voulu jouer sur un seul coup de dés la partie de Kossuth. Il s'était flatté que la forteresse de Léopoldstadt n'aurait pas opposé de résistance sérieuse, et que le général Simunich aurait pu, sans temps d'arrêt, marcher sur les villes de montagnes et tendre la main au corps du général Schlik; mais Léopoldstadt, protégé par la fatale explosion du dépôt des munitions impériales, chargé de la réduire à soumission, tenait encore. Il s'était flatté que les régiments magyars se rappelleraient leur serment de fidélité à la vue des aigles qu'ils avaient abandonnés; mais Kossuth, dénaturant la valeur des mots, avait paré la trahison des noms de devoir et de patriotisme. Les Magyars croyaient en grande partie et de bonne foi combattre pour la légitimité de l'empereur Ferdinand. Il s'était flatté que les populations se lèveraient en masse contre la révolution; mais ces populations se contentaient de faire dans le secret de leurs cœurs des vœux pour une cause qu'elles n'avaient pas le courage d'embrasser ostensiblement. De toutes les espérances du maréchal, aucune ne s'était réalisée.

Au contraire, les troupes sous ses ordres s'étaient affaiblies de deux brigades, dispersées au loin et disloquées elles-mêmes par de nombreuses garnisons; de sorte que le gros de l'armée ne comptait plus sous les drapeaux que 186 pièces d'artillerie, 28 batail-

lons et 43 escadrons décimés par les maladies et les pertes de la guerre.

Pour parer à ces inconvénients et combler ces lacunes, le maréchal avait demandé à son gouvernement une nouvelle levée de troupes; mais alors une partie de la réserve n'était point prête à entrer en campagne. A ces difficultés se joignirent celles de toute nature apportées par l'administration dans les vastes pays occupés par les troupes impériales. Le nerf de la guerre était sans ressort, l'argent manquait ; le maréchal se voyait obligé, pour faire face aux besoins de chaque jour, de recourir aux caisses camérales, d'employer même les bank-notes magyares, quoiqu'il eût reconnu les inconvénients politiques de cette mesure. Comme on le voit, sa position était hérissée de périls : son courage, supérieur aux difficultés, ne faillit point à la grandeur de sa mission.

Dans les premiers jours de février, il eut des nouvelles exactes sur la position de l'ennemi. Après la prise de Pesth, les rebelles s'étaient retirés excentriquement sur deux colonnes. L'une, commandée par Georgey, s'était portée sur Waitzen; l'autre, sous les ordres de Perczel, avait gagné par Szolnok la rive gauche de la Theiss. Cette dernière avait été poursuivie par le général Ottinger qui, avec sa brigade de cavalerie, occupa Szolnok, tandis que la brigade

Grammont, lui servant de réserve, resta à Alberti. Perczel, ayant reçu des renforts de Debreczin, n'avait pas tardé à reprendre l'offensive. Il avait passé la Theiss et avait réussi à tourner la position du général Ottinger. Ce général, obligé de battre en retraite, avait effectué ce mouvement dans le plus grand ordre ; il avait même réussi à prendre, à Czegled, une forte position qui lui avait permis d'attendre un renfort d'infanterie. Sur ces entrefaites, la forteresse de Leopoldstadt s'était rendue à discrétion, après un bombardement d'une heure. Ce succès rendant sa liberté d'action au corps de Simunich, ce général s'était porté sur Comorn, qui dès lors se trouva étroitement bloqué.

Le mouvement de Georgey était le seul qui pût donner des inquiétudes sérieuses; car ce chef marchait avec l'élite des troupes hongroises, pour être prêt à tout événement. De ce côté, le général en chef résolut de détacher à Waitzen 10 bataillons, 10 escadrons et 48 pièces d'artillerie, sous les ordres du général Wrbna. Cet officier se mit en marche le 7, à huit heures du matin, et n'arriva que fort tard dans la soirée à Dunokeszy. Le froid était excessif et les chemins couverts de neige à plusieurs pieds de hauteur. Ayant appris que les rebelles s'étaient retirés sur Katalin, il lança à leur poursuite les cuirassiers de la réserve, sous les ordres du feld-maréchal lieu-

tenant François Lichteinstein qui atteignit à cinq heures du matin et sabra les traîneurs de l'armée ennemie en pleine retraite. Le même jour, Wrbna rejoignit avec son corps le général Lichteinstein, maître de Waitzen, et, laissant dans cette ville la brigade qui avait le plus souffert, il poursuivit son mouvement en avant. Le 10, il atteignit et repoussa à Ipoly-Sägh l'arrière-garde de Georgey. L'épuisement de ses troupes, le dénûment complet dans lequel elles se trouvaient le forcèrent de suspendre pendant deux jours son mouvement. Le 15, la brigade formant l'avant-garde, sous les ordres du général Wyss, se dirigea rapidement sur Léva pour tendre la main au corps du général Simunich. Celui-ci, informé par ses éclaireurs des mouvements de Georgey, avait concentré ses forces à Szered, où elles étaient arrivées le 13, sans rencontrer l'ennemi qui s'était replié sur Urmeny et Komjathi.

Le général Neustadter, qui occupait l'île de Schütte, avait reçu l'ordre d'appuyer le mouvement de Simunich ; mais, au moment de l'exécuter, il s'était vu attaqué lui-même par une forte colonne ennemie et forcé de se replier précipitamment à Szerdahely. Le lendemain 14, il se porta sur Luipersdorf, et le 15 sur Wartberg.

Le 16, le général Simunich occupa sans coup férir la ville de Leutra. Ce mouvement, appuyé sur ceux

du général Csorich, manœuvrant sur la route de Leva, et du général Götz, opérant sur celle de Mosocz, plaçait Georgey dans un triangle qui devait rendre sa retraite très-difficile. Le 17, la brigade magyare, sous les ordres du chef rebelle Aulich, se retira sur la route de Kremnitz, vers Heiligonkreutz, après avoir brûlé le pont du Gran; et le gros de l'ennemi, occupant avec de l'artillerie le défilé de Bäth, prit position sur le plateau de Schemnitz. Le général Csorich fit aussitôt ses dispositions pour opérer avec le général Simunich dans la vallée de Gran, tandis que le général Götz se dirigeait de Mosocz vers Kremnitz pour tomber sur les lignes de l'ennemi. En attendant, le général Csorich, reconnaissant l'impossibilité de tourner avec succès la position retranchée des rebelles, résolut de l'attaquer de front. Ceux-ci avaient concentré sur ce point 60 pièces de canon et 20,000 hommes, sous les ordres du comte Guyon, commandant de l'arrière-garde de Georgey.

Le 21, à trois heures de l'après-midi, l'avant-garde de Csorich aborda bravement les premiers retranchements ennemis, formés d'abatis d'arbres. Les chasseurs impériaux, s'élançant à la baïonnette sur les rebelles, les en eurent bientôt débusqués. En même temps, une colonne d'infanterie parvint à la crête des montagnes Wartha, d'où les chasseurs avaient

déjà délogé l'ennemi et l'avaient rejeté sur Windschat. La brigade Wyss reçut l'ordre d'enlever d'assaut cette position, qu'elle emporta en effet avec beaucoup d'intrépidité. Les rebelles évacuèrent aussitôt Schemnitz, en laissant au pouvoir des vainqueurs un nombreux matériel d'artillerie et 500 prisonniers, parmi lesquels se trouvaient plusieurs officiers distingués.

La retraite des Magyars s'effectua sur tous les points dans le plus grand désordre ; mais protégés par les inondations subites de la Gran, ceux-ci, placés fatalement entre le feu et l'eau, optèrent pour ce dernier moyen de salut et purent, en y recourant, échapper à la poursuite des impériaux. Dans ces différents combats, les Autrichiens avaient fait preuve d'un courage admiré par leurs adversaires eux-mêmes ; mais le peu d'harmonie qui régnait dans l'ensemble de leurs mouvements rendit leur victoire incomplète. A défaut de la coopération des brigades Götz et Sossay, Georgey put non-seulement se retirer par Neusohl dans le comitat de Gömör, mais il réussit encore à sauver son armée en compromettant le corps du général Schlik.

La campagne de Georgey à travers les Carpathes est, d'après l'opinion des officiers compétents, un fait d'armes digne d'être comparé à la fameuse retraite du général Moreau. Le jeune général hongrois donna

en cette circonstance la mesure de son génie guerrier. Serré entre les quatre corps des généraux autrichiens Csorich, Simunich, Götz et Schlik, il sut par la puissance de ses moyens stratégiques leur échapper et sauver pour cette fois du moins la cause de la Hongrie.

CHAPITRE III.

Reprise des opérations militaires par le prince de Windisch-Grætz. —Combat de Szolok.—Action héroïque.—Mouvement du général Schlik.—Infâmes trahisons. —Les Hongrois abandonnent et brûlent la ville de Tokai. —Bataille de Capolna. Retraite des Hongrois sur Porozlo. —Inaction de l'armée impériale. —Lettre du général en chef à l'empereur. —Division des chefs magyars.—Disgrâce de Dembinski. —Scène dramatique. —Echec de la brigade Karger. —Belle défense devant Hermanstadt. —Intervention des Russes.—Activité de Bem. —Prise d'Hermanstadt. —Perte de la Transylvanie. —Désordre au camp des Hongrois. —Lettres de Kossuth. —Noble démenti donné aux révolutionnaires italiens.—Combat de Hort. —Concentration de l'armée impériale dans la plaine de Rakos. Dépêches du ban. —Combat de cavalerie au pont de Zagywa. —Bataille d'Isaszeg. —Retraite sur Pesth. —Combat et prise de Waitzen. —Mort du général Götz.—Générosité du général Georgey. —Revers de l'armée impériale. —Rappel du prince Windisch-Grætz. —Nomination du baron de Welden au commandement en chef.

Avant de suivre la marche des événements militaires de la Haute-Hongrie, il importe de retourner au quartier-général qui, reprenant le cours de ses opérations trop longtemps interrompues, allait changer la face des affaires dans les contrées méridionales du pays.

Dans les derniers jours de janvier, la forteresse de Bude, se trouvant en état complet de défense,

le maréchal résolut de prendre lui-même en personne l'initiative des opérations sur la Theiss où l'ennemi conservait une attitude offensive.

Ce fut dans la nuit du 25 au 26 que, se mettant à la tête de dix bataillons, vingt-quatre escadrons et soixante-douze pièces d'artillerie, il quitta Bude-Pesth dont la défense fut confiée à la bravoure de deux bataillons. Dans la matinée du 26, le maréchal reçut la nouvelle d'un brillant fait d'armes; les brigades Ottinger et Grammont avaient attaqué les rebelles en retraite sur Albany et les avaient rejetés sur Szolok. Les impériaux de toutes armes, rivalisant de courage et d'intrépidité, avaient dignement soutenu l'honneur de leur drapeau. Un artilleur à cheval, nommé Ferdinand Scheder, s'était distingué par une action qui rappelle les prodiges chevaleresques du moyen âge. Au commencement du combat, la pièce de canon que Scheder servait reçoit l'ordre d'aller se mettre en batterie dans une position périlleuse; Scheder s'élance aussitôt à travers une pluie de mitraille, un boulet de canon lui emporte la jambe gauche au-dessous du genou, il poursuit sa route; un éclat d'obus lui brise la partie inférieure de la cuisse blessée, il reste inébranlable; un second boulet emporte la tête de son camarade, « En voilà un qui est plus maltraité que moi, » dit-il, et seul à cheval, couvert de sang, il arrive au galop sur le point indiqué.

Là, ses camarades l'engagent à se rendre à l'ambulance, il refuse ; ils insistent, il menace de brûler la cervelle au premier qui tentera de l'arracher de son poste, et mutilé il assiste à la fin de la bataille. Ce fut seulement alors qu'il consentit à se rendre à l'ambulance, disant : « Descendez-moi de cheval à présent, « j'espère que nous ne ferons plus feu. » Ce brave homme mourut pendant l'amputation.

La précipitation que les rebelles mirent à gagner Szolok indiquait clairement leur intention de défendre la ligne de la Theiss ; ils durent néanmoins abandonner dès le 28 leur position sur la rive droite de cette rivière. Le 1er février ils rencontrèrent des forces considérables à Török et Sainte-Miklos ; de son côté, le maréchal groupa le gros de son armée à Czegled et fit surveiller le passage de la Theiss par de forts détachements. Maurice Perczel, commandant les troupes magyares, avait sous ses ordres 16,000 hommes parfaitement disposés.

Pendant que le général en chef manœuvre de manière à livrer une bataille décisive, suivons les opérations des différents corps détachés de l'armée principale. Le plus important, celui du général Schlik que nous avons laissé à Kaschau, se porta le 25 janvier sur Tokai pour tenir en échec l'ennemi et tenter, si la fortune le favorisait, le passage de la Theiss. Il rencontra à Tarczal les rebelles retranchés dans une

imposante position, où, malgré l'infériorité numérique de ses troupes, il n'hésita pas à les attaquer. Le feu s'engagea des deux côtés avec beaucoup de vivacité : Schlik s'apprêtait à charger à la baïonnette, lorsque les insurgés, cessant leur feu, arborèrent le drapeau blanc et engagèrent, aux cris de vive l'empereur, les impériaux, à venir fraterniser dans leur camp. Ceux-ci, qui dans toutes les occasions se plaisaient à rendre justice au brillant courage de leurs adversaires, s'approchèrent sans défiance l'arme au bras à travers un brouillard épais qui couvrait le camp des rebelles. Ils étaient déjà à portée de pistolet, quand tout à coup une décharge d'artillerie, tirée à bout portant, vomit la mort dans leurs rangs serrés. Forcé de reculer devant cette trahison, Schlik reforme ses colonnes brisées et les lance sur l'ennemi. Trois fois repoussé, il revient trois fois à la charge. Les Magyars sont inébranlables comme des murailles; ils donnent et reçoivent la mort aux cris de vive la Hongrie qui sur leurs lèvres perfides a remplacé celui de vive l'empereur. Schlik appelle à lui ses braves cuirassiers et, se mettant à leur tête, s'élance sur l'infanterie rebelle, la culbute et s'empare des hauteurs.

La déroute des Hongrois eût été complète s'ils n'avaient trouvé une voie de salut dans les vignes qui bordaient le champ de bataille couvert de morts.

Après cette brillante affaire, Schlik rentra dans son camp de Mäad.

Le 23, un détachement de troupes impériales, envoyé en reconnaissance sous le commandement d'un brave capitaine, nommé Preskovich, tomba dans un semblable piége. Dix compagnies d'infanterie et un escadron de hussards hongrois, surpris à l'improviste, offrirent de mettre bas les armes ; le capitaine autrichien fit aussitôt cesser le feu pour parlementer avec Kalnoki, le chef des insurgés ; mais celui-ci opéra de telle sorte que bientôt après les impériaux se trouvaient enveloppés de toutes parts. Alors changeant de langage, Kalnoki s'écria : « C'est à vous de mettre bas les armes. » — « Viens les prendre ! » répondit Preskovich, et, le sabre à la main, à la tête de sa petite troupe, il s'élance sur les traîtres, leur tue 5 officiers, 100 hommes, leur fait prisonniers 3 officiers, 165 soldats et s'empare d'un drapeau. Cette action fut d'autant plus brillante que les Autrichiens, surpris par la trahison, eurent à combattre un contre six.

Sur ces entrefaites, Schlik, ayant reçu de l'armée principale des renforts sous le commandement du feld-maréchal-lieutenant Schulzig, occupa le 30 les positions suivantes : la brigade Fiedler à Mäad, la division Schulzig à Szanto et Forro, la brigade Deym à Kaschau.

Le 31, il reprit ses opérations offensives par une

reconnaissance sur Tokai. A son approche, les insurgés abandonnent cette ville, se retirent sur la rive gauche de la Theiss, encombrée de glaces et, dressant là des batteries d'obusiers, ils dirigent leur feu sur la ville qui devint sur quelques points la proie des flammes. La torche de la guerre civile jetait partout ses sinistres clartés sur les plaines de la malheureuse Hongrie.

Sur un autre point, la fortune souriait aux armes du général comte Nugent : maître des faubourgs d'Esseg, une capitulation du 13 février remit en ses mains la forteresse, défendue par 5,000 hommes de garnison. En ce moment, l'état général des affaires avait pris une tournure favorable aux impériaux. Des quatre forteresses que les insurgés avaient en leur pouvoir, deux, Leopoldstadt et Esseg, étaient prises; les deux autres, Comorn et Peterwardein, se trouvaient étroitement bloquées ; les rebelles étaient expulsés des comitats du Nord, de la rive droite du Danube, de la Baczha et du Banat. Les troupes impériales manœuvraient sans obstacles au nord de la route de Kaschau, par Loczones à Waitzen ; elles étaient maîtresses au sud (à l'exception de Szegedin), des cours de la Theiss et du Maros. Quoique leurs lignes fussent démesurément étendues sur ce vaste échiquier, elles avaient la faculté de pouvoir, en un temps donné, se concentrer en masses plus

nombreuses du nord au midi, pour donner, au besoin, plus d'intensité à leurs opérations. Cependant, dans l'état des choses, cette concentration eût demandé beaucoup de temps. Le prince Windisch-Grätz, craignant de perdre une occasion précieuse, résolut de livrer une bataille rangée aux troupes combinées de Georgey et de Dembinski, réunies au nombre de 40,000 hommes sur la Tarma, non loin de Kapolna. Le maréchal ne pouvait opposer à ces troupes, l'élite des rebelles, que 20,000 combattants, mais il comptait avec raison sur la supériorité morale de ses troupes pour balancer la supériorité numérique de l'ennemi. Obligé de laisser une partie de ses forces, afin d'observer le passage de la Theiss et couvrir Pesth de ce côté, il destina à cet effet une partie du premier corps, sous les ordres du ban, et se porta, le 25 février, de sa personne à Gyöngyös, dans le but de combiner, avec le corps du général Schlik, qui se trouvait à Petervasar, une attaque contre la position de l'ennemi. Par ces manœuvres, le maréchal espérait rejeter les rebelles sur la Theiss, les atteindre au passage des longues digues de Thissa-Fured, et les écraser d'un seul coup.

Les opérations commencèrent le 26 au matin. La colonne du général comte Wrbna, forte de 10 bataillons, de 4 escadrons et de 78 pièces d'artillerie, s'avança résolûment sur Kapolna. Elle ne tarda pas

à rencontrer l'armée ennemie, rangée en bataille sur les hauteurs. Son aile droite s'étendait jusqu'aux premières maisons du village abandonné de Döbrö; son aile gauche se déployait en avant du village de Kál; une artillerie nombreuse, soutenue par plusieurs escadrons de hussards, couvrait le front de ces lignes étendues. Le général Wrbna fit aussitôt ses dispositions d'attaque. A son commandement, la brigade Wyss se développe sur la droite de la route; la brigade Colloredo, sur la gauche, oppose un front parallèle à celui de l'ennemi et s'appuie sur un bois occupé par une compagnie de chasseurs. Les Magyars, qui reconnaissent alors l'importance de cette position, dirigent sur le bois de fortes colonnes d'infanterie et du canon. Ce fut le signal du combat; le général Colloredo jette six nouvelles compagnies dans la forêt, devenue le point de mire des rebelles. Ceux-ci en sont repoussés trois fois à la baïonnette. Pendant ce temps, la brigade de réserve Schutte et l'artillerie de réserve arrivent au pas de course sur le champ de bataille assez à temps pour fortifier le centre, dégarni par le mouvement des ailes. Alors les six batteries de réserve établies dans l'intervalle des brigades Wyss et Colloredo dirigent un feu si vif sur l'ennemi, que celui-ci ne peut faire un pas en avant sur le terrain foudroyé par la mitraille. Paralysés sur ce point, les Magyars redoublent d'efforts

pour emporter le bois. Cinq bataillons s'élancent tête baissée contre cette position, mais le major Kromberg se jette à leur rencontre avec cinq compagnies, pendant que le capitaine Feldegg aborde son flanc droit à la baïonnette. Une lutte digne des héros d'Homère s'engage sur ce point; les Hongrois combattent avec l'acharnement du désespoir, corps à corps, sans demander et sans donner grâce et merci. Dans ce moment, quatre compagnies, dirigées à Verpeleth sous le commandement du capitaine Brandenstein, arrivent au pas gymnastique sur le terrain. A la vue de ce renfort, les rebelles chancellent; Colloredo s'aperçoit de ce mouvement d'hésitation; sans leur donner le temps de se reconnaître, il se précipite sur les bataillons magyars et les repousse loin du bois. Sur toute la ligne, la bataille continuait avec acharnement; le feu des batteries du centre tonnait sans interruption. La brigade Wyss, formant l'aile droite, opposait aux lignes qui lui faisaient face 5 batteries contre 5 batteries, 40 pièces de canon contre 40 pièces. Là, comme ailleurs, l'aigle à deux têtes, planant sur cette scène de destruction, semblait fixer la victoire; mais une de ces péripéties critiques, si fréquentes à la guerre, vint provisoirement changer la face de la bataille. La brigade du général Edmond Schwarzemberg, fortement engagée, se trouvait séparée de la brigade Wyss par un

bois dont les Magyars s'étaient emparés pour couper les lignes de l'armée impériale. Dans ce moment suprême, 3 bataillons, 10 escadrons de hussards et 12 pièces de canon menaçaient d'enfoncer la brigade Wyss. C'en était fait de l'armée impériale si ce mouvement réussissait: le général Wyss le comprit; aussi guidé par l'inspiration d'une résolution rapide, il ordonna à deux escadrons de lanciers de charger le front de l'ennemi et à cent chevau-légers de rompre son flanc droit. Ces deux mouvements furent exécutés avec une si rapide précision et tant d'impétuosité, du côté des lanciers, par le major baron Baselli, du côté des chevau-légers, par le colonel comte Montenovo, que la défaite de l'ennemi sur ce point fut complète et permit au général Schwarzemberg de se dégager avant la fin du jour. Dans ce moment, les ténèbres du soir vinrent séparer les combattants, peu à peu les étoiles du ciel remplacèrent les feux de l'artillerie et les bruits de la bataille s'éteignirent dans le silence de la nuit.

En attendant la reprise du combat, les troupes campèrent respectivement sur le terrain même où elles avaient combattu avec un égal courage, avec le même désir de vaincre.

Les nuits d'hiver sont rudes en Hongrie! Combien celle-ci dut paraître longue à ces braves mutilés, sanglants, harassés de fatigue, mourant de soif et de

faim, n'ayant pour reposer leur tête que la terre glacée d'un champ de bataille! Mais, puissance admirable d'une idée généreuse! pas un d'entre eux, Magyar ou Autrichien, ne fit entendre un murmure, une plainte. Le premier, fanatisé par une séduisante erreur, le second, exalté par le sentiment du devoir, étaient heureux de souffrir, d'un côté pour un faux patriotisme paré du nom d'indépendanee, de l'autre pour un patriotisme vrai paré du nom de fidélité.

Durant cette longue nuit, des troupes fraîches arrivèrent au camp des Magyars, mais celui des impériaux attendit vainement l'arrivée du général Schlik. Le lendemain 27, avant le point du jour, le prince Windisch-Grätz parcourut à cheval les lignes de son armée, répandant çà et là sur son passage quelques-unes de ces mâles paroles qui enflamment les nobles cœurs. A six heures, il voulut reconnaître en personne la position des ennemis; il vit de prime abord qu'elle n'était accessible que par Kal et Kalpona. La prise d'un de ces villages, fortement occupés, devenait indispensable à l'attaque, mais elle semblait d'autant plus difficile à réaliser que les hauteurs qui dominaient ces positions étaient couronnées par une nombreuse artillerie. Néanmoins, le maréchal résolut d'attaquer Kalpona dès que le moment de prendre l'offensive sur ce point serait venu. En attendant, tous les regards étaient fixés sur la route de Verpe-

leth, par où devait déboucher le général Schlik, si impatiemment attendu. A huit heures du matin, une colonne de fumée suivie d'une sourde détonation éclaira l'horizon : le corps du général Schlik était engagé et la jonction était faite. Alors le maréchal ordonne l'attaque de Kalpona ; trois batteries d'artillerie ouvrent aussitôt leur feu sur ce village ; le 2e bataillon de chasseurs et un bataillon d'infanterie s'avancent résolûment au pas de course sur les canons de l'ennemi ; les impériaux pénètrent dans le village évacué en partie ; les Magyars, qui tiennent encore, engagent corps à corps une lutte dont le résultat instantané est pour eux la perte d'un bataillon entier ; le ci-devant 16e impérial-italien, commandé par le major Venturini, vingt-sept officiers et mille sous-officiers et soldats sont faits prisonniers. Les Magyars, battus sur ce point, se concentrent derrière une métairie au delà du village ; les Autrichiens s'en emparent bientôt après, malgré les feux de quatre batteries. Dembinski veut reprendre cette position à la baïonnette, mais la bravoure des Autrichiens repousse vigoureusement ce suprême effort. Kalpona tombe définitivement au pouvoir du maréchal Windisch-Grätz.

Cependant, l'occupation de ce village n'était pas la dernière phase de la bataille ; les Hongrois occupaient encore de fortes positions ; le maréchal résolut

de les tourner. A cet effet, il donne l'ordre au général Colloredo de passer la Tarna à une demi-lieue au-dessus de Kalpona, près du village de Tothfalna, et de se jeter sur le flanc de l'ennemi. Le major Augustinec reçut l'ordre de passer, avec 4 compagnies, la Tarna à Döbrö, pour tendre la main au corps du général Schlik. Ces deux mouvements furent habilement exécutés. Schlik, après avoir pris le village de Verpeleth, vigoureusement défendu, avait chassé l'ennemi devant lui et menaçait le flanc droit des Magyars. De son côté, le général Edmond Schwarzemberg avait rejeté les Hongrois au delà de la Tarna, sur Fuzes-Abany. Sur tous les points, la victoire s'était déclarée pour les impériaux : la bataille était gagnée.

Le premier mars, un brouillard épais favorisa la retraite des Hongrois sans qu'on pût avoir une indication certaine sur la direction qu'ils avaient prise; cependant, le général Schlik ayant réussi à occuper Mező-Kosved, il devenait évident que l'ennemi s'était replié sur Poroszolo, pour chercher un abri sur la rive gauche de la Theiss. Dès lors, il importait à l'armée impériale d'avancer de plein front sur Poroszolo, pour acculer les Hongrois sur la rivière, et surprendre au passage leurs colonnes embarrassées d'un train considérable. Le succès de ce mouvement décisif devait être d'autant plus certain que le prince

Windisch-Grätz, par une habile prévoyance, avait ordonné au général Zeisperg de se porter avec sa brigade de Besenyö à Poroszolo, et de tomber sur le flanc de l'armée ennemie. Des circonstances imprévues empêchèrent l'exécution de ce plan, qui aurait terminé probablement la guerre. Les Hongrois purent, sans être inquiétés, opérer leur retraite.

De cette manière, la victoire de Kalpona, qui devait être féconde en résultats, resta stérile. L'occasion opportune étant passée, il y aurait eu péril à franchir la rivière pour chercher à obtenir sur la rive gauche les succès qu'on avait laissé échapper sur la rive droite. La prudence commandait la défensive; l'armée autrichienne se fractionna sur les rives de la Theiss en divers détachements. La brigade Götz occupa Tokai; la brigade Jablonowski, Miskolcz; le corps du général Schlik, Erlau; la brigade Karger fut postée à Szolnok; la brigade Ottinger prit position à Alberti; une brigade du premier corps marcha vers Keczkemet et Felegyahaza, pour se relier au détachement du général Théodorowitsch, qui, après avoir licencié les troupes auxiliaires de la Servie turque, observait les insurgés à Szegedin; enfin, le gros de l'armée fut échelonné entre Erlau et Pesth. Les impériaux embrassant ainsi dans le réseau de leurs positions le cours de la Theiss, depuis Tokai jusqu'à Kanisa, et le cours de la Maros jusqu'à

Arad, occupaient un échiquier trop étendu pour sa force numérique.

Le général en chef, qui avait à lutter non-seulement contre une force numérique infiniment supérieure à la sienne, mais encore contre les éléments, espérait néanmoins pouvoir attendre, sur une défensive imposante, le retour de la bonne saison et les renforts que le gouvernement lui avait promis ; il en comprenait si bien l'importance, qu'il ne cessait d'expédier à ce sujet, au cabinet de Vienne, des rapports pressants ; un jour même il en adressa un à l'empereur tellement important, que nous croyons devoir le reproduire :

« Sire,

« J'ai appelé plusieurs fois l'attention de Votre « Majesté sur l'insuffisance des forces qui sont à ma « disposition. Cette insuffisance, jointe à la difficulté « de laisser des réserves convenables derrière moi, « m'empêche de poursuivre l'ennemi chaque fois « que je l'oblige à battre en retraite. Le mauvais « esprit des habitants, opposés aux progrès de notre « cause, ne peut être comprimé que par la force de « nos armes.

« Je manque de cavalerie, spécialement de cava« lerie légère, tandis que mes adversaires en sont « abondamment pourvus. Le terrain sur lequel j'o« père en réclame impérieusement, car ma cavalerie,

« composée en grande partie de cuirassiers et de
« dragons, est peu propre à faire le service de la
« cavalerie légère. D'ailleurs, ces régiments ont
« éprouvé de grandes pertes sous les feux de l'ar-
« tillerie, et surtout dans les rencontres si fréquen-
« tes qu'ils ont eues en ces derniers temps avec les
« hussards de l'ennemi.

« Je me vois donc forcé de supplier respectueuse-
« ment Votre Majesté de m'accorder les secours que
« je sollicite.

« Les provinces où je manœuvre sont tellement
« dépourvues de troupes de toutes armes, et princi-
« palement de cavalerie, qu'il m'est impossible de
« les faire intervenir convenablement. D'un autre
« côté, l'armée de Votre Majesté en Italie possède
« huit régiments de cavalerie légère pour opérer sur
« un terrain tellement défavorable à son arme, qu'ils
« n'ont pas trouvé une seule occasion de se mesu-
« rer en un grand combat. Je prends la liberté de
« prier Votre Majesté de m'accorder au moins deux
« de ces régiments, que je crois devoir désigner en
« en demandant un de lanciers et l'autre de chevau-
« légers. Quant à l'Italie, si les hostilités recom-
« mençaient, les six regiments qui y resteraient se-
« raient suffisants, car l'emploi de cette arme y est
« secondaire, tandis qu'en Hongrie il est décisif en
« toute occasion.

« En échange de ces deux régiments, j'ai envoyé « 2,000 prisonniers magyars en Lombardie. Ce ren- « fort a augmenté l'armée d'Italie de 2,000 baïon- « nettes qui lui sont plus utiles que 2,000 cavaliers.

« Je prie Votre Majesté de prendre à ce sujet une « résolution prompte et favorable. »

Pendant ce temps, l'anarchie qui régnait dans les idées de Kossuth éclata au sein de l'armée magyare : l'état-major entier, ayant à sa tête Georgey, Vetter et Klapka, rejetait hautement sur Dembinski la responsabilité des revers de Kalpona. Il reprochait au général polonais d'avoir compromis le sort de l'armée en lançant le premier jour la cavalerie à travers les terrains marécageux; d'avoir, en attribuant à un corps d'armée des divisions attachées à un autre, placé les chefs de ces différents corps dans l'impossibilité d'utiliser l'expérience et l'aptitude des bataillons qu'ils ne connaissaient pas; d'avoir à Poroszolo, par une manœuvre contraire aux règles les plus élémentaires de la stratégie, exposé le général Georgey à des périls, auxquels le hardi capitaine n'avait échappé qu'en commettant un acte grave d'insubordination militaire; enfin les officiers accusaient Dembinski d'avoir exposé, durant un combat de deux jours, les troupes aux horreurs de la soif et de la faim. Les soldats, se rangeant à l'opinion de leurs chefs, émirent contre le général polonais un vote de

non-confiance, et lui firent demander quelle était la pensée de ses plans ultérieurs. Dembinski répondit fièrement : « Lors de ma retraite en Lithuanie, quel-
« ques-uns de mes officiers vinrent me trouver et me
« demandèrent où je prétendais les conduire : —
« Messieurs, leur répondis-je, vous voyez ce bonnet,
« n'est-ce pas? Eh bien ! je le jetterais au feu au ris-
« que d'aller toute ma vie nu-tête, si je pouvais sup-
« poser un seul instant qu'il soupçonne ce que je
« médite. » Ce fut là toute la réponse que le général donna au mandataire de l'armée.

Quelques instants après, Dembinski reçut une communication écrite du commissaire-général Szémére, qui lui annonçait la nomination de Georgey au commandement en chef. Le général polonais se trouvait encore sous le coup de l'impression produite par cette brusque destitution, lorsque le lieutenant-colonel Bayer, chef d'état-major de Georgey, se présenta devant lui avec plusieurs officiers. Dembinski se plaignit vivement du manque de procédés qu'on avait à son égard, et demanda ce qu'on lui voulait.

— Vous devez le savoir, général, répondit le chef d'état-major.

— Je l'ignore complétement.

— Nous désirons la remise du livre contenant les ordres du jour que vous avez donnés pendant votre commandement.

— J'ai donné au commissaire Széméré des renseignements précis sur la situation actuelle de l'armée, ainsi qu'un écrit explicatif des ordres qu'elle a reçus.

— C'est le livre que nous demandons.

— Je ne m'en dessaisirai jamais, car il contient toute ma justification.

— Il nous le faut, cependant, général.

Pour toute réponse, le général mit la main sur la poignée de son sabre. Le colonel Bayer reprit :

— Prenez garde, général, je suis décidé à exécuter par la force les ordres qui me sont donnés.

— Faites, si vous l'osez.

Le colonel fit un signe, et aussitôt un détachement d'infanterie vint se placer à la porte du chef polonais, qui ne quitta plus sa chambre jusqu'à l'arrivée de Kossuth. Celui-ci, n'osant trancher la question pendante entre les deux chefs rivaux, prit un *mezzo termine* en donnant le commandement en chef au général Vetter.

Dembinski, remis en liberté, déclara à Kossuth qu'il se repentirait un jour de sa faiblesse : « Vous « venez de vous donner un rival, lui dit-il, qui bien« tôt vous renversera... Dieu veuille que ce ne soit « pas sur les ruines de la Hongrie ! » Malgré cette situation tendue, les Hongrois profitèrent de l'inaction de l'armée impériale pour réparer leurs pertes, se réorganiser et reprendre l'offensive sur toute la ligne.

Quinze mille rebelles, trompant la vigilance des impériaux, traversèrent la Theiss, et attaquèrent de front et à revers la brigade Karger, qui occupait Szelnok. Karger dut abandonner cette position après avoir éprouvé des pertes sensibles en hommes et en artillerie.

En même temps, les Hongrois, placés sous les ordres de Vetter, Damianich et Gaal, avaient repris l'offensive sur les lignes d'Arad: ils purent d'autant mieux recommencer le siége de cette place, que les troupes autrichiennes se trouvaient entièrement affaiblies par les corps qu'elles avaient détachés en Transylvanie au secours du général Puchner, placé dans une position critique. En effet, Bem, qui guerroyait dans cette province, avait battu et dispersé les troupes impériales dans le nord, et par une marche rapide s'était jeté sur le midi, devant Hermannstadt, défendu par 4,000 hommes et 18 canons de petit calibre.

C'était le 21 janvier; Bem, marchant à la tête de 12,000 combattants et de 24 pièces de gros calibre, s'avança jusqu'à portée de canon, et ouvrit avec ses batteries de 6 et de 12 un feu très-vif. Puchner, ne pouvant y répondre efficacement avec sa faible artillerie, se jeta la baïonnette en avant sur les lignes ennemies, et les culbuta hors de leurs premières positions : le combat s'étendit alors sur toute la ligne.

L'aile gauche des impériaux était formée par la brigade Losenau, la droite par la brigade Kaliany; le général Puchner commandait le centre en personne. Après un combat acharné de sept heures, l'ennemi se retira dans la direction de Stolzenbourg, en laissant sur le terrain 5 canons, de nombreux prisonniers et des armes de toute espèce.

Le 22, malgré le succès de la veille et la jonction du corps du général Gédéon avec celui de Puchner, la situation devint encore plus critique. Les Szeklers, qui venaient de se déclarer ouvertement en état de révolte, s'étaient levés en masse et menaçaient, à l'aide d'un renfort de troupes régulières fournies par Bem, de s'emparer de Cronstadt pour se porter ensuite sur Hermannstadt. D'un autre côté, de fortes colonnes de rebelles, arrivant d'Arad, avaient coupé les communications de Temeswar avec l'armée principale et isolé complétement le corps d'armée autrichien.

En présence du danger qui les menaçait, les populations de Hermannstadt et de Cronstadt réclamèrent avec instances l'intervention des troupes russes. Pénétré du péril de la situation, Puchner, n'osant prendre sur lui la responsabilité d'un acte si grave, exposa dans un conseil de guerre la demande des habitants. Le conseil en apprécia l'opportunité. De son côté, le général Lüders, commandant en

chef les troupes russes en Valachie, obtempérant à cette demande, donna l'ordre à deux détachements de franchir la frontière pour occuper et défendre au besoin les deux villes menacées. En conséquence, Cronstadt fut occupé le 1er février par le général Engelhardt, et Hermannstadt le 4 par le colonel Skariatyne.

Rassuré sur ce point et informé que le général Bem quittait sa forte position de Stolzenbourg pour rallier un corps de Szeklers, Puchner tomba à l'improviste sur le flanc du chef magyar; celui-ci, surpris dans sa marche, voulut en vain déployer ses 9,000 hommes et mettre en batterie ses 27 pièces de canon; il dut battre en retraite en laissant au pouvoir des Autrichiens 14 pièces d'artillerie, des armes et des munitions en quantité. Dans le même temps, le général russe Engelhardt battit, dans une reconnaissance, un nombreux corps de Szeklers qui se portait sur Cronstadt. De même, dans le nord de la Transylvanie, l'intrépide Urban, à la tête d'une poignée de braves, tenait en échec toutes les forces ennemies.

Comme on le voit, les affaires, prenant sur tous les points de cette province un aspect favorable aux armes impériales, faisaient naître l'espoir de voir la Transylvanie affranchie bientôt de la présence des rebelles. Trompeuse espérance! le jour était proche

où cette belle contrée serait momentanément perdue pour la monarchie.

L'infatigable Bem, se relevant plus audacieux après chaque défaite, ne tarda pas à reparaître sur la scène avec 20 pièces de canon et 14,000 hommes recrutés dans le comitat de Zaraud. Surpris la veille, il surprend le lendemain les troupes impériales, les force à battre en retraite, et vient prendre position à Mediasch : Puchner, qui s'était concentré de son côté, vint l'attaquer le 3 mars. Bem lâche pied à son tour et bat en retraite sur Schasbourg ; le général autrichien le poursuit l'épée dans les reins ; mais comme ce mouvement découvre la route de Schasbourg à Hermannstadt, le général polonais s'y jette avec toutes ses forces, et se porte à marche forcée sur cette ville. Instruit de son approche, le général russe, qui n'a sous ses ordres que 2,500 hommes, fait connaître au général Puchner le péril de sa position, et, résolu toutefois d'accomplir dignement la mission qui lui est confiée, il accepte un combat inégal. Mais pendant que son faible détachement, suppléant au nombre par sa bravoure, résistait de front aux assiégeants, de fortes masses entraient dans la ville par le côté opposé. Menacé ainsi dans sa retraite, le chef russe s'ouvrit, les armes à la main, un passage à travers les rangs serrés de l'ennemi, et alla prendre position au passage du Rothenthurm pour y attendre le général

Puchner. Mais celui-ci, apprenant que Hermannstadt se trouvait au pouvoir de l'ennemi, suspendit son mouvement. Ses troupes, affaiblies par les fatigues et les combats, manquant même de munitions, n'étaient plus en état de tenir la campagne. Il se rendit à Riminik, en Valachie, après avoir donné à son détachement l'ordre de gagner par Cronstadt les frontières des principautés. Alors le général russe Engelhardt, abandonné à ses seules ressources, comprit qu'il lui serait impossible de se maintenir à Cronstadt ; il repassa donc la frontière, et, de ce moment, la Transylvanie fut perdue pour les armes impériales.

Ce succès rehaussa le courage du parti révolutionnaire, sans rétablir toutefois l'harmonie au camp des Agamemnon hongrois : les haines de race, la diversité des opinions, les rivalités du commandement, les ambitions privées, les basses jalousies, les espérances déçues, scindaient les rangs magyars en autant de partis. Des lettres, interceptées par des éclaireurs impériaux, révèlent cette division des esprits. L'une d'elles, adressée par Kossuth à Georgey, qui lui reprochait l'élévation du général Vetter au commandement en chef, le conjure, au nom de la patrie, de ne point soupçonner ses compagnons d'armes :

« Je vous supplie, au nom de Dieu, lui dit-il, « d'éloigner de votre esprit tout soupçon. Vous me

« trouverez en personne à Tisza-Fured, moi avec « mon amour de la patrie, amour ineffaçable dans « mon cœur désintéressé, moi, chargé du fardeau « de la puissance octroyée par la confiance du peu- « ple. Dieu l'a voulu ainsi ; car moi, je ne désirais « point le pouvoir, et Dieu sait combien je désire « m'en débarrasser; mais je dois me résigner à la « nécessité d'un fait accompli.

« Je connais Vetter et son caractère ; il n'est pas « attaché à la patrie par des liens comme les nôtres; « pour cela il hésitait d'accepter le commandement « en chef, mais l'ayant accepté, il se ferait massacrer « plutôt que de reculer ou de commettre une lâ- « cheté.

« Notre victoire est certaine, si vous marchez « d'accord ; sinon, je dis : Pauvre Hongrie! pauvre « patrie ! Un mot sur le colonel Mezzaros, que vous « devez estimer et que vous estimez : il est faible, « mais il est de bonne foi. Harmonie donc, harmo- « nie entre vous tant que l'ennemi sera devant nous. « Quoi qu'il en soit, je veillerai à ce que la mésin- « telligence n'aille pas trop loin pour compromettre « le salut de la patrie. »

Le lendemain, Georgey reçut une seconde lettre de Kossuth démontrant, en un style semé de figures orientales, la nécessité de l'harmonie entre les chefs

militaires : « La victoire est dans vos mains, disait « le maître des destinées hongroises ; devant Dieu « et devant les hommes, je vous rends responsable « du salut de la patrie ! »

Dans ce temps-là, le cabinet de Vienne donna tout à la fois un démenti et un exemple de civilisation aux Italiens qui ne cessaient, dans leurs proclamations, de jeter à la face des Autrichiens les épithètes de pillards, de sauvages et de barbares. Le conseil des ministres adressa à l'Empereur un rapport, et Sa Majesté signa un décret qui avait pour but de prohiber, dans toute l'étendue de la monarchie autrichienne, l'acquisition des objets d'art de Rome, Florence et de Venise, dont les gouvernements provisoires de ces villes annonçaient la mise en vente (1).

Ainsi que nous l'avons dit, les Magyars occupaient d'importantes positions sur la Theiss. Leurs forces se composaient des corps d'armée réunis de Damianich, Aulich et Klapka, d'une division de cavalerie sous les ordres de Nagy-Sandor, d'une réserve d'infanterie et d'artillerie commandée par Mariassy. L'aile droite était appuyée par le corps de Goergey, qui se liait à celui d'Aulich; la masse de ces troupes formait une force de 70,200 combattants et de 188 pièces

(1) V. les Documents historiques, n° 2.

d'artillerie. Instruits par leurs espions de la position exacte des impériaux, les chefs magyars combinèrent en conséquence leur plan d'attaque. Ils se partagèrent en deux colonnes ; l'une, forte de 20,000 hommes, devait, sous les ordres de Klapka, déboucher de Szolnok, se jeter entre le premier et le troisième corps et menacer Pesth; l'autre, forte de 50,000 hommes, aux ordres de Georgey, devait opérer de Hatwan sur Waitzen, renverser les lignes autrichiennes qui lui seraient opposées et débloquer Comorn. De son côté, informé de ces dispositions, le prince Windisch-Grätz résolut de les déjouer. A cet effet, il ordonna une forte reconnaissance sur la route de Gyöngyös, tandis que le corps du général Jellachich, trop exposé dans sa position, marcherait sur Alberti. Le général Schlik, chargé de pousser la reconnaissance, eut à soutenir le premier choc. Ayant rencontré l'avant-garde de l'ennemi près de Hort, il l'attaqua vigoureusement avec son artillerie. Le combat dura trois heures avec un acharnement égal des deux côtés et se prolongea jusque dans les rues de Hatvan. Mais forcé de céder à des forces supérieures en nombre, le brave Schlik dut se replier en bon ordre derrière la Zagywa. Cette retraite fut assurée par le brillant courage du capitaine Kalchberg qui, avec une poignée d'hommes, défendit, durant plusieurs heures, la tête du pont de Zagywa. Pour

dégager Schlik, le maréchal porta la division disponible du deuxième corps à Gödölö, et envoya l'ordre au ban de Croatie de concentrer ses troupes de manière à rétablir les communications avec l'aile gauche de l'armée. Il se rendit ensuite à Aszad, où il convoqua aussitôt un conseil de guerre. Les avis furent partagés ; les uns pensaient que la supériorité numérique des Magyars rendait nécessaire la concentration des troupes à Waitzen, d'où elles pourraient déjouer à la fois les tentatives de l'ennemi contre Pesth et couvrir la ville de Vienne ; les autres, le général en chef entre autres, tout en reconnaissant les avantages de cette combinaison, croyaient que les considérations politiques qui militaient contre l'abandon de Pesth devaient l'emporter. Cette opinion prévalut. En conséquence, Waitzen fut confié à la bravoure des brigades Göts et Jablonowski ; le reste de l'armée reçut l'ordre de se concentrer en se repliant dans la plaine de Rakos, devant Pesth.

Mais déjà le mouvement de Klapka, qui débouchait de Szolnok, s'était prononcé de manière à menacer la ligne de retraite suivie par Jellachich.

Le 4 avril, à quatre heures du soir, le maréchal venait d'ordonner l'attaque du bourg de Hatvan, occupé par les rebelles, lorsqu'il reçut du ban un message ainsi conçu :

« 4 avril, deux heures après-midi.

« Depuis une heure, la brigade Rastich, formant « mon arrière-garde, est attaquée. Il paraît qu'elle « est coupée de ma brigade de cavalerie Sternberg, « qui est plus rapprochée de moi. On entend un feu « nourri d'artillerie dans les environs de Tapio- « Bicské ; je me vois donc forcé de m'arrêter avec « mon corps entre Szecsö et Kaka. »

Ce message fût suivi d'un second qui mandait au maréchal l'engagement de la brigade Rastich avec les forces supérieures des rebelles. Dans cette rencontre, les deux bataillons autrichiens d'Ottochaner s'étaient emparés de quatre pièces d'artillerie et les hussards impériaux avaient chargé avec succès les hussards hongrois. Un beau fait d'armes signala cet engagement. Le capitaine Riedezel, commandant la cavalerie autrichienne, défié par le commandant de la cavalerie magyare, avait succombé dans un combat corps à corps.

D'après ce rapport, le général en chef ne pouvait plus compter sur la coopération active du premier corps d'armée, qui continua cependant à couvrir la route de Pesth. Le maréchal dut se borner à pousser sur Hatvan une reconnaissance illustrée par un bril-

lant combat de cavalerie au pont de Zagywa. Alors, ayant reconnu que les forces principales de l'ennemi n'étaient plus derrière Hatvan, il changea la position qu'il avait prise pour réoccuper celle de Gödölö et couvrir plus efficacement celle de Bude-Pesth. En effet, cette position favorable le rapprochait davantage de Jsaczeg, sur lequel marchait Jellachich. En même temps, le général Csorich reçut l'ordre de se rendre à Waitzen pour empêcher, conjointement avec la division Remberg toute entreprise contre Comorn. Le maréchal avait été heureusement inspiré, car il arrivait à peine à Gödölö, qu'une vive canonnade se fit entendre du côté de Jsaczeg; évidemment l'ennemi avait dû se jeter sur le corps du ban. Il n'y avait pas un instant à perdre. Le prince Windisch-Grätz se mit à la tête de la division Lichteinstein, et s'élança dans la direction des boulets, sur une route éclairée par les sinistres lueurs de l'incendie. Jsaczeg était la proie des flammes.

Lorsque le maréchal arriva devant ce village, le ban Jellachich, refoulé sur sa seconde ligne derrière le ruisseau de Rakos, était sur le point d'être entièrement débordé par des forces considérables aux ordres de Klapka, Aulich et Damianich.

A la vue des secours que le général en chef leur apportait en personne, les braves Croates poussèrent un immense cri de *vive l'empereur* qui domina celui

de *vive la Hongrie!* clamé par les Magyars. Vive l'empereur! ce cri, consolation de la défaite, était souvent l'espérance de la victoire; dans ce moment critique, il fut celui du salut. Vive l'empereur! A ce cri, prononcé avec accord par des bouches fidèles, le maréchal disposa sur les hauteurs, dominant les colonnes rebelles, une batterie de douze et plaça une batterie de raquettes dans une vigne occupée par une partie de la brigade Fiedler, pendant que l'autre partie reçut l'ordre d'occuper un bois voisin. Le colonel comte Montenovo, à la tête de quatre escadrons de chevau-légers et un escadron de cuirassiers, se rangea en bataille derrière la batterie de douze. Le colonel Kisslinger se dirigea le long du Rakos pour appuyer le premier corps d'armée avec un régiment de cuirassiers, deux escadrons de chevau-légers et une batterie de raquettes. La batterie de douze ouvrit aussitôt son feu avec un succès tel que les colonnes ennemies se replièrent, en perdant beaucoup de monde, sur les hauteurs situées derrière leurs secondes lignes. Klapka, le chef rebelle, reconnut alors, mais trop tard, la faute qu'il avait commise de ne point occuper les bois. Il voulut la réparer en dirigeant lui-même contre cette position une forte colonne qui se trouva bientôt aux prises avec la brigade Fiedler. . . . .

Pendant qu'un combat acharné s'engageait sur ce

point ; une batterie de raquettes prenait position à 600 mètres des batteries ennemies et ouvrit son feu. Huit escadrons de hussards magyars, rangés en bataille dans la plaine, reçurent l'ordre de l'enlever.

Ces intrépides cavaliers, se précipitant tête baissée sur elle, allaient s'en emparer, lorsque tout à coup le colonel Montenovo, embusqué dans le bois avec un escadron de chevau-légers, se précipita sur leur flanc et les culbuta. Cette charge brillante décida le sort de la journée; cette fois encore, le champ de bataille resta au pouvoir des impériaux.

Le prince Windisch-Grätz, dont le courage autant que les savantes dispositions avaient donné une victoire de plus aux aigles impériales, reporte le même jour son quartier-général à Gödölö. A neuf heures du soir, au moment où il allait prendre quelques instants de repos, il reçut un nouveau message de Jellachich. Le ban l'avertissait que le premier corps d'armée, se trouvant dans une position trop défavorable pour passer la nuit à Jsaczeg, se rendait immédiatement au quartier-général. Cette circonstance corrobora la conviction du prince à savoir qu'en présence des forces infiniment supérieures de l'ennemi, l'aile droite de l'armée impériale se trouvait dans une position telle que les Magyars pouvaient marcher directement sur Pesth sans que les Autrichiens fussent en

état de les en empêcher. En conséquence, il résolut de se porter immédiatement sur la capitale de la Hongrie pour la couvrir.

Dans la nuit du 6 au 7 avril, il expédia l'ordre au général Csorich de marcher avec sa division de Waitzen à Pesth pour y joindre l'armée principale, tandis que le général Ramberg descendrait la vallée de l'Eipel pour le remplacer dans sa position. Dans la matinée du 7, l'armée commença son mouvement de retraite en bon ordre et sans être inquiétée par l'ennemi. A deux heures, elle arriva sur les bords du Rakos, le premier corps à cheval sur la route d'Ullö, le troisième à cheval sur celle de Kerepes et la division Csorich, qui avait rejoint l'armée principale à Czinkota, formant la réserve, en avant des carrières de Pesth.

Cette concentration des troupes autrichiennes derrière le Rakos couvrait la capitale magyare et permettait au maréchal de reprendre l'offensive en temps opportun. Pendant ce temps, Damianich, Georgey et Klâpka portaient le gros de leurs troupes sur Waitzen. Le brave général Götz se défendit vaillamment pendant plusieurs heures dans les rues de cette ville, mais la balle d'un étudiant, embusqué derrière la fenêtre d'un pensionnat, l'ayant atteint au front, les troupes impériales durent céder au nombre. Elles auraient succombé infailliblement sans les habiles

dispositions de Jablonowsky qui, couvert du sang de son glorieux frère d'armes, put opérer sa retraite en bon ordre sur Grann.

Le lendemain, le général Georgey accorda de généreuses funérailles au cadavre de son ennemi. Quatorze bataillons de honvèds, les armes renversées, marchant au pas des tambours voilés de deuil, suivirent le cercueil de l'officier impérial et cent coups de canon saluèrent son inhumation. Les papiers trouvés sur le général Götz, ainsi que ses dernières volontés, furent religieusement transmis, par ordre du chef magyar, au quartier-général du prince Windisch-Grätz.

La nouvelle de ces désastres produisit une vive impression à Vienne. Après quatre mois d'une guerre implacable, l'insurrection, vingt fois terrassée, mais se relevant, comme l'hydre de la fable, chaque fois plus forte, apparaissait sur les champs de bataille plus formidable qu'auparavant. Les sacrifices qu'on avait faits en pure perte, ne donnaient-ils pas lieu de craindre de plus grands désastres dans la persévérance du système suivi jusqu'à ce jour? Les périls de la situation n'exigeaient-ils pas une nouvelle direction dans le commandement? Ces questions furent résolues par le rappel du maréchal prince Windisch-Grätz et la nomination du général baron de Welden.

Ce nouveau commandant fut investi des pouvoirs les plus étendus. Le maréchal, en attendant l'arrivée de son successeur, céda le commandement au ban Jellachich et quitta l'armée dans la nuit du 14 au 15 avril pour se rendre à Ollmütz où l'empereur se trouvait avec la cour. Ainsi finit la mission de ce général qui, sublime à Prague, libérateur à Vienne, malheureux en Hongrie, vivra dans l'histoire comme l'une des plus héroïques figures de l'empire d'Autriche.

CHAPITRE IV.

Situation des armées autrichiennes et hongroises. — Célèbre ordre du jour. — Solennelle conférence. — Déclaration de l'indépendance hongroise. — Le parlement magyar. — Divers partis. — Evacuation de Pesth. — Physionomie de l'armée impériale. — Faits divers. — Nuit du 23 avril. — Marche de Jellachich. — Souvenir historique. — Kossuth lève le masque. — Son programme. — Protestation des chefs rebelles royalistes. — Première entrevue de Damianich et de Georgey. — Scène dramatique. — Intervention russe. — Proclamation des deux empereurs. — Arrivée de l'empereur d'Autriche au quartier général de son armée. — Ambition de Kossuth et de sa femme. — Siége de Bude. — Belle défense. — Mort du général Hentzi. — Prise de Bude. — Remplacement du général Welden par le général baron Haynau. — Dispositions des deux armées. — Manifeste de l'empereur Nicolas. — Caractère de l'intervention russe.

La catastrophe qui avait clos la première période de la guerre de Hongrie avait complétement changé la face des choses. L'insurrection, victorieuse sur tous les points, avait pris de telles proportions, que le salut de la monarchie était gravement compromis. La révolution triomphante, dirigée par des chefs habiles, menaçait de déborder les frontières de Hongrie sur les provinces voisines, sans crainte de rencontrer nulle part une résistance sérieuse. Les rebelles avaient si rapidement élargi leurs cadres, qu'ils ralliaient sous leurs drapeaux huit corps d'armée, composés de 107 bataillons, 124 escadrons et 800 pièces

d'artillerie, soit 178,000 hommes d'infanterie et 12,000 hussards. Indépendamment de ces forces, ils pouvaient compter sur un nombre double de combattants, car Kossuth, renouvelant le prodige de ce héros de l'antiquité qui du pied frappait la terre pour en faire jaillir des soldats, avait créé et organisé une levée en masse derrière la Theiss. Cependant, la division des esprits, l'anarchie des volontés, régnaient plus que jamais au camp magyar. Le général Georgey, opposé aux tendances républicaines de Kossuth, avait signalé sa victoire de Waitzen par une proclamation célèbre que l'on peut considérer comme l'ultimatum de sa conduite. Comprenant que les idées anti-dynastiques étaient des plantes exotiques sur le sol de la Hongrie, et que les parasites de la révolution ne s'étaient attachés à leurs racines que pour grimper au pouvoir, il posait en termes énergiques et non équivoques la ligne de conduite que lui et son armée voulaient adopter. A la fois document politique et militaire, ordre du jour et profession de foi, la proclamation de Waitzen doit trouver ici naturellement sa place :

« Le corps d'armée du haut Danube déclare que « Georgey a pris les armes POUR LE ROI FERDINAND V et pour la Constitution sanctionnée « par lui, du royaume de Hongrie. Fidèle à ses « serments, l'armée jure de continuer à les défendre

« au prix de son sang, *l'un et l'autre* contre tout « ennemi extérieur.

« Le corps d'armée sous mes ordres se réserve de « combattre avec la même énergie *quiconque, dans « l'intérieur du pays,* tenterait, par d'intempestives « menées républicaines, d'entraver le triomphe de la « Constitution du royaume.

« De l'idée que le corps d'armée du haut Danube « se fait de la monarchie constitutionnelle, idée pour « laquelle il est décidé à se faire tuer jusqu'à son « dernier homme, il résulte qu'il n'accepte et ne re- « connaît d'autres chefs que ceux qui lui sont en- « voyés par le ministre de la guerre responsable, ou « son remplaçant légal.

« Le corps d'armée du haut Danube, pénétré de « ce qu'il doit à la Constitution de la Hongrie, à la- « quelle il a prêté serment, et aussi de ce que son « propre honneur lui commande, déclare qu'il ne « ratifierait aucune espèce de négociation conclue « avec l'ennemi, qui n'aurait point pour objet, d'une « part, de garantir la susdite Constitution, à laquelle « le corps d'armée a prêté serment, d'autre part, de « sauvegarder son honneur militaire. »

On remarquera qu'à cette époque le mot de séparation d'avec l'Autriche n'avait pas encore été prononcé ; la proclamation de Waitzen prouve que Georgey, pressentant de loin les abîmes où les pres-

tiges du succès entraîneraient tôt ou tard l'esprit des ambitieux, avait lu profondément dans le cœur de Kossuth. Le vaillant capitaine se faisait si peu d'illusion à ce sujet, que deux heures après sa dernière victoire, cachetant ses dépêches au gouvernement de Debreczin, il dit au général Gaspar : « J'ai presque « envie de ne pas envoyer à Debreczin la nouvelle « de cette affaire, car les imbéciles qui gouvernent « seraient capables de proclamer l'indépendance. »

Les craintes de Georgey se fondaient sur un remarquable entretien qu'il avait eu quelques jours avant avec le futur dictateur. C'était le 9 avril, à Gödölö; Kossuth, se faisant renard auprès du lion, avait rehaussé les récents exploits du jeune général, il lui avait montré dans le présent son nom béni par la reconnaissance publique, dans l'avenir, gravé en lettres d'or sur le marbre et l'airain... puis, par un rapide mouvement, démasquant les batteries de son éloquence, il avait dit :

« La patience de la nation est à bout : je ne vois qu'une manière de répondre à la Constitution octroyée du 4 mai.

— Quel est-il ? demanda Georgey.

— La déchéance et la séparation de la Hongrie d'avec l'Autriche.

A ces mots, Georgey fit un bond et s'écria :

— Y pensez-vous ? parlez-vous sérieusement ?

— Ne m'interrompez pas ;... mais écoutez... ; Les peuples de l'Europe ont les yeux fixés sur nous......

— Raison de plus pour ne point faire de folies !

— Encore une fois, général, daignez m'écouter.

— J'écoute.

— Les peuples de l'Europe ont les yeux fixés sur nous ; et de l'attitude que la nation hongroise va prendre vis-à-vis de cette Constitution, dépendront, n'en doutez pas, leurs blâmes ou leurs sympathies. L'Angleterre, la France, l'Italie, la Turquie, toute l'Allemagne, l'Autriche elle-même, guettent le moment où nous déclarerons l'indépendance pour nous reconnaître *indépendants*. La Pologne, cette sœur bien-aimée et, comme nous, si indignement opprimée, va suivre cet exemple, et, s'unissant à nous, trouvera une puissante alliée dans la Porte-Ottomane, heureuse de venger enfin ses intérêts si longtemps froissés par la politique sauvage de l'Autriche et de la Russie. Avec la cause de la liberté hongroise, la cause de la liberté européenne succombe ; mais nous ne saurions vaincre sans que nos victoires n'amènent aussitôt contre un principe de gouvernement détesté autant de levées de boucliers qu'il y a de peuples asservis en Europe..... Comprenez-vous maintenant, général ?

— J'ai compris, mais je ne suis pas convaincu ; car, pour vous parler avec franchise, je vous dirai

que vos beaux arguments ne me persuadent guère. Ce qu'il faut à la cause de la Hongrie, ce ne sont plus des discours, ce sont des actes ; ce ne sont pas des bavards populaires, ce sont des hommes énergiques ; ce ne sont pas des rhéteurs, ce sont des soldats. Or, ces actes, ces hommes énergiques, ces soldats enfin, vous ne les trouverez point. Pas un bras en dehors du pays ne se lèvera pour nous tendre une main amie.

— Cependant, les vœux de la France et de l'Angleterre sont connus de tous.

— J'en conviens, reprit ironiquement le général ; depuis vingt ans, la France les renouvelle chaque année, périodiquement, à toutes les séances d'ouverture de ses parlements ; quant à l'Angleterre, j'avoue qu'elle gagne le plus qu'elle peut sur la vente des armes qu'elle nous fournit.

Kossuth se pinça les lèvres, et Georgey reprit :

— Non-seulement les élans sympathiques que vous espérez ne se produiront pas, mais des armées entières se mettront en campagne pour empêcher qu'ils n'éclatent. Et maintenant, supposons que la Hongrie soit assez forte pour se séparer momentanément de l'Autriche, pensez-vous qu'elle puisse se maintenir à l'état indépendant dans un voisinage auquel la Porte, en dépit d'une situation infiniment meilleure, doit désormais de ne vivre en quelque sorte que par grâce? A plusieurs reprises, nous ve-

nons de battre l'ennemi, cela est certain; mais ces succès, comment les avons-nous obtenus?

— Par la force du droit et par le droit de la force, répondit fièrement Kossuth.

— En politique, la meilleure antithèse ne vaut rien, répliqua Georgey, et il ajouta : Sans plus m'interrompre, écoutez-moi à votre tour. Nous avons obtenu des succès par la tension de toutes nos forces. Or, parmi ces forces, compterez-vous pour un zéro devant des chiffres celles de la légalité? *La séparation de la Hongrie d'avec l'Autriche* nous entraînerait en dehors du droit. Nous battre contre cette cause, ce ne serait plus nous battre pour, mais contre la loi. De défensive, notre politique deviendrait agressive, et qu'attaquerions-nous alors? L'existence fondamentale de la monarchie autrichienne. Y songez-vous? Vous ne voyez donc pas les milliards d'intérêts et de sympathies que vous blesseriez à mort, les incalculables fléaux que vous attireriez sur notre malheureuse patrie, la désolante confusion morale que vous jetteriez au sein des vieilles troupes, noyau de notre armée flétrie, déshonorée par un parjure. Vous ne comprenez donc pas que chaque jour alors nous trouverait plus faibles et plus désunis; vous ne comprenez pas que chaque pays voisin irait grossir la masse de nos ennemis. Alors nous ne serions plus des Hongrois, nous serions *les perturbateurs de l'équilibre européen*.

Cependant, [illegible] que nous refusions de reconnaître [illegible] la constitution octroyée; mais appellerons-nous une attitude silencieuse celle que nous avons [illegible] ? Pouvons-nous répondre à la constitution du 4 mars [illegible] que nous ne [illegible] pour décider ce qui [illegible] aux peuples de l'Europe; mais ce que je [illegible], c'est que, dans les circonstances [illegible] sur les champs de bataille [illegible] l'avantage et l'honneur que [illegible] c'est que les victoires [illegible] Ferdinand V, notre roi légitime, [illegible] de la constitution [illegible] par [illegible] de la Hongrie aux vaines [illegible] de Vienne. »

Ce discours, [illegible] et l'accent d'une [illegible], glissa sur l'esprit de Kossuth comme une goutte d'eau sur la glace d'un miroir. Deux phrases [illegible], car il [illegible] de [illegible] sans [illegible] au sens des lignes [illegible] : *La [illegible] de la Hongrie [illegible] du droit.... Alors nous ne serions plus des Hongrois, [illegible].*

— [illegible], s'écria à [illegible] à son tour la [illegible] orateur

en même temps, vous parlez aussi bien que vous vous battez !

Puis, moins pour éclairer son opinion que pour sonder jusqu'au dernier pli celle de son interlocuteur, il lui demanda s'il croyait qu'en effet les vieilles troupes eussent jamais songé sérieusement à Ferdinand V et à la Constitution de 1848.

— A qui donc auraient-elles pensé? répliqua Georgey en partant d'un éclat de rire; vous ignorez donc l'A B C de la politique dont vous vous êtes fait l'âme dirigeante ? Vous ne savez donc pas que les initiales de Ferdinand V, gravées sur nos bannières, ont pu seules retenir sous les drapeaux de la Hongrie ces braves gens décidés à se rallier à ceux de l'Autriche? J'ai vécu avec ces troupes, j'ai partagé leurs joies et leurs privations, j'ai vécu de leur vie de soldat, j'ai souffert de leur soif et de leur faim, je connais leur esprit et leurs sentiments ; je les connais si bien que si, dans ce moment, Sa Majesté le roi Ferdinand V se trouvait ici, je n'aurais pas la moindre hésitation à le prier de m'accompagner au camp et de venir seul au milieu de mon armée pour recevoir ses hommages et ses acclamations.

Kossuth allait répliquer lorsqu'un aide-de-camp, se présentant devant le général, lui remit une lettre cachetée. Georgey en rompit aussitôt le sceau, et lut en pâlissant ces quelques lignes :

« Le sort en est jeté. L'abîme qui doit séparer éternellement la Hongrie de l'Autriche est ouvert; plus rien désormais ne saurait le combler; l'acte de la séparation est prêt, il n'y manque plus qu'une signature; Kossuth la donnera le 13 avril. »

Georgey, froissant la lettre en ses mains, la passa à Kossuth en disant :

— Si j'avais foi dans une lettre anonyme, savez-vous ce que je ferais ?

— Que feriez-vous, général ?

— Je vous brûlerais la cervelle. » —

Les deux interlocuteurs se séparèrent fort mécontents l'un de l'autre, Kossuth pour retourner à Debreczin, Georgey pour rejoindre son armée.

La lettre anonyme disait vrai ; en effet, l'acte qui devait entraîner la Hongrie en dehors du droit et faire des Hongrois les perturbateurs de l'équilibre européen fut signé le 14 avril et jeté à cent mille exemplaires comme un défi à la face des puissances monarchiques. Nous donnons en partie ce document:

Nous, membres de l'Assemblée nationale, représentants légaux de l'État de Hongrie, tout en replaçant par notre déclaration solennelle la Hongrie avec tous ses pays intégrants, et toutes ses parties constituantes, en ses droits naturels et inaliénables, en la mettant au nombre des États européens indépendants, et en déclarant devant Dieu et les hommes la perfide

maison de Habsbourg-Lorraine à tout jamais déchue du trône; nous reconnaissons l'obligation morale de publier les motifs de cette détermination, afin que tout le monde civilisé ait connaissance que ce qui porta la nation hongroise persécutée jusqu'à la mort à faire cette démarche, ne fut point une présomption démesurée, ni la suite d'une ébullition révolutionnaire, mais bien la patience poussée jusqu'au bout et le besoin absolu de se conserver soi-même.

. . . .

Et voilà pourquoi, en suite de tout ceci, en appelant à la justice éternelle de Dieu et au jugement du monde civilisé, et en nous appuyant sur les droits naturels de notre nation, ainsi que sur sa force armée, qu'elle a prouvé de fait au milieu de tant de calamités et de souffrances, de par l'obligation que chaque nation a de se défendre et de se conserver soi-même, nous déclarons et ordonnons par ceci, au nom de la nation, que nous représentons légalement, ce qui suit : (*sic*).

1° La Hongrie avec la Transylvanie, légalement unie à elle, et avec toutes ses parties intégrantes et complexes, se déclare en État européen autonome et indépendant, ainsi que l'intégrité territoriale complète de cet État indivisible et inviolable.

2° La maison de Habsbourg-Lorraine, s'étant rendue coupable de trahison, de parjure et d'appel aux

armes contre la nation ; ayant poussé l'audace jusqu'à essayer le morcellement de l'intégrité territoriale du pays ; jusqu'à vouloir en arracher la Transylvanie, la Croatie, l'Esclavonie, Fiume et le littoral, anéantir l'existence politique et autonome les armes à la main, et évoquer à ce but la force armée d'une autre nation pour mieux massacrer la nation hongroise ; ayant ainsi de ses propres mains déchiré la sanction pragmatique, avec le lien général qui existait entre elle et la Hongrie sur la base de traités et pactes obligatoires de côté et d'autre (bilatéraux), cette maison cent fois parjure de Habsbourg et plus tard de Habsbourg-Lorraine est, par ceci, et au nom de la nation, considérée à tout jamais déchue du trône, exclue de la domination, dépouillée de tous les titres et insignes appartenant à la couronne de Hongrie, privée de tous les droits politiques et bannie à jamais du territoire de cet État (*sic*).

Comme aussi elle est de par cet acte et au nom de la nation solennellement déclarée déchue du trône, exclue et bannie à tout jamais (*sic*).

3° La Hongrie, en rentrant ainsi d'après ses droits naturels et inaliénables dans la famille des États européens comme un État autonome et indépendant, déclare en même temps, par rapport aux États, qui étaient autrefois avec elle sous une et la même maison régnante, qu'elle a la volonté d'établir et de con-

tinuer la paix avec eux, et de lier des rapports de bon voisinage, ainsi qu'il est de son désir de s'associer à toutes les autres nations, par des traités d'alliance (*sic*).

4° L'Assemblée nationale arrêtera sur tous les points le système de gouvernement à établir pour l'avenir, et en attendant, que ce système soit établi sur les principes fondamentaux ci-dessus exprimés, le pays sera gouverné dans toute l'étendue de son complexe par Louis Kossuth, nommé gouverneur-président par acclamation générale et du consentement unanime de tous les membres de l'Assemblée nationale. De concert avec les ministres, il gouvernera sur sa propre responsabilité et la leur, étant réciproquement obligés à rendre compte de leurs actions à la nation (*sic*).

Et voici que nous faisons part à tout le monde civilisé de notre résolution, prise dans la ferme conviction, qu'*elles* recevront la nation hongroise dans le rang des nations indépendantes et autonomes, comme une de leurs sœurs, avec toute l'amitié et la bienveillance que la nation hongroise leur offre en retour par notre voix (*sic*).

Et nous le faisons savoir à tous les habitants de la Hongrie, de la Transylvanie unie et de ses parties et provinces intégrantes, avec la déclaration que toutes les autorités, communes, villes, districts, comitats et citoyens, en un mot tous les individus et corps

ou corporations sont par ceci non-seulement absous parfaitement et complétement de toute fidélité et de tous les liens d'obéissance envers la maison de Habsbourg et ensuite Habsbourg-Lorraine, déchue du trône; mais qu'ils en sont même prohibés, au nom de la nation, et que celui se rend coupable du crime de haute trahison, qui oserait soutenir, soit par son conseil, soit par des faits ou des paroles aucun membre de la maison désignée, qui chercherait par quelque moyen à réusurper le pouvoir royal en Hongrie (*sic*).

En chargeant le gouvernement de l'État de Hongrie de faire entrer en vigueur et de publier nos résolutions ci-dessus, nous l'investissons de tout pouvoir et autorité légale nécessaire à ce but; et nous obligeons, au nom de la nation, tout citoyen à l'obéissance la plus stricte à tous leurs ordres et dispositions rélatives (*sic*).

De l'Assemblée nationale tenue à Debreczin le 19 avril 1849.

Les magnats et représentants de la nation.

B. PERÉNYI ZSIGMOND, 2e président de la chambre des magnats.	ALMASSY PAL, Président de la maison des représentants.	SZACSVAY IMRE, Notaire.

Si les conséquences de cet acte fatal, chef-d'œuvre d'astuce et de trahison, échappèrent à l'ambitieux optimisme de Kossuth, elles préoccupèrent plus d'un

membre de la diète. Cette assemblée qui, après avoir successivement transporté ses pénates à Presbourg, à Pesth, siégeait actuellement à Debreczin, se fractionnait, comme toutes les assemblées de ce genre, en une droite, un centre et une gauche. Or, chacun de ces partis se reflétait dans la force active représentée par l'armée. Nous croyons devoir les mettre sous les yeux de nos lecteurs, pour qu'ils puissent se rendre compte des tiraillements qui n'ont cessé d'exister jusqu'à la fin de la lutte entre le gouvernement central et les divers chefs en qui s'incarnait la force militaire.

Chaque parti avait son point de vue dans cette lutte acharnée. Aux yeux de la droite, le jeune empereur François-Joseph n'ayant encore rempli aucune des conditions imposées par la pragmatique sanction, violée elle-même par l'insurrection magyare, Ferdinand était seul l'empereur légitime. En minorité dans le parlement, ce parti avait pour principaux coryphées dans l'armée, Georgey, Damianich, Veczey, Linange, et grand nombre de généraux qui, anciens officiers de l'armée impériale, conservaient encore au fond de leur cœur le sentiment de la religion monarchique. De bonne foi dans leur erreur, ces chefs intrépides croyaient si bien combattre pour une cause légitime, qu'ils avaient inscrit sur leurs drapeaux les initiales de Ferdinand :

F. V. Il en était de même de leurs troupes; l'esprit de ces braves gens, borné par d'étroits horizons, ne voyait pas au delà des concessions qu'ils revendiquaient une question de vie et de mort pendante entre l'Autriche et la Hongrie. Cette erreur est la première cause des revers des troupes impériales, et c'est ici le lieu de constater que les Magyars doivent moins leurs premiers succès à leur valeur personnelle, qu'à l'active coopération de l'élément autrichien.

Les hommes de l'indépendance nationale formant la seconde fraction de la diète, voulaient une Hongrie indépendante, avec les antiques frontières et l'intégrité du territoire, en un mot, un État nouveau sur la carte de l'Europe. Peu soucieux de la forme, ils voulaient avant tout briser le lien qui depuis des siècles les unissait à l'Autriche, et asservir ensuite par le fer et le feu les races slaves qui refuseraient de plier le genou devant l'autocratie magyare. Ces deux résultats obtenus, le reste leur importait peu. Confiant au sort le salut de la patrie, ils l'auraient joué au besoin à face ou pile.

Les points importants pour les hommes de ce parti étaient la séparation de la Hongrie d'avec l'Autriche. La forme du gouvernement à établir n'était pour eux qu'une question de second ordre; république ou monarchie, selon les circonstances : république du

Danube, si les vents, soufflés des sommets de la montagne française par les Eoles révolutionnaires, parvenaient à emporter les trônes de l'Europe; monarchie élective, si les brises du Nord, suivant la direction vigoureuse de l'invincible épée de l'empereur Nicolas, réussissaient à relever ces trônes ébranlés par l'ouragan de 1848.

Le troisième parti, la gauche, plus près du drapeau rouge que de la bannière tricolore, voulait autre chose encore que l'indépendance et l'autonomie ;il convoitait une république basée sur les institutions les plus démocratiques. Cette coalition, audacieuse à la Danton et sanguinaire à la Marat, avait pour chefs de file, à la diète, le jacobin Ladislas Madarass, et à l'armée Maurice Perczel, Kméty, Guyon. Ce troisième parti avait en outre une subdivision bien tranchée, le parti polonais. Bem, Dembinski, Woroniewski, s'étaient faits les champions de l'insurrection hongroise, moins par amour du magyarisme que par l'espérance de retrouver à travers les ruines de l'Europe une planche échappée au naufrage de leur nationalité; pour arriver à cette planche, ils auraient bouleversé la Hongrie elle-même jusque dans ses entrailles, si quelqu'un leur eût dit : *Elle est là.* Contrairement à l'opinion du royaliste Georgey, ces généraux républicains voulaient marcher sur Vienne, anéantir l'Autriche et provoquer une conflagration

générale, seule chance laissée à leur espoir de relever les débris épars de leur patrie.

Pendant ce temps, le nouveau général en chef de l'armée impériale, reconnaissant que la position et la faiblesse de ses troupes ne lui permettaient pas d'occuper le territoire de la Hongrie, reconquise par les rebelles jusqu'au Danube, et que dans ce moment critique le salut des provinces intérieures devait être le but unique de ses opérations, prit la résolution de se retirer jusqu'à la frontière de Hongrie, pour se reporter ainsi sur sa base d'opérations. Là seulement il pourrait attendre, avec des renforts, le moment opportun de reprendre l'offensive.

Le 19 avril, le général Welden arrêta son plan de retraite. Le second et le troisième corps devaient aller prendre à Presbourg les positions suivantes: la gauche sur la rive droite de la March, le centre à Presbourg même, la droite au lac de Neusiedl. Le premier corps devait descendre la rive droite du Danube jusqu'à Eszek, prendre position sur le bas Danube pour couvrir la Slavonie et la Croatie d'Eszek à Peterwardein; enfin, le commandant en chef résolut de laisser à Bude une garnison pour conserver la forteresse; cette mission périlleuse fut confiée au brave général Hentzi. La nuit du 23 au 24 avril fut fixée pour l'évacuation de Pesth.

En attendant, le canon grondait chaque jour sous

les murs de la capitale magyare. Mais chaque soir, lorsque le bruit des combats s'apaisait, les officiers autrichiens allaient oublier dans les loges de l'Opéra ou dans les salons sympathiques à la cause impériale, les tristesses de leur glorieuse défaite. Les heures s'écoulaient ainsi pour eux dans le charme de ces causeries intimes, qui rappellent le calme des garnisons en temps de paix ; racontaient-ils leurs fatigues, leurs dangers et leurs revers, leurs yeux s'animaient et ils répétaient avec enthousiasme : *Tout n'est pas perdu et nous avons l'honneur*. Quand l'heure avancée de la nuit les rappelait au camp, un doux regard, un gracieux sourire, les encourageaient à combattre vaillamment, ils partaient disant : *A demain*, mais quelques-uns, le lendemain, ne revenaient pas.

« Pourquoi donc le capitaine Mayer n'est-il pas venu nous voir aujourd'hui ? demandait un soir l'une des plus jolies femmes de Pesth au capitaine comte Pimodan, l'un des plus braves officiers français au service de l'Autriche.

— Il n'aura plus l'honneur de venir chez vous, madame.

— Pour quel motif ? un caprice, sans doute !

— Oui madame, un caprice de soldat, car les soldats [illegible] en ont comme les jolies femmes, et on [illegible]nne.

— Quant à moi, je ne pardonnerai jamais au capitaine Mayer celui qui nous prive ce soir du plaisir de sa présence, à moins toutefois qu'il ne m'en demande pardon lui-même.

— Dans ce cas-là, madame, *le pauvre diable* est bien sûr d'être éternellement privé de votre absolution.

— Pourquoi donc, capitaine?

— Parce qu'il a eu ce matin l'honneur de se faire tuer. »

Dans la soirée du 23, quelques heures avant de quitter son bivac, le général Schlik se rendit au spectacle en grand uniforme. La retraite de l'armée n'était plus un secret pour personne; aussi, quand il entra dans sa loge, tous les regards sympathiques à la cause magyare se portèrent-ils sur lui pour surprendre à son front décoré par un magnifique coup de sabre, un signe d'abattement; il y trouvèrent l'expression que donne la certitude d'un triomphe assuré : *Nous partons*, semblait dire le sourire du général, *mais nous reviendrons*. Nous verrons plus tard comment il tint parole.

A minuit, le général Ottinger déploya sa cavalerie devant le front des positions de l'armée, pour couvrir la retraite, et l'infanterie s'ébranla pour traverser le Danube. Le ban Jellachich, le général Schlik se tenant près du pont, regardaient le défilé des troupes. Le ciel était sombre, sans étoiles, l'aspect de l'armée

était triste et morne, les bataillons défilaient en silence dans l'obscurité de la nuit; vainement les chefs cherchaient à ranimer leur moral par une gaieté qu'ils n'éprouvaient point au fond de leur cœur; ce mouvement n'était pas la marche qui conduit au combat, c'était la marche de la retraite.

Plusieurs gentilshommes hongrois, trop compromis par leur dévouement à la cause impériale pour attendre la vengeance de Kossuth, accompagnèrent l'armée. Un assez grand nombre d'officiers de hussards qui, dès le commencement de la guerre, s'étaient ralliés aux Autrichiens pour ne pas être parjures, suivaient silencieusement. Leur serment les attachait aux aigles d'Autriche; mais leurs cœurs se réjouissaient peut-être en secret du triomphe éphémère de leurs anciens compagnons d'armes.

A trois heures du matin, l'infanterie avait entièrement passé le Danube; à quatre heures, Jellachich envoya l'ordre au général Ottinger de laisser quelques hommes pour entretenir les feux de bivac et de se retirer avec sa cavalerie. Au lever du jour, les généraux, sur le point de se séparer, clamèrent : Vive l'empereur ! et lançant leurs chevaux au galop, il[illegible]joignirent leurs corps.

[illegible] ban descendit le Danube pour aller protéger [illegible]ntières menacées de Servie, de Slavonie et de [illegible]5 avril, il occupa Erczen et le 26 Adony.

Il s'avançait ainsi lentement, mais en bon ordre, vers Eszek, tantôt sur une digue large de quelques toises, tantôt sur le revers des collines qui, depuis Pesth jusqu'à Mohacs, s'élèvent sur la rive droite. De ces collines plantées de riches vignobles, la vue embrasse, sur la rive gauche, de vastes plaines qui se confondent à l'horizon avec l'immensité du ciel. Le 6 mai, Jellachich dépassa Földvar-Tolna et arriva au milieu du jour devant Mohacs, après avoir passé sur un pont de pierre un ruisseau, petit par son volume, mais grand par ses souvenirs. C'est dans la plaine qu'il arrose, qu'au mois d'août 1526, vingt-cinq mille Hongrois osèrent se mesurer avec cent quarante mille Turcs commandés par le sultan Soliman. Presque toute l'armée hongroise périt dans cette lutte gigantesque : le roi Louis II, sept évêques, cinq cents seigneurs, vingt-huit magnats, Georges Schlik avec ses bohêmes, restèrent sur le champ de bataille.

Le 9, dans l'après-midi, le ban arriva à Eszek avec 12,000 hommes; il trouva les petits corps des troupes impériales dans une position des plus critiques. Des 15,000 combattants que le général Theodorowich avait conduits au mois de mars devant Szegedin, 3,000 étaient réunis sous les ordres du colonel Puffer, autour de Karlowitz, et 1,200 sous le commandement du général Mayerhoffer, devant Belgrade. Le choléra, le typhus et les balles avaient emporté les autres.

L'autre partie de l'armée autrichienne, rejetée sur les deux rives du Danube par la marche des Magyars sur Waitzen et Gran, ne pouvait plus se réunir qu'à Presbourg. Coupée dans sa ligne de bataille, elle dut abandonner successivement celles de la Waag et de la Raab, lever le siége de Comorn, évacuer tout le pays précédemment conquis et se grouper dans une position défensive autour de l'ancienne capitale parlementaire de la Hongrie.

Par l'acte du 14 avril qui enlevait la couronne hongroise à la famille des Habsbourg, Kossuth jetant le masque avait définitivement rompu avec les faux semblants de légalité dont il s'était servi jusqu'à ce jour pour égarer l'armée et abuser la nation. Dès lors, il se crut assez fort pour marcher tête levée et sa cocarde au front dans les voies révolutionnaires où il venait de précipiter son malheureux pays. Száméré, que nous appellerions son compère si la gravité de l'histoire nous permettait cette dénomination, Száméré, le réflecteur de sa pensée intime, suivait aveuglément toutes ses inspirations en soumettant sa volonté personnelle à la sienne. Modelant sa ligne de conduite sur celle de son chef de file, il devait marcher désormais comme lui visage découvert. Le premier soin de Kossuth, maître du présent, fut de chercher à s'assurer l'avenir en rendant impossible tout retour au passé; en conséquence, il brûla ses

vaisseaux le 2 mai. Ce jour-là, il prononça, par la bouche de Széméré, président du conseil des ministres de la diète magyare, un long discours que l'on peut considérer comme le programme de sa politique, la charte de son gouvernement.

Après une emphatique exposition des affaires du pays, et un dithyrambe en l'honneur des Hongrois vainqueurs du despotisme, il aborda franchement ainsi la question principale :

« Notre programme se compose de trois points.

« Premier point. Le ministère se déclare gouver-
« nement révolutionnaire. En conséquence, il ne
« reculera, sous sa responsabilité, devant aucune
« mesure qui sera jugée nécessaire au salut de la
« patrie.

« Aussitôt que la paix sera rétablie, le ministère
« cessera d'être révolutionnaire; recourir à des me-
« sures extrêmes sans nécessité serait un crime de
« lèse-nation.

« Deuxième point. Le ministère suivra la ligne ré-
« publicaine; il s'opposera de toutes ses forces, et
« par tous les moyens, à toute manœuvre réaction-
« naire en faveur de la monarchie, mais il combattra
« aussi toute pensée de république qui voudrait s'af-
« franchir de la vie de famille et de l'organisation
« du travail en s'attaquant à la propriété.

« Le ministère veut une république, Dieu nous en
« est témoin.

« Troisième point. Le ministère adopte les tendances démocratiques. Toutes les lois qu'il présentera seront conçues dans le sens de la démocratie. Il adopte le principe de la *souveraineté du peuple dans toutes ses conséquences.*

« Il se retirera plutôt que de déroger à ces principes. »

Tandis que Kossuth, nommé président de la nouvelle république, régnait par la terreur, s'emparait du numéraire, imposait ses assignats au pays, dirigeait enfin les affaires selon son bon plaisir, les chefs royalistes de l'armée magyare protestaient hautement contre l'acte inique du 14 avril. Georgey, regrettant de n'avoir jamais eu foi dans une lettre anonyme, voulut s'assurer des dispositions du plus brave parmi ses frères d'armes et de sentiments. Quelques heures lui suffisaient pour se rendre au quartier de Damianich; il y arriva au milieu de la nuit. Damianich dormait sur la seule chaise qui fût dans la chambre. Georgey ne chercha point à le réveiller, mais se roulant dans son manteau, il s'étendit sur le sol et s'endormit. Ces deux généraux qui s'honoraient d'une estime réciproque ne s'étaient jamais vus. Le matin au point du jour, Damianich se réveille, et

voyant un étranger se frotter les yeux, ouvrir les fenêtres et demander brusquement du *schnaps*, s'écrie : Ce doit être Georgey, et se levant, il lui saute au cou et l'embrasse. Les deux chefs magyars furent bientôt d'accord.

« Kossuth perdra la Hongrie, dit Georgey.

— Georgey la sauvera, répondit Damianich.

— Si la Hongrie peut être sauvée.

— Qui te ferait douter de son salut?

— Les fautes que nous avons commises....

— Qu'on nous a fait commettre, veux-tu dire?

— Nous n'en sommes pas moins responsables.

— Que faire pour les réparer? »

Pendant ce dialogue, les deux chefs magyars se promenaient de long en large, fumant leurs pipes, et portant de temps en temps à leurs lèvres un grand verre plein d'une excellente eau-de-vie de pruneau. Les personnages, le temps, le lieu, la gravité de l'entretien, le bruit des sabres et des éperons d'acier résonnant sur la dalle, donnaient à cette scène un caractère étrange.

« Écoute, frère, reprit Damianich après une minute de silence, nous sommes dans un guêpier : j'ai trouvé le moyen d'en sortir.

— Alors, tu es plus habile que moi.

— Aux grands maux les grands remèdes...

— Tu parles, en ce moment, comme Kossuth, par sentences.

— Mais j'agirais comme Georgey, par le sabre.

— Le génie de la guerre est avec toi : tu seras bientôt général en chef, ministre, dictateur.

— Et que ferons-nous de Vetter?

— Nous *le coulerons.*

— Après ?

— Tu prendras Comorn.

— Après?

— Tu prendras Pesth.

— Après?

— Tu prendras Bude.

— Après encore?

— Tu ne comprends pas... Tu ne sens donc rien là dans ton cœur?

— Rien d'heureux pour mon pays.

— Eh! bien, après avoir pris Comorn, Pesth et Bude, tu nous réconcilieras avec le roi, car du roi seul dépend le salut de la Hongrie.

Georgey sourit tristement et répondit :

— Entre le roi et nous, Kossuth a creusé un fossé infranchissable, un abîme sans bords ; Kossuth, je le répète, perdra la patrie.

— Georgey, je le répète aussi, sauvera ce que Kossuth aura perdu ; en attendant, et quant à moi, s'écria Damianich, je marche avec mes braves à De-

breczin et je tombe à la baïonnette sur tous les blagueurs de la diète. »

Les choses en étaient là, quand deux proclamations, l'une de l'empereur d'Autriche, l'autre de l'empereur de Russie, vinrent rassurer l'Europe témoin silencieux de la lutte magyare. Le moment était venu, où la Russie, menacée elle-même dans le voisinage de ses Etats, allait quitter son aptitude expectative pour opposer son épée à la torche révolutionnaire qui se flattait d'incendier toutes les monarchies (1).

En même temps, l'empereur François-Joseph se rendit à l'armée; c'était le 10 mai. La présence du souverain, ses connaissances militaires, le courage personnel dont il avait fait preuve sur les champs de bataille de l'Italie, le prestige qui s'attache à la jeunesse, investie du pouvoir suprême, et rehaussée par toutes les qualités morales et physiques dignes d'un trône, excitèrent l'enthousiasme des troupes. L'empereur fut salué par les plus vives acclamations.

Sur ces entrefaites, Kossuth, pressé d'une part par le désir de célébrer dans l'antique cité métropolitaine où les rois de Hongrie ceignaient le diadème de saint Étienne, les victoires des armées magyares, pressé d'autre part par l'orgueilleuse ambition de sa femme jalouse de trôner en reine dans le palais des

(1) V. les documents historiques, n° 3.

rois, donna l'ordre à Georgey d'abandonner le terrain de ses opérations, de suspendre ses plans de campagne et de porter immédiatement le siége devant Bude-Pesth. « *Misérable régiment de cotillons*, s'écria Georgey en recevant cette injonction funeste, puisque l'épée doit obéir à la quenouille tout est perdu. » . . . .

De ce moment, l'intrépide chef magyar, perdant avec sa dernière illusion le sentiment de révolte dont si souvent, depuis le commencement de la guerre, il avait fait preuve, entrevit comme inévitables les événements de Vilagós. De ce moment, désespérant du salut de la cause magyare, il devint fataliste et se résigna. . . . .

Le siége de Bude, l'histoire doit le constater, est dû à l'opiniâtreté de madame Kossuth. L'influence de cette femme, dominant la raison de son mari, a prévalu dans les conseils du gouvernement de Debreczin. « A quoi nous servirait la victoire, disait-elle, « si dans les boues immondes où nous sommes con-« finés, nous ne pouvions goûter aux fruits du « triomphe? Un pays qui n'a pas de capitale n'est pas « une patrie; la patrie est à Bude, allons à Bude-« Pesth. » . . . .

En réalité, ce n'était point la patrie que convoitait madame Kossuth, en rêvant dans une bicoque les splendeurs du rang suprême. Le fait est que madame

Kossuth se trouvait trop à l'étroit à Debreczin. Ses levers ne pouvaient avoir une pompe digne d'elle. Madame Kossuth, la femme du roturier parvenu, voulait une capitale avec son palais, sa cour, ses adulateurs, ses favoris, ses pages, ses gardes, ses valets : madame Kossuth voulait des baise-mains dans la matinée, des Te Deum au milieu du jour, des galas le soir et des bals la nuit : madame Kossuth voulait troquer ses modestes vêtements de laine contre des habits de velours et de soie. Elle voulait mesurer sa taille au manteau impérial de Marie-Thérèse, ses forces au sceptre de la grande reine ; elle voulait mirer son image dans les glaces qui avaient reflété les plus grandes figures de la monarchie autrichienne ; elle voulait enfin jouer à la reine, et pour enjeu de cette partie, souvent terrible, elle jetait sur la table du destin l'indépendance, le salut, la gloire de la Hongrie.

Georgey, pliant sa volonté sous celle du gouvernement de Debreczin, se dirigea sur Bude avec le gros de son armée, forte de 30,000 hommes et de 40 pièces d'artillerie de gros calibre.

Lorsque l'on descend le Danube de Waitzen à Pesth, on aperçoit, vis-à-vis de la capitale hongroise, un groupe de collines superposées en amphithéâtre. Le Danube déroule majestueusement ses eaux au pied de ce magnifique pourtour, formé du Kalvarien-

berg, du Spitzberg, du grand et petit Schwabenberg et du Blocksberg. Au bord du fleuve et comme au sein de cet amphithéâtre de collines, une citadelle s'élève sur un pic aigu; c'est la forteresse de Bude dominant Pesth, mais dominée elle-même par les hauteurs du Kalvarienberg et du Blocksberg.

La garnison autrichienne se composait au plus de 3,000 hommes : un bataillon Guillaume, un bataillon Ceccopieri, un bataillon de la frontière de Warasdin, quatre compagnies du Banat, une demi-compagnie de pionniers, un escadron de dragons archiduc Jean, 110 artilleurs, une artillerie nombreuse, des vivres et des munitions pour deux mois. Le bataillon Guillaume occupait les retranchements près de l'aqueduc inférieur, le bataillon de la frontière Warasdin tenait l'aqueduc supérieur. Chacun de ces bataillons disposait de cinq pièces. Le bataillon de Ceccopieri et les compagnies du Banat occupaient la forteresse, protégée par 75 pièces de gros calibre.

Le 1er mai, Georgey établit son quartier-général au Schwabenberg, les corps de Nagy-Sandor et d'Aulich couronnèrent le Blocksberg et s'étendirent sur la droite et derrière ces hauteurs; les corps de Kmety et Knesics campèrent autour de Leopoldfeld.

Les Magyars supposaient que leur approche seule de Bude-Pesth suffirait pour réduire la forteresse.

Les dépositions de plusieurs déserteurs du bataillon italien Ceccopieri les confirmèrent dans cette opinion. D'après les versions de ces défectionnaires, l'esprit de la garnison était fort incertain; les impériaux étaient découragés et le bataillon qu'ils avaient abandonné n'attendait lui-même que le premier coup de canon pour passer en masse aux Hongrois. Georgey était si persuadé d'enlever Bude sans combattre qu'il adressa au général Hentzi une excentrique proclamation pour l'inviter à mettre bas les armes. Le brave soldat y répondit en homme de cœur qui ne prend conseil que de ses sentiments d'honneur et de fidélité.

Le 4 mai, le chef magyar somma pour la dernière fois la place de se rendre, déclarant qu'en cas de refus, il ne laisserait pas *âme qui vive* dans la garnison. Il accordait deux heures à la réflexion. « Il ne m'en « faut pas tant, répondit Hentzi, une minute me suf- « fit : l'empereur, mon auguste maître, m'a confié « les clefs de la forteresse de Bude, je ne dois les « rendre qu'à lui. En attendant, mon devoir et l'hon- « neur me commandent de défendre la forteresse de « Bude, je la défendrai jusqu'à mon dernier homme. Si « les deux cités jumelles périssent, je vous rends res- « ponsable de leurs ruines; sur ce, j'en appelle à Dieu, « à mon droit et à mon épée, vive l'empereur ! » A ce laconisme austère, la bouche du canon riposta....

Le siége était ouvert. Les assiégeants portèrent leurs premiers efforts contre les retranchements avancés qui protégeaient les réservoirs d'eau chargés d'alimenter la garnison assiégée. Les attaques successives que le chef Kmety dirigea en personne sur ce point furent repoussées avec une grande énergie.

Du 4 au 12 mai, chaque jour fut marqué par d'incessants combats. Les Magyars repoussés revenaient à l'assaut avec une intrépide constance et se faisaient bravement tuer au pied des remparts qu'ils ne pouvaient escalader. De son côté Hentzi tenait parole répondant au canon par le canon, à l'incendie par l'incendie. Il foudroyait Pesth, étendu à ses pieds, en même temps qu'il repoussait les Hongrois chaque fois qu'ils se précipitaient sur les palissades de ses retranchements. Les Autrichiens, enflammés par son courage, se battaient comme des lions.

Dans la journée du 12, Georgey, renforcé par une nombreuse artillerie de siége, expédiée de Comorn, dressa ses batteries de brèche à cinq cents pas de la porte de Stuhlweissenbourg.

Les 14 et 15, les batteries du Blocksberg ne ralentirent pas un instant leur feu contre les remparts de la forteresse. Georgey, qui se multipliait par son activité, désignait principalement à l'adresse de ses artilleurs le Burg royal, moins pour ruiner ce monu-

ment impérial que pour empêcher madame Kossuth d'y établir sa cour. Ce Burg, ancienne résidence de l'archiduc palatin, est construit sur l'emplacement de l'antique château des rois de Hongrie. C'est un vaste bâtiment, remarquable surtout par son admirable situation. Là résidait, comme l'image vivante de la royauté, la fameuse couronne de saint Étienne, qui seule avait le droit de conférer la royauté magyare (1).

La nuit du 13 offrit aux habitants épouvantés toutes les horreurs de la guerre civile, les deux villes-sœurs étaient sur plusieurs points la proie des flammes.

Le 17 mai, après trois jours de canonade, la brèche paraissant praticable, Georgey donna à quatre heures du matin le signal de l'assaut. Les colonnes désignées pour l'attaque échouèrent en raison du peu d'ensemble qui régna dans leurs opérations. Le premier corps, en marche pour occuper la brèche, s'égara dans les ténèbres de la nuit; les deuxième et troisième corps s'approchèrent en vain des murailles; leurs échelles, trop courtes pour tenter l'escalade, trahirent leur impétuosité.

Hentzi soutenait par son exemple le courage de la garnison épuisée de fatigue, car elle ne se contentait pas d'attendre l'ennemi derrière ses murailles, elle

(1) *V.* les documents historiques, n° 4.

allait encore le provoquer jusque dans son camp. Cependant, malgré le succès de plusieurs sorties, le moment décisif approchait.

Le chef magyar, craignant avec raison les conséquences du fâcheux effet produit sur l'esprit de ses troupes par la résistance prolongée des assiégés, résolut de livrer un assaut général. Cet assaut, fixé au 21, devait être exécuté simultanément par les quatre corps d'armée. En attendant, Georgey stimula l'ardeur des assiégeants par des promesses de croix et de florins. 8,000 francs devaient être la récompense de celui qui s'emparerait d'Hentzi mort ou vif.

Dans la nuit du 21, trente-quatre bataillons se glissèrent silencieusement sous les murs de la place; de leur côté, les Autrichiens, instruits du péril qui les menaçait, se rendirent à leurs postes pour y vaincre ou mourir. A quatre heures, au moment où le soleil se levait à l'horizon pour éclairer le dernier acte du drame sanglant, toutes les batteries magyares, faisant feu à la fois, donnèrent le signal de l'attaque. Alors les Hongrois s'élancent sur la brèche en poussant de grands cris, accompagnés par la mélodie de la marche patriotique de Rakotzy, exécutée elle-même par quinze musiques militaires, placées derrière les lignes des combattants. Le bataillon de Kmety s'avance résolument vers les retranchements des réservoirs d'eau, confiés à la bravoure du colonel

Alnoch ; il est repoussé. En même temps, le général Aulich, débouchant à la tête de son corps d'armée par le faubourg Raitzenstadt, gravit le jardin palatinal et parvient le premier, malgré des pertes considérables, à planter son drapeau dans la forteresse près du palais impérial défendu seulement par quatre compagnies. Là, une lutte terrible s'engage ; les impériaux, un contre dix, combattent avec le courage du désespoir et défendent pied à pied le terrain baigné de sang. Partout, le cri des blessés, les hurras des Hongrois, le roulement des tambours battant la charge, la note aiguë du clairon se mêlant au roulement des tambours, dominent les sourdes détonnations de la mousqueterie. Calme, résolu, impassible, le vieux Hentzi, au plus fort de la mêlée, dirige la défense en admirant les prodiges de valeur qu'enfantent d'une part le fanatisme et d'autre part la fidélité. L'épée nue à la main, le front haut, noirci de poudre, au premier rang, défiant la mort pour ainsi dire, il se porte avec deux compagnies croates sur les points les plus menacés : « Bravo, mes en-
« fants, dit-il à ses braves compagnies croates, dont
« chaque homme ce jour-là fut un héros, bravo, vous
« travaillez pour l'empereur et l'histoire.... » Tout à coup, une balle l'atteint, il chancelle et tombe pour ne plus se relever, au moment où les Hongrois vont triompher.

Instruit de la mort héroïque du général et du danger qui menace les fortifications supérieures, le colonel Alnoch dirige quatre compagnies du bataillon Guillaume, au secours de ses compagnons d'armes; mais deux d'entre-elles trouvant les passages qui conduisent à la forteresse, occupés par l'ennemi, ne peuvent y pénétrer ; les officiers qui les conduisent, les braves Potland, Schæfer, Belmont, Riedler et Müller, sommés de mettre bas les armes, se font tuer à la tête de leurs soldats. Les deux autres compagnies parviennent au cœur de la place au moment où les impériaux, excités par le désir de venger la mort de leur général, continuaient une lutte désespérée dans les rues encombrées de cadavres. Le colonel Alnoch prit aussitôt le commandement : il était quatre heures trois-quarts; la lutte durait depuis la matinée, sans trève et sans repos, les munitions commençaient à manquer aux assiégés, débordés de toutes parts; les corps entiers du général Aulich occupaient la forteresse démantelée, percée à jour ; une plus longue résistance était devenue impossible! Le colonel Alnoch le comprit; en conséquence, il fit arborer, par son aide-de-camp, le drapeau blanc sur la brèche, mais il était trop tard ; les Autrichiens, arrachant eux-mêmes le signe de la reddition, s'écrièrent tous d'une seule voix : « *Nous* « *préférons la mort du soldat au supplice des condam-*

« *nés!*.... » La lutte alors ne fut plus qu'un carnage; les assiégés périrent presque tous par les armes. Le colonel Alnoch, ne voulant pas survivre à ce glorieux désastre, se dirigea seul vers un dépôt de poudre, établi près du pont, et se fit sauter.

Dans ce moment, Georgey, dont la lunette était braquée sur le donjon de la forteresse, y vit flotter l'étendart hongrois : « Enfin, s'écria-t-il, enfin ! vi-« vent les trois couleurs ! vive la Hongrie ! » Aussitôt, un commissaire du gouvernement, chargé de surveiller les opérations de Georgey, s'approche du général, et lui demande s'il ne doit pas envoyer à Debreczin les nouvelles de la victoire ?

« Souvenez-vous de Mélas à Marengo, répondit « sèchement Georgey; vous, monsieur, vous pouvez « le faire, quant à moi, je n'oserais encore m'y « risquer. » Il se contenta d'adresser en trois mots le rapport de cette journée : *Hurra! Bude, Georgey!*

L'étendard hongrois flottait en effet à Bude, mais sur des monceaux de ruines, non pour protéger les vaillants hommes d'armes trahis par le sort de la guerre, mais pour abriter les excès des vainqueurs. La ville, tombée au pouvoir d'une soldatesque indisciplinée, ivre de sang et de vin, fut livrée au pillage. Le château impérial devint en partie la proie des flammes.

Le soir même un nommé Luigi, émissaire de Kossuth, lui écrivit à Debreczin, pour lui annoncer, avec la prise de Bude, l'inventaire des objets précieux trouvés au palais impérial. « J'ai soigneusement mis en lieu de sûreté, lui mandait-il, les tapis les plus beaux, les plus moelleux, les plus dignes enfin d'être foulés aux pieds de votre illustre femme. »

C'est ainsi que la forteresse de Bude, n'ayant que de faibles remparts, dominés de tous côtés par des hauteurs, attaquée par trente mille hommes, a résisté pendant dix-sept jours aux efforts d'une armée entière, et à des assauts répétés. Le général hongrois, en apprenant la fin glorieuse d'Hentzi, s'écria : Si je n'étais Georgey vivant, je voudrais être Hentzi mort,

— Pourquoi, général, lui demanda l'un de ses aides-de-camp ?

« Parce que les braves, qui meurent comme Hentzi, s'immortalisent. »

De son côté Kossuth, en apprenant la victoire de Georgey, résolut de lui octroyer une récompense proportionnée à la valeur du service qu'il venait de rendre à la cause hongroise. Il lui offrit la dignité de lieutenant feld-maréchal et la grande croix de l'ordre du mérite militaire.

Georgey refusa l'une et l'autre. « Lorsque autre-« fois, lui écrivit-il, j'ai accepté la seconde classe

« dont vous m'offrez les honneurs maintenant, il n'y
« avait point encore de république en Hongrie. Ces
« distinctions n'ont plus de sens aujourd'hui. Il en
« est de même pour les titres militaires : vos légis-
« lateurs de Debreczin devraient savoir que dans les
« institutions nouvelles que vous avez données à la
« Hongrie, il n'existe désormais que de simples gé-
« néraux, parmi lesquels, en temps de guerre, on
« en choisit un pour commander en chef. »

La prise de Bude produisit à Vienne une profonde impression, non-seulement parce qu'on regrettait la perte des braves qui s'étaient ensevelis glorieusement sous les décombres de la forteresse ; mais parce que son occupation par l'armée magyare permettait à Georgey de se porter avec trente mille hommes sur le Waag, et de marcher sur Presbourg. En présence de ces forces, l'armée autrichienne, affaiblie par les désastres de la guerre, et obligée de faire front sur les deux rives du Danube, n'était guère en mesure de résister à une attaque bien combinée. Les plus sérieuses appréhensions planaient sur l'avenir, lorsqu'une forte division russe, marchant sous les ordres du général Paniutine, avec 48 pièces d'artillerie, arriva par le chemin de fer du nord et prit position sur le revers occidental des Carpathes, non loin des frontières de la Hongrie. Le feld-maréchal prince Paschiewitsch, informé de la situation critique de

l'armée autrichienne, avait pris sur lui d'accéder à la demande du cabinet de Vienne, en devançant les vues généreuses de l'empereur Nicolas. L'arrivée de cette division changea la face des choses. Non-seulement elle paralysait les projets agressifs de Georgey, mais elle donnait aux Autrichiens le temps de se réorganiser. Sur ces entrefaites, le général baron de Welden, dont la mission pénible et toute d'abnégation avait épuisé les forces, céda le commandement en chef au lieutenant-général baron Haynau, détaché de l'armée d'Italie.

Jules baron Haynau, né à Cassel (Hesse électorale) en 1786, entra comme lieutenant au service militaire de l'Autriche, en 1801. Soldat avant d'être homme, la gloire fut son premier maître à cette école mémorable où l'histoire écrivait sous la dictée de Napoléon et de l'archiduc Charles, des pages coulées dans le creuset d'Homère; l'Iliade en action fut le premier livre dans lequel il apprit à lire les noms de gloire, d'honneur et patrie.

Peu de temps après son entrée au service, il prouva, dans le cours de la campagne de 1805, qu'il marcherait rapidement pour s'élever bientôt à leur taille, sur les traces des plus grands capitaines de cette époque fertile en héros.

L'empereur François lui témoigna sa satisfaction personnelle en lui conférant, en 1806, le grade de

capitaine-lieutenant, qu'il échangea presque aussitôt contre celui de capitaine effectif.

Malgré de graves blessures reçues au premier rang à Nordlingen et à Wagram, il reparaît sur presque tous les champs de bataille de 1813, de 1814 et de 1815, pour obtenir à la pointe de son épée les justes récompenses dues à son mérite et le nouveau grade de major. Lieutenant-colonel en 1823, colonel en 1830, général de brigade en 1835, maréchal-lieutenant en 1844, général de division en 1845, son regard rayonna lorsque les événements de 1848, remuant l'Europe jusque dans ses entrailles, lui firent entrevoir des jours de lutte et de bataille.

A cette époque, la révolution, surprise elle-même de son incroyable victoire, avait quitté Paris pour faire son tour d'Europe. Elle débuta par l'Italie; triomphante provisoirement à Milan, elle s'apprêtait à briser avec l'épée de Charles-Albert le pacte qui unit la Lombardie à l'Autriche, lorsque le général Haynau, éloigné du service actif par une maladie sérieuse, offrit son expérience militaire au feld-maréchal Radetzky, et bénéficia de son droit incontestable de se mettre à la tête du régiment dont il était propriétaire.

Ainsi mis en relief, son courage et son énergie fixèrent l'attention du général en chef, qui, satisfait de trouver en lui l'homme nécessaire à un comman-

dement difficile, lui offrit celui de la forteresse de Vérone, dégarnie de troupes. Le général Haynau surpassa bientôt l'attente de son chef. Luttant contre les ennemis intérieurs, il sut non-seulement contenir les révolutionnaires de Vérone, mais il put au besoin appuyer les opérations de l'armée impériale. C'est ainsi que par une brigade dirigée rapidement en un moment suprême sur Somma-Campagna, il contribua puissamment au gain de la bataille de Custozza, qui termina si brillamment la première partie de la guerre d'Italie. Depuis lors, chacun de ses pas en Italie fut marqué par des succès dont Brescia et Malghera conservent encore le souvenir, et il continua dignement à servir son pays jusqu'au jour où l'empereur Ferdinand lui confia la mission de sauver en Hongrie la monarchie en péril : « Je la sauverai, « sire, s'écria avec enthousiasme le vieux guerrier, « je la sauverai, à moins qu'un boulet de canon ne « réserve cet honneur à plus heureux que moi. « — Je suis sans crainte, répondit l'empereur, car « j'ai pleine confiance en votre expérience, en votre « énergie et en votre fortune. »

Ces belles paroles, dignes du souverain qui les prononçait et du guerrier qui les inspirait au souverain, devaient désormais fixer la victoire sous les aigles d'Autriche. D'une taille imposante et élevée, le front large, couronné de cheveux blanchis par un

demi-siècle de guerre, les yeux pleins d'éclairs, la lèvre supérieure ornée d'une moustache d'un pied de longueur, le général Haynau, malgré ses quarante-neuf ans de service effectif, était encore l'un des généraux les plus énergiques et les plus vigoureusement trempés de l'armée autrichienne.

Cette énergie inflexible devant les exigences d'une mission rigoureuse, a été diversement appréciée. Sans chercher à justifier des actes taxés d'imprudence par les uns, de férocité par les autres, ne serait-il pas juste de dire qu'en politique une juste sévérité prévient souvent les fautes provoquées presque toujours par une clémence mal raisonnée.

L'amnistie donnée sans garantie le 16 juillet 1846, par sa sainteté Pie IX, n'a-t-elle pas fait autant d'ingrats que de parjures, autant de parjures que de rebelles?

Si Louis XVI, le 10 août, au palais des Tuileries, si Charles X, le 31 juillet, à Rambouillet, avaient osé carément faire face à la révolution, nous n'aurions pas eu d'abord deux régicides, les coupes réglées du bourreau, les noyades de Nantes, les mitraillades de Lyon, vingt ans de guerres civiles et de guerres étrangères, deux invasions; nous n'aurions pas eu ensuite le système bâtard de 1830, les défaillances de février, les énormités de 1848, qui, un instant, ont tout remis en question en Europe;

nous n'aurions pas enfin, à l'heure qu'il est, un avenir incertain, plein d'ombres et de mystères.

Les deux cabinets de Vienne et de Saint-Pétersbourg avaient arrêté, d'un commun accord, le plan d'opérations que les troupes combinées des deux empires devaient suivre. Une armée russe concentrée à Dukla, en Gallicie, pénétrerait par les Carpathes en Hongrie. Un second corps auxiliaire russe marcherait de la Valachie en Transylvanie, sous la conduite du général Luders, et serait secondé dans ses opérations par une division russe, qui manœuvrerait de la Bucowine sur Bistritz, et en outre par la division autrichienne du général Clamm, formée avec les débris du corps transylvanien du général Puchner ; enfin, l'armée principale autrichienne, appuyée sur la division Paniutine, formerait, sous les ordres du général baron Haynau, la troisième colonne d'attaque. Un détachement séparé, placé sous le sordres du général Grabbe, opérant dans la vallée de la Waag et sur le plateau de Schemnitz, servirait à lier les opérations des deux armées principales. Les troupes russes étaient placées sous les ordres du feld-maréchal prince de Varsovie, comte Paskiewitsch, digne de ce commandement suprême par ses hauts faits militaires et la confiance justement méritée de son souver[illegible]

[illegible] jour où ses troupes devaient traverser

la frontière, l'empereur Nicolas, qui semble avoir reçu de la Providence la sainte mission de préserver l'Europe contre les flots envahissants de la barbarie, lança un manifeste destiné à répandre une vive lumière sur les motifs de son intervention dans les affaires de l'empire d'Autriche ; nous le reproduisons en entier.

« Pour qui prend la peine de jeter un coup d'œil sur l'ensemble de notre situation géographique et sur l'état des populations qui habitent le long des Carpathes et du Danube, il devient évident que la monarchie autrichienne ne saurait être de ce côté un moment lésée dans ses possessions, ou sa puissance politique, sans qu'il n'en résulte une grave perturbation dans nos rapports de voisinage et dans nos intérêts les plus chers.

« Ces intérêts, l'insurrection magyare les a mis en jeu, depuis surtout que par un concours de circonstances dérivant de l'obligation où s'est vue l'Autriche d'aviser à la protection de son territoire sur plusieurs points à la fois, l'insurrection a pris tout à coup un formidable développement, sur le but et la nature duquel nous ne saurions plus nous méprendre. Des bords de la Theiss qui la resserrait, l'insurrection victorieuse s'est avancée jusqu'aux rivages du Danube. La Haute-Hongrie et toute la Transylvanie sont aujourd'hui en son pouvoir.

« Avec le foyer de son action s'est agrandi proportionnellement le cercle de son influence révolutionnaire. Le mouvement n'est plus uniquement hongrois, il est devenu polonais, il sert de point d'appui à une insurrection bien plus vaste, bien plus ambitieuse que l'indépendance magyare, à une insurrection qui aspire à soulever toutes les contrées de l'ancienne Pologne et à ressusciter pour nous les désastres et les calamités de 1831.

« Ce nouvel esprit s'est manifesté le jour où le camp magyar est devenu le quartier-général de l'émigration polonaise, le rendez-vous de ces soldats de l'anarchie qu'on retrouve dans tous les pays, au service de toutes les révoltes, au fond de toutes les conspirations, dont le but est de renverser les principes fondamentaux de la société pour y substituer les rêves sanglants de la démagogie la plus hideuse. Plus de vingt mille hommes appartenant à cette catégorie sont enrôlés sous les drapeaux de l'armée hongroise; ils y forment des régiments et des corps organisés. C'est à leurs chefs, notamment à Bem et Dembinski qu'appartiennent la conception de leurs plans d'action et la direction des opérations militaires. Leurs projets contre nous ne sont pas secrets; ils en font parade ouvertement. Ils ont l'intention de transporter le théâtre de la guerre en Gallicie, et par contre-coup dans nos provinces polonaises.

Leurs menées perfides ont déjà germé en Gallicie et à Cracovie. Du côté de la Transylvanie, elles tendent à paralyser, en suscitant et en encourageant les Moldo-Valaques mécontents, les efforts que nous faisons de concert avec la Turquie pour maintenir le calme dans les principautés. En un mot, elles entretiennent un état permanent d'agitation sur la vaste ligne de nos frontières. Une pareille effervescence ne saurait se prolonger, sans mettre en péril notre situation; elle exige de notre part de promptes et d'énergiques mesures.

« Il est sans doute à regretter que la Russie n'ait pu se maintenir indéfiniment dans l'attitude passive qu'elle avait adoptée dès les commencements de la crise européenne; mais on lui rendra cette justice, qu'elle n'a montré aucune envie, manifesté aucune impatience de s'engager prématurément dans la lutte des deux principes d'ordre moral et d'anarchie qui continuent à déchirer le sein de la famille européenne.

« Tant que la tourmente sociale a sévi dans le lointain, la Russie est restée calme, immobile en présence de l'agitation du monde. Elle a vu la guerre s'allumer, les institutions s'écrouler, les formes de gouvernement changer, sans sortir pour cela de la neutralité qu'elle s'était imposée. Mais l'heure où elle devait agir n'avait point été exclue des prévi-

sions du gouvernement impérial. S'il quitte, enfin, aujourd'hui son rôle de prudence expectative, la Russie n'en reste pas moins fidèle à l'esprit de ses déclarations antérieures. En effet, tout en annonçant, à l'occasion du manifeste du 14 mai de l'année dernière, qu'il s'interdirait scrupuleusement toute ingérence dans les affaires domestiques des pays étrangers, et qu'il laisserait chacun d'eux libre de modifier comme il l'entendrait, sa constitution intérieure; il avait néanmoins eu soin de se réserver une entière liberté d'action, dans le cas où le contre-coup des révolutions extérieures mettrait en péril sa propre sécurité, et dans celui où l'équilibre territorial, établi par les traités sur ses confins, courrait le risque d'être troublée ou modifiée à son préjudice.

« Or, que notre sécurité soit menacée par ce qui se passe ou se prépare en Hongrie, c'est ce qui ressort évidemment des projets et des efforts avoués par les insurgés eux-mêmes. Toute atteinte que, même pour un temps, porterait de ce côté un gouvernement révolutionnaire à l'intégrité et à l'unité de la monarchie autrichienne, en serait une à l'état de possession que, d'accord avec l'esprit des traités, Sa Majesté croit nécessaire à la balance européenne comme au repos de son propre pays.

Le gouvernement impérial se trouve donc dans la nécessité de se prémunir contre les éventualités qu'il

avait prévues; la situation présente est grosse de trop de complications pour qu'il lui soit permis d'en laisser développer le germe. En prévenant, en accélérant par le concours qu'elle prête à sa fidèle alliée, l'extinction d'un incendie qui menace de se propager du Danube à la Vistule et qui tient en fermentation toutes les nationalités répandues sur ce vaste empire, la Russie use non-seulement du droit incontestable que lui confère l'intérêt de sa propre conservation, mais elle croit agir dans celui de toutes les puissances véritablement amies de la paix et contribuer au maintien du repos dans la société comme à celui de l'équilibre en Europe. »

Comme on le voit clairement, d'après les termes de ce manifeste, les vues de l'empereur de Russie, en jetant sa vaillante épée au milieu de la lutte, étaient dégagées de tout sentiment d'intérêts personnels réprouvés par le droit des nations. En effet, ses troupes n'avaient pas la mission d'agrandir les frontières de son vaste empire, mais celle de les préserver de l'incendie révolutionnaire allumé en Hongrie par la démagogie européenne. Elles remplissaient en outre l'office d'un bon voisinage en secourant l'Autriche surprise, attaquée, non-seulement à l'extérieur, mais au sein même de ses États, non point uniquement par l'étranger, mais par ses propres sujets, plus encore par une partie de son armée, retenue par une

fatale erreur sous les drapeaux de l'insurrection.

L'intervention russe se fondait sur deux motifs principaux : *le devoir et la nécessité;* 1° le devoir qu'imposait à la Russie la situation critique d'un fidèle allié; 2° la nécessité de pourvoir à sa propre défense.

En effet, si l'on jette un coup d'œil sur l'ensemble de la situation géographique de la Russie et sur l'état des populations qui longent les Carpathes et le Danube, il est évident que l'empire d'Autriche ne saurait être, de ce côté, entamé dans ses possessions, ou attaqué dans sa puissance politique, sans qu'il n'en résultât pour l'empire de Russie une perturbation immédiate dans ses rapports et ses intérêts les plus essentiels. Or, ces rapports et ces intérêts, menacés dès le principe par l'insurrection hongroise, se trouvèrent gravement compromis le jour où le cercle de l'influence révolutionnaire s'étant agrandi avec le foyer de son action, le mouvement magyar s'était incarné à l'élément polonais.

Cette alliance, formée momentanément entre deux éléments contraires, servait de base à une vaste insurrection qui avait pour but le soulèvement de toutes les contrées de l'ancien royaume de Pologne. L'aspect des camps magyars ne laissait aucun doute à cet égard. Plus de 20,000 Polonais, intrépides soldats de la démagogie, étaient enrôlés sous les dra-

peaux hongrois; ils y formaient des bataillons, des corps entiers, ils avaient des officiers de leur nation, et à leurs généraux appartenaient en grande partie la conception stratégique et la direction de la guerre. Du côté de la Gallicie, ils menaçaient l'empire russe dans ses provinces polonaises; du côté de la Transylvanie, ils paralysaient, en suscitant les Moldo-Valaques, les efforts que le cabinet de Saint-Pétersbourg, de concert avec celui de Constantinople, faisait pour maintenir le calme dans les principautés. En un mot, les révolutionnaires entretenaient sur la vaste ligne des frontières russes un foyer dont les flammes attendaient les vents de la France pour incendier le cœur de l'empire. Une lettre remarquable, adressée de Paris, le 5 juin 1849, par le prince Adam Czartoryski à Dembinski, lève tous les doutes sur l'hostilité des chefs de la révolution magyare à l'égard de la Russie (1).

En présence de ces menées, de ces agressions, de ces défis, l'empereur Nicolas ne pouvait pas rester plus longtemps neutre sans faillir à la mission suprême que Dieu lui a confiée. Il avait vu les monarchies en fuite, les républiques remplacer les couronnes par les bonnets phrygiens; il avait vu l'émeute triomphante se promener à travers l'Europe et biva-

(1) V. les documents historiques, n° 5.

quer dans le palais des rois; il avait vu les chiffonniers ivres s'asseoir démocratiquement sur les trônes et troquer leurs crochets de fer contre les sceptres d'or; il avait vu la force brutale substituée à la justice, le mensonge à la vérité, le fait au droit, il avait vu tout cela; l'empereur! la main frémissante sur son épée, sans la tirer cependant du fourreau; mais debout, le pied à l'étrier, les yeux fixés sur les champs de bataille où la guerre civile et la guerre étrangère luttaient corps à corps, il attendait l'heure d'agir, et cette heure était venue.

CHAPITRE V.

Succès du ban. — Combat de Kacs. — Prise de Neusatz. — Coup d'œil d'ensemble sur les armées belligérantes. — Mort du général Wyss. — Affaire de Pered. — Revue passée par l'empereur Nicolas. — Marche de la principale armée russe. Occupation de Kaschan. — Prise de Debreczin. — Mouvements divers. — Singulières provocations. — Entrée triomphale de Kossuth à Pesth. — Cour de madame Kossuth. — Fêtes et réjouissances. — Georgey anti-républicain. — Les Hongrois républicains et madame Kossuth reine.

La coopération des armées autrichiennes et russes ne laissait aucun doute sur l'issue de la guerre; elle devait infailliblement se traduire par la répression de la révolte magyare. Cependant, le laps de temps nécessaire à la concentration des troupes russes sur les points indiqués pouvait, en prolongeant l'inaction de la principale armée autrichienne, entraîner des conséquences fâcheuses pour la situation du midi de la Hongrie où, d'un côté, les rebelles menaçaient la Servie en s'appuyant sur Peterwardein, de l'autre, concentraient leurs efforts contre les forteresses isolées d'Arad et de Temeswar. En effet, depuis l'évacuation de Pesth par les troupes impériales, les affai-

res avaient pris, sur ce théâtre, une tournure déplorable : les corps autrichiens, qui malheureusement manœuvraient isolément, étaient presque partout repoussés ou paralysés par la supériorité du nombre.

De même, dans le Banat, le brave général Rukawina, après avoir tenu quelque temps la campagne contre les forces considérables qui lui étaient opposées, avait été contraint de se renfermer dans la place principale avec 4 généraux, 188 officiers et 8,659 soldats. Le choléra, le typhus, l'effet destructeur des boulets et des bombes, exerçaient des ravages effrayants dans les rangs des intrépides défenseurs de cette place, dont la situation pouvait être considérée comme désespérée.

A la même époque, les insurgés avaient fait de grands progrès du côté de la frontière de la Servie. Le général Puffer, qui, depuis la maladie du général Theodorowitsch, avait pris le commandement, s'était retiré à Carlowitz avec les débris de son armée, réduite à 3,000 combattants. Le général Meyerhofer occupait Semlin avec 1,200 hommes, le colonel Mamula bloquait Peterwardein, enfin quelques autres détachements étaient éparpillés çà et là sans plan et sans combinaison.

Dans cet état de choses, non-seulement les impériaux se trouvaient dans l'impossibilité de ravitailler ou de débloquer Peterwardein, mais ils avaient à

redouter une invasion dans le district militaire des Czaikistes, qui formaient le principal noyau de la Servie. Stratimirowitsch, avec quelques troupes rassemblées à la hâte sur ce point, et, plus tard, le colonel Knizanin, avec les troupes auxiliaires de la Servie turque, qu'on avait rappelées, parvinrent, par leur énergique résistance, à repousser l'invasion dont ils étaient menacés. Cependant, leur résistance n'aurait pu être de longue durée si le ban n'était accouru avec son armée à Essek. Sans se dissimuler la gravité de la situation, Jellachich sut, par la rapidité de ses mouvements et l'habileté de ses dispositions, rétablir l'état des affaires. Après avoir incorporé les troupes de Syrmie et et de Servie dans son armée, il confia le blocus de Peterwardein au général Hartlieb, prit position entre Kacs et Jarek, le long des lignes romaines, pour y attendre l'occasion favorable d'attaquer l'ennemi.

Cette occasion se présenta bientôt. Les rebelles qui, le 4 juin, avaient échoué dans une tentative contre les positions du ban, vinrent déployer le 7 juin, à cinq heures du matin, une ligne formidable d'artillerie devant le camp de Kacs. Le général Ottinger, à la tête de quatre régiments de cavalerie, marcha à leur rencontre et les tailla en pièces. Le 8e bataillon de honvéd resta tout entier sur le carreau. Perczel, avec une partie de ses troupes, se retira en

désordre à Neusatz, sous le canon de Peterwardein; l'autre partie prit, par Zombor, la route d'O-Becsé, sur la Theiss. Le ban marcha aussitôt sur Neusatz et en ordonna l'attaque. Les Croates, montant à l'assaut avec une bravoure digne de leur chef, emportèrent la place sans coup férir.

Ce nouveau succès assura à Jellachich la conquête projetée de tout le comitat de Bacs jusqu'au canal François. L'armée se développa le long de ce canal et occupa les points de passage de Verbas et de Saint-Thomas. De Kiss-Ker, où le ban transféra son quartier général, il pouvait tenir contre les forces insurgées qui lui faisaient face, mais il lui était matériellement impossible de secourir Arad et Temeswar. En attendant le jour fixé pour le commencement des opérations offensives, jetons un coup d'œil rapide sur les forces et la situation des armées prêtes à en venir aux mains.

Le général Haynau divisa la sienne en quatre corps d'armée.

Le premier corps, sous le commandement du feld-maréchal lieutenant comte Schlik, comprenait 24 bataillons, 32 escadrons, 60 bouches à feu et 2 équipages de pont.

Le second corps, aux ordres du feld-maréchal lieutenant baron Csorich, formait 15 bataillons, 6 escadrons, 42 pièces d'artillerie et 2 équipages de pont.

Le troisième corps, commandé par le feld-maréchal lieutenant prince Edmond Schwarzenberg, comptait 17 bataillons, 14 escadrons, 48 canons et 2 équipages de pont.

Le quatrième corps, marchant sous les ordres du feld-maréchal lieutenant baron Wohlgemuth, formait 17 bataillons, 24 escadrons, 60 bouches à feu et 2 équipages de pont.

Une réserve d'artillerie de 78 pièces, 4 compagnies de pionniers, 3 de sapeurs et 3 équipages de pont complétaient l'ensemble de ces forces, formant un total de 70 bataillons, 76 escadrons et 288 pièces d'artillerie.

Le général Haynau choisit, pour son chef d'état-major, un officier supérieur qui, par ses talents militaires, son courage à toute épreuve et l'énergie de son caractère, passait avec raison pour l'un des meilleurs officiers de l'armée impériale. Le lieutenant-colonel Ramming devait justifier, durant tout le cours de la campagne, le choix du général en chef.

L'armée hongroise était composée de neuf divisions, formant quatre corps d'armée et un corps de réserve.

Le premier corps, dit l'armée du Haut-Danube, avait pour commandant en chef le général Arthur Georgey, et formait soixante-un bataillons, quatre-vingt-trois escadrons, deux cent vingt-neuf bouches à feu. Le

deuxième corps, l'armée du Nord, sous les ordres de Dembinski, comptait vingt-quatre bataillons, douze escadrons et cinquante-sept pièces d'artillerie. Le troisième corps, l'armée du Bas-Banate, commandé par Maurice Perczel, était composé de trente-deux bataillons, vingt-huit escadrons et quatre-vingt-huit canons.

Le quatrième corps d'armée avait pour commandant en chef le général Bem, et formait quarante-sept bataillons, vingt-neuf escadrons, cent deux pièces d'artillerie.

Le corps de réserve, fort de dix bataillons, six escadrons et douze pièces, portait à 174 bataillons, 158 escadrons et 488 bouches à feu les forces régulières de l'insurrection : soit 162,564 hommes et 27,103 chevaux. Si à ce chiffre on ajoute les troupes irrégulières du corps franc de Nemegyéi, celles du corps des volontaires de Földvary, les garnisons et l'artillerie de Comorn, Peterwardein, Bude, Arad, on trouvera sous les drapeaux magyares 200,000 combattants et 1,800 pièces d'artillerie.

D'un autre côté, la division du général russe Paniutine, arrivée de Hradisch, par Tyrnau à Presbourg, porta à cinq divisions l'armée impériale, qui prit les positions suivantes : le deuxième corps et le quatrième, échelonnés sur la rive gauche du Danube, tenaient une ligne de Léopoldstadt, par l'île de

Schütte au Danube. La division du général Paniutine, à cheval sur les ponts du fleuve, appuyait les troupes de l'une et l'autre rive. Sur la rive droite du Danube, le premier corps occupait la ligne de Wiéselbourg, et appuyait sa gauche au Danube, sa droite au lac Nieusiedl. Le troisième corps, couvrant la ville et la route d'OEdembourg, avait échelonné, sous les ordres du général Wyss, une forte avant-garde à Csorna, pour entretenir les communications entre les deux corps.

La position de ce détachement, trop faible pour occuper les passages de Raabnitz à Marczaltö et Egyed, était très-aventurée. Les insurgés, instruits de ces circonstances, résolurent de le surprendre et de lui couper la retraite sur Kapuvar. A cet effet, la division Malomsok traversa le Raab le 13, dans la matinée, et dirigea une première colonne sur Farad, une seconde sur Csorna. Le général Wyss, attaqué par des forces supérieures, et coupé dans ses communications avec Kapuvàr, prit le parti de se replier sur Bő-Sarkany : au dernier rang de son arrière-garde, il soutenait bravement les efforts des ennemis, lorsqu'une balle vint terminer le cours de sa glorieuse carrière ; il tomba pour ne plus se relever, au cri de vive l'empereur !

Le jour fixé pour le commencement des opérations offensives avait été fixé au 28 juin : cette époque

n'était plus éloignée ; en l'attendant, le général Haynau, pour être à même d'émettre sans délai le projet qu'il avait formé de marcher sur la rive droite du Danube, résolut de faire exécuter aux corps établis sur la rive gauche des mouvements propres à les rapprocher du fleuve, afin de faciliter ainsi leur concentration sur la rive droite.

De leur côté, les Hongrois, concentrés au nombre de vingt mille hommes, et appuyés par quatre-vingt-trois pièces de canon, méditaient en même temps une irruption par la rive gauche. Déjà le 14, ils avaient rétabli les ponts de la Waag à Nogya, de Sereg-Akol, et forcé le général Pott, qui occupait Sellye, de se replier sur Izigard. Le 16 juin, ils l'attaquèrent avec des forces supérieures, au moment même où la brigade Herzinger et une partie de la brigade Theissing, précisément occupées à exécuter leurs mouvements de concentration, arrivèrent à Pered. Les habiles dispositions du général Herzinger, exécutées avec intrépidité par les Houlans, aux ordres du major Coudenhowen, forcèrent les Magyars à battre en retraite, tandis que le général Pott, après un combat opiniâtre, reprenait Izigard, et repoussait l'ennemi vers Sereg-Akol.

Dans la journée du 20, le général en chef, informé que les Magyares débouchaient par le pont de la Waag, donna l'ordre au feld-maréchal-lieutenant

Wohlgemuth de les attaquer et de les repousser sur la rive gauche; mais les rebelles, soutenus par une nombreuse artillerie, rejetèrent le général Pott sur Deaky, la brigade Theissing sur Szelly, et occupèrent sans coup férir l'importante position de Pered. Dans cet état de choses, le général Wohlgemuth, obligé de couvrir Freystadtel, et ne pouvant dégarnir ses lignes, demanda le concours de la division russe. Le général Paniutine répondit à cet appel en faisant occuper le soir même Hidas-Kürth par un régiment de chasseurs et une batterie ; Taksany par trois régiments et trois batteries. Cette manœuvre permit à la brigade Theissing de réoccuper Szelly.

Le lendemain, 21, les troupes combinées d'Autriche et de Russie, décidées à offrir la bataille aux Hongrois, se rangèrent dans l'ordre suivant : le général Paniutine formait le centre avec douze bataillons de la division russe, deux escadrons des houlans de Civilart et deux escadrons de cuirassiers, formés en bataille sur chaque aile. Le général-major Herzinger, avec sa brigade réunie à celle du général Theissing, avec quatre bataillons russes et les cuirassiers d'Auesperg, formait l'aile droite; les brigades Périn et Pott formaient l'aile gauche.

A la vue de ces préparatifs d'attaque, les Magyars commandés par Georgey avaient évacué Szelly, s'étaient repliés sur Kiraly-Rew et Pered, et avaient

formé leurs lignes de bataille entre ce village et Deaky. Le général hongrois parcourt à cheval le front de ses troupes ; il leur rappelle la forteresse de Bude, si brillamment emportée à la baïonnette, il les exhorte, au nom de la patrie qui leur a confié son indépendance et ses libertés, à déployer la valeur qui donne la victoire. Dans ce moment, un premier coup de canon donna le signal de l'attaque, le combat venait de s'engager au centre. L'ennemi fut bientôt rejeté dans le village ; alors, tandis que les brigades Pott et Périn pressent son flanc droit, le général Paniutine, après avoir ébranlé son flanc gauche par le feu nourri de vingt-quatre pièces d'artillerie, le fait charger par le général Lederer avec les cuirassiers de Ferdinand, deux bataillons russes et quatre pièces de canon. La cavalerie rebelle, mise en déroute, se replie précipitamment sur la position du gros de l'armée, à Pered. Pendant ce temps, l'aile droite de l'armée impériale, soutenue par un régiment de chasseurs russes, quatre escadrons de cuirassiers et dix pièces d'artillerie, s'était emparée du village de Kiraly-rew pour appuyer les mouvements de Paniutine. Ce général, prenant résolûment l'offensive, venait de lancer à l'assaut du village de Pered une colonne, qui fut reçue à coups de canon par les batteries rebelles, placées devant un petit bois à la gauche du village. Les chasseurs russes s'avancent en bon or-

dre sous une grêle de mitraille qui fait de larges trouées dans leurs rangs ; à leur tête, le brave major Kuburkin est emporté par un boulet de canon ; le colonel Baûmgarten le remplace, et, l'épée à la main, il se précipite sur l'ennemi ; ses troupes, entraînées par son héroïque exemple, pénètrent dans le village, incendié par le canon de la brigade Pott. Là, après un combat vif, mais court, ils s'emparent de quatre pièces de canon. Battus ainsi sur toute leur ligne, les Hongrois profitèrent de la nuit pour se réfugier sur la rive gauche du Waag. Dans la matinée du 22, ils avaient complétement abandonné la rive droite. Leurs pertes en cette affaire, ainsi que dans les escarmouches qui l'avaient précédée, consistaient en trois mille hommes hors de combat, six pièces de canon et un drapeau.

Parmi les nombreuses actions d'éclat qui signalèrent cette brillante affaire, il en est deux qui méritent d'être citées. Du côté des Autrichiens, un artilleur nommé François Zegneg, qui avait eu la jambe emportée dès le commencement du combat, ne voulut se faire porter à l'ambulance que lorsque la victoire se fut rangée définitivement sous l'aigle impériale.

Du côté des Hongrois, un capitaine de honvéd nommé Sebö, grièvement blessé à la tête et à la poitrine, défendit seul, pendant plus d'un q rt d'heure,

contre six chasseurs russes, le drapeau de son bataillon.

« Rendez-vous, lui disaient les Russes, admirant son courage ; vous avez assez fait pour votre honneur de soldat.

— Mais pas assez pour la gloire de la Hongrie, » répliqua le Magyar.

Et sentant que la vie allait s'échapper avec son sang par ses nombreuses blessures, il s'enveloppa dans les plis de la bannière hongroise et tomba enseveli dans son glorieux linceul.

La bataille de Pered, conduite avec un ensemble parfait par les généraux alliés Wohlgemuth et Paniutine, gagnée par leurs habiles dispositions et la valeur des troupes, leur procura l'avantage d'une importante position stratégique. Les intentions de Georgey, attaquant les deux armées, étaient complexes ; ce général avait en vue, d'un côté, d'empêcher la concentration de ses adversaires en menaçant Presbourg, de l'autre côté, de déguiser l'opération analogue qu'il faisait exécuter à ses propres troupes, pour jeter dans Raab des forces suffisantes. La victoire des impériaux, déjouant cette double combinaison, produisit sur l'esprit des insurgés un effet moral désastreux ; l'intervention russe, signalée par le brillant succès de Pered, était un fait accompli ; du reste, les événements qui se passaient au même instant au

nord de la Hongrie, devaient dissiper les dernières illusions qui pouvaient exister à cet égard.

La principale armée russe s'était concentrée à Dukla. Elle comprenait, indépendamment de nombreuses réserves d'artillerie et de cavalerie, trois corps d'armée, composés chacun de trois divisions d'infanterie et d'une division de cavalerie. L'empereur Nicolas, qui prêtait si généreusement à l'Autriche le secours de ses troupes, se rendit à Dukla pour en passer la revue. L'enthousiasme que son arrivée excita au sein de l'armée fut le présage assuré du triomphe prochain de la justice et du droit.

Le 16 juin, le prince de Varsovie avait établi son quartier-général à Zmigrod; le 17, les troupes russes pénétrèrent en Hongrie, en plusieurs colonnes et dans les directions suivantes :

Le troisième corps, dont une division était détachée sous les ordres du général Paniutine auprès de l'armée autrichienne, avait pour chef le général comte de Rüdiger; il marcha par Neumark, Ofal et Foliborg sur Lublo avec deux divisions d'infanterie et une de cavalerie.

Le deuxième corps, dont une division manœuvrait sous les ordres du général Grabbe dans la vallée du Waag et de l'Awa, était commandé par le général Kuprianoff; il se dirigea avec les deux divisions qui lui restaient sur Jzbe et Konieczno.

Enfin, le quatrième corps, sous les ordres du général Tchéodajeff, dont une division d'infanterie couvrait la Bucovine, porta ses deux autres divisions, en deux colonnes, de Zmigrod à Graab et de Dukla à Komornik.

Les Magyars ne défendirent pas sérieusement les défilés des Carpathes, ils abandonnèrent successivement les positions retranchées qu'ils occupaient dans les montagnes. Le 18, l'avant-garde de l'armée russe occupa sans coup férir Bartfeld. Le 19, le prince de Varsovie s'y rendit avec le grand-duc Constantin, et de là poussa une forte reconnaissance à la tête des Cosaques du général Beloguјeff. Les rebelles, qui, sous les ordres de Dembinski, avaient pris position à quelques milles de Bartfeld, ne jugèrent pas prudent de s'opposer au choc de l'armée russe ; ils se retirèrent sans attendre l'attaque, évacuèrent également Eperies et prirent la direction de Kaschau. Le général Tchéodajeff reçut aussitôt l'ordre de les poursuivre et de se porter sur Samos. Le 46e régiment de Cosaques atteignit le premier l'arrière-garde ennemie, qui se forma immédiatement en ordre de bataille; mais au même instant, le régiment de hussards de la grande duchesse Olga parut sur le terrain, et exécuta une charge brillante contre les hussards hongrois. Ce premier choc fut terrible; foudroyées en flanc par l'artillerie, les colonnes magyares furent

renversées, mises en déroute et poursuivies l'épée dans les reins jusqu'au pont de la Tarcza, où se trouvaient les réserves de Dembinski.

De là, continuant son mouvement de retraite, le général polonais alla prendre une forte position à Budimir : le prince Paskewitsch fit ses dispositions pour l'attaquer. En conséquence, la quatrième division d'infanterie et sept bataillons de la onzième franchirent le pont de Samos qu'on avait établi, et marchèrent par la chaussée de Kaschau, pendant que la douzième division d'infanterie et un régiment de cavalerie se portèrent par une route latérale sur Bezler par Bogdané. En même temps la cinquième division se dirigea par Lemes sur les hauteurs de Budimir que les rebelles semblaient vouloir défendre; la cavalerie marcha dans l'intervalle de la quatrième et de la cinquième division. Le gros de l'armée s'échelonna sur la Tarcza, de manière que la cinquième division put se porter sur la position des Magyars par Schenik; la quatrième par Kisfalu. La douzième division continua son mouvement de flanc sur la rive gauche de la Tarcza, pour déborder l'aile gauche de Dembinski.

Cette fois encore, les Magyars, évitant le combat, abandonnèrent Kaschau et se dirigèrent, en toute hâte, sur Miskolcz par Hidas-Nemethy. Alors le feld-maréchal prince de Varsovie occupa Kaschau et fit

prendre à ses troupes les positions suivantes : la cavalerie campa entre Baretz et Hardt ; le quatrième corps dépassa la ville et la couvrit ; le deuxième forma la réserve.

A cette époque, le feld-maréchal russe manquait de données exactes sur les opérations du général Grabbe, sur les mouvements de l'armée autrichienne et sur ceux de la principale armée hongroise qui manœuvrait devant elle ; comme ces renseignements lui étaient indispensables pour déterminer la ligne d'opération ultérieure de l'armée russe elle-même, Il résolut de les attendre dans une position centrale qui lui assura en temps opportun la plus grande liberté d'action. La ligne du Sajo, aux environs de Miskolcz offrait ce double avantage, car l'armée russe, à cheval sur la grande route de Pesth, couvrait sa ligne de retraite et dominait à gauche les passages de la Theiss, à droite, les routes de Rima-Secz et de Lozoncs.

Ainsi, maître de la ligne du Sajo, le prince Paskewitsch, voulant mettre à profit l'inaction momentanée de l'armée, fit exécuter une pointe au delà de la Theiss jusqu'à Debreczin. Le corps du général Tchéodajeff fut chargé de cette expédition qui avait pour but d'étendre le rayon ouvert aux subsistances des troupes, de tenir les rebelles dans l'incertitude sur les projets du général russe, enfin d'exercer une

grande influence morale sur leur esprit en plantant victorieusement le drapeau de l'intervention au milieu d'une ville, où Kossuth avait naguère établi le siége du gouvernement et qui passait encore pour le principal foyer du magyarisme.

Le général Tchéodajeff s'acquitta avec succès de cette mission; son avant-garde se porta rapidement sur Tokay, s'empara du pont de pontons établi sur la Theiss, balaya devant elle le corps ennemi qui chercha vainement à lui disputer le passage; elle franchit la rivière et marcha sans résistance sur Debreczin.

A l'approche des Russes, les habitants de cette ville se crurent à leur dernière heure, car Kossuth, agissant sur l'esprit des rebelles autant par la crainte de l'expiation que par l'enthousiasme du succès, ne cessait de représenter les alliés de l'Autriche sous les plus sombres couleurs.

A ses yeux, le feld-maréchal prince de Varsovie n'était qu'un chef de pillards, dont chaque pas en avant devait être marqué par le sang et l'incendie, le meurtre et le viol, la ruine et le désespoir.

Ainsi trompés par les proclamations fantastiques de Kossuth, les habitants de Debreczin, réveillés un matin par les trompettes des cavaliers russes, n'auraient pas été plus effrayés, si les anges du jugement dernier eussent fait résonner à leurs oreilles les fan-

fares de la résurrection. Les plus courageux, entre voyant pour leur malheureuse cité le sort de Troie, disaient poétiquement avec Virgile :

Nulla salus victis, nullam sperare salutem;

mais les moins braves ou les plus sages, reconnaissant que le salut pour eux devait se trouver plutôt dans une soumission complète que dans une résistance impossible, décidèrent les autorités républicaines à subir sans condition la loi du vainqueur.

Les Russes entrèrent dans Debreczin et, loin de répandre une seule goutte de sang, de commettre un seul excès, ils mirent sous la protection militaire la vie et la propriété des gens.

Cette conduite généreuse, tenue par des soldats *barbares*, selon Kossuth, surprit d'autant plus les Hongrois qu'elle faisait un contraste sublime aux excès monstrueux qui signalaient partout le passage des Magyars, excès, nous l'avons dit (1), qui dépassaient en atrocités peut-être les plus mauvais jours des émigrations des peuples.

Pendant que le général Tchéodajeff tenait à Debreczin d'une main également ferme l'épée miséricordieuse de la victoire au lieu du glaive de la vengeance, le flambeau de la civilisation au lieu de la

(1) *V.* les Documents historiques, n° 6.

torche de l'incendie, le général Sass, ayant appris qu'une forte colonne ennemie s'était formée à Rosenau, se porta à la tête des Cosaques de la ligne de Samos vers Rosénau.

L'arrière-garde rebelle occupait à Debrod une assez forte position que le général Sass n'hésita pas à attaquer avec une vigueur égale à la résistance. Après deux heures de combat, les Magyars, abandonnant le terrain, se dispersèrent dans toutes les directions; mais poursuivis, la lance dans les reins, par les rapides cavaliers du Caucase, ils périrent presque tous.

Tandis que la grande armée russe pénétrait ainsi dans le cœur de la Hongrie, le général Grabbe, accomplissant la mission dont il était chargé, avait atteint, le 17 juin, Also-Kubin; de là, il se porta avec une nombreuse artillerie et quatre centuries de Cosaques vers Rosenberg sur la Waag. En même temps, le général Benitzni conduisit un nombre égal de combattants et d'artillerie sur Suczan et Saint-Marton. Avertis de la marche des Russes, les rebelles qui tenaient Rosenberg, brûlèrent le pont de la Waag et se croyant assurés par la séparation de la rivière, ils bravèrent les Cosaques dépourvus d'équipages de pont, en exposant à leurs regards un gros mouton empaillé et hissé au fer d'une lance plantée sur le rivage. Le mouton, symbolique image

de la douceur, servant ce jour-là d'enseigne à une belliqueuse provocation, portait entre ses cornes un énorme écriteau, sur lequel un facétieux magyar avait tracé ces mots :

« **Quand ce mouton bêlera**
« **Le Cosaque passera**
« **La Waag et nous *tondra.*** »

A la vue de cet excentrique trophée, le général russe sourit, et le montrant du bout de son épée à ses troupes, il leur adressa cette courte et énergique harangue :

« Soldats! il faut que les Hongrois soient encore plus présomptueux que ne l'assure leur réputation, pour oser croire qu'ils feront peur aux aigles en leur opposant un ridicule épouvantail de moineaux; prouvons-leur que les aigles de Russie n'ont pas besoin de ponts pour passer les fleuves, ni de ciseaux pour *tondre* les ennemis, soit qu'ils revêtent une peau d'âne, de tigre ou d'agneau. Soldats, en avant! » En avant! répètent les Cosaques, et se jetant dans la rivière, ils la traversent à la nage sous la protection de quatre pièces d'artillerie placées en batterie. Les rebelles prirent la fuite en s'écriant : Il paraît que les aigles russes sont *amphibies*. La marche de la colonne russe du général Benitzni fut arrêtée par des abatis d'arbres et d'importantes barricades élevées

sur la route qu'elle devait suivre. Cependant, Rosenberg et Saint-Marton furent occupés, et le général Grabbe s'apprêta à marcher vers le plateau de Schemnitz. . . . . . .

Quelques jours avant les opérations que nous venons de raconter, Kossuth, le front ceint d'une couronne de lauriers, était revenu triomphalement dans la ville de Pesth, qu'il avait dû quitter en fugitif cinq mois auparavant par une froide nuit d'hiver. Son entrée rappela, sauf l'insulteur public (à moins que sa conscience n'eût rempli mystérieurement ce rôle au fond de son âme), les pompes qui célébraient la marche des empereurs allant rendre grâces aux dieux du Capitole.

Dans une voiture, attelée de quatre chevaux conduits par des personnages illustres qui ce jour-là ont flétri leurs nobles écussons, Kossuth, escorté de la légion allemande, de la garde nationale à cheval, suivi d'un nombreux et splendide état-major, avait à sa droite madame Kossuth, richement vêtue, le front rayonnant, mais pâle par les émotions diverses qui devaient agiter son cœur. Il traversa solennellement, au pas, les principales rues de la ville à travers les flots pressés de la population parée de ses habits de fête. Pour dérober aux regards du dictateur les sinistres images de la guerre civile, les Magyars fanatisés avaient caché sous de

soyeuses tentures, sous d'élégantes draperies, sous des tapis de verdure et de fleurs les saignantes cicatrices de leurs maisons ; toutes les fenêtres étaient ornées de riants visages de femmes, tous ces visages étaient ou semblaient rassérénés par de joyeux sourires; toutes les voix avaient des cris d'enthousiasme, des acclamations et des éloges; toutes les mains avaient des applaudissements; tous les fronts s'étaient couverts d'un masque fabriqué par un enthousiasme véritable ou factice, par la faiblesse ou la peur. Un homme seul, le regard inquiet, l'âme en proie aux sombres pressentiments de l'avenir, resta froid devant cet appareil théâtral ; c'était Georgey. Un instant même un sourire de pitié passa sur ses lèvres et recueillit ces mots : « C'était bien la peine d'ou-
« vrir les plus nobles veines, de verser le plus pur
« sang de l'Autriche, de brûler Bude, de faire autant
« de ruines pour préparer le prologue et la mise en
« scène d'une semblable parodie ! »

Le soir, les deux villes jumelles, splendidement illuminées, se donnèrent la main au moyen d'une double chaîne de flammes jetée sur le Danube. De nombreux transparents, illustrés par de flatteuses devises et de serviles emblèmes, célébrèrent la gloire du grand Kossuth, pendant que Kossuth, installé dans le palais des rois à Bude, se célébrait lui-même à table et le verre à la main. Les généraux, les cour-

tisans, tous les ouvriers de son incroyable fortune, l'entouraient avec respect et vénération. Le festin, arrosé par les meilleurs vins de France et de Hongrie, était des plus animés ; le regard de madame Kossuth brillait comme celui d'une reine en couche d'un royal dauphin ; la nature orientale de son mari, dédaignant le problème du lendemain, jouissait de l'heure présente. Que lui manquait-il, en effet, pour sacrer ses victoires ? Le gothique diadème d'Arpád ? Il l'avait sous sa main. Il lui aurait suffi d'étendre le bras, de faire un geste, un signe pour y voir enchâssé son front ; il ne le fit pas, mais il se leva de table, et se dirigea majestueusement, du pas de tragédie, vers une des fenêtres ouvertes de la salle. Elle avait vue sur le splendide panorama qui se déroule au pied du palais de Bude. La nuit était magnifique ; les étoiles du ciel, effaçant par leur éclat les illuminations qui, vues d'en haut, ressemblaient à de misérables quinquets, démontraient en caractères de feu combien les œuvres de Dieu l'emportaient sur celles de l'homme.

Kossuth, qui, depuis quelques instants, cherchait un coup de mélodrame, étendit sa main dans l'espace, et, indiquant l'astre le plus étincelant qu'il put trouver, il s'écria :

— Regardez, et voyez ! Savez-vous, nobles Hongrois, quelle est cette étoile ?

— C'est l'étoile de notre grand Kossuth ! exclam la voix d'un courtisan.

— C'est l'étoile de Vénus, répondit sérieusement Georgey.

— Non, magnanimes Magyars ; cette étoile resplendissante au ciel comme la gloire de notre chère patrie sur la terre, c'est l'étoile de la Hongrie : tant que cette étoile brillera au firmament, la Hongrie existera sur le globe ; car la Hongrie, en vérité je vous le dis, vivra jusqu'à la fin des siècles. . . .

Il était onze heures. Les lampions qui fumaient au bas s'éteignirent. Les joyeux invités de Kossuth s'inclinèrent devant Sa Majesté, et le triomphateur se retira pour s'endormir sur les décevantes éventualités de l'avenir.

Les jours qui suivirent ressemblèrent assez uniformément à ce premier jour de triomphe. Enivrés de puissance et d'ovations, plongés dans les honneurs et les fêtes, roi et reine de fait, sinon de droit et de nom, Kossuth et sa femme s'abandonnaient fastueusement aux délices de la Capoue nouvelle. Aux périls qui, de tous côtés, s'amoncelaient à l'horizon, Kossuth prêtait à peine un regard : ses familiers cherchaient-ils à le prémunir contre l'invasion des Russes, il répliquait que la vue d'un seul hussard hongrois mettrait en fuite dix Cosaques ; lui parlaient-ils de maréchal Haynau, du prince de Varsovie, il répon-

dait Bem et Georgey, Georgey qu'il détestait et flattait à la fois, Georgey dont la mâle franchise trouvait à chaque instant le défaut de son pourpoint dictatorial pour le frapper droit au cœur. . . . . . .

Un jour que Kossuth avait convié à sa table l'élite de sa cour et que Georgey occupait, selon son habitude, la place d'honneur, à la droite de la maîtresse de la maison, un imprudent flatteur compara le vainqueur de Bude aux plus grands hommes de l'ancienne Rome; Georgey sablait en ce moment un excellent champagne trouvé dans les caves de l'archiduc palatin; il déposa vivement la coupe à moitié vide devant lui, et, partant d'un immense éclat de rire, il se fit répéter la phrase qui, cette fois, subit une variation; le maladroit courtisan assimilait Georgey à Annibal.

— Annibal était Carthaginois, et de plus, le général le plus aristocrate de l'antiquité, répliqua Georgey.

Battu sur ce point, le flatteur, voulant réparer son échec par un compliment décisif, ajouta :

— Vous réunissez en vous seul toutes les vertus patriotiques des républicains de Rome et de Sparte.

— Moi, un républicain! s'écria Georgey, quelle plaisanterie! . . . .

— Et le modèle des républicains encore!

— Moi, un vieux Romain! quelle sottise!

— Plus grand et plus illustre par ses vertus que Brutus.

— Je ne crois pas aux vertus de Brutus.

— Mais vous ne pouvez nier celles du héros de Bude.

— Moi, Georgey, un républicain! moi, Georgey, un Romain! un Brutus! un héros de l'antiquité! Oh! monsieur, que vous ai-je fait pour que vous m'outragiez ainsi?

— Mille pardons, général, bien loin de vouloir vous outrager, mon intention était de.....

— De flatter l'amour-propre d'un soldat, je comprends;... mais apprenez, monsieur, que l'éloge jeté à brûle-pourpoint, à la face de qui ne le mérite pas, est un outrage!... Moi, un républicain de Rome et de Sparte, ajouta Georgey avec une exaltation croissante; mais vous ne savez donc pas, monsieur, que pour être ce que vous dites là, il me faudrait avoir au cœur plus de patriotisme que je n'en ai? Mais vous ne savez donc pas ce que je ferais à l'instant même, ici, à cette table, devant vous tous, si par hasard j'étais ce grand homme que vous vous figurez?

— Que feriez-vous, général, demanda Kossuth, prenant la parole à son tour, avec un son de voix qui dénotait de l'inquiétude, que feriez-vous?

— Je me camperais une balle dans la tête.

— Pourquoi, général ?

— Pourquoi ! s'écria Georgey en se levant de table, parce que, sachez-le-bien, messieurs, la Hongrie est perdue !

Cette opinion n'était point l'opinion de Kossuth et encore moins celle de sa femme qui, prenant au sérieux son rôle de reine, portait assez majestueusement le diadème au front, et se drapait avec une assez noble aisance dans les étoffes de velours et de soie ; elle exerçait même sur l'esprit fanatisé des Magyars le prestige qui accompagne toujours au début les têtes couronnées. Les jeunes gens de Pesth se paraient de ses couleurs ; ils se pressaient au-devant des roues de ses carrosses ; ils jetaient des fleurs sur son passage ; ils mêlaient, dans un concert de poétiques louanges, son nom à celui de la patrie. Le matin, se montrait-elle aux fenêtres de son palais ; le jour, traversait-elle les villes prises pour recueillir les hommages, et savourer l'encens des cœurs; le soir, trônait-elle dans sa loge à l'Opéra; ces fiers *indépendants*, prosternés sous ses regards, se disputaient l'aumône d'un sourire ; peu s'en fallait qu'ils ne s'écriassent dans le paroxisme de leur admiration : Un sourire de sa majesté Kossuth ou la mort ! Ils poussèrent si loin le culte de la haute parvenue, qu'ils portèrent son image couronnée à leurs chapeaux.

Madame Kossuth, née Thérèse Messlény, à Raab, en 1819, fit prévoir, dès sa plus tendre enfance, par les surprenantes dispositions de son esprit inquiet et ambitieux, qu'elle rechercherait un jour les occasions de faire du bruit dans le monde. Fort jeune fille, en effet, elle possédait déjà toutes les conditions voulues pour faire parler d'elle. Douée d'une taille grande, svelte et distinguée, d'une figure excessivement agréable, sans être cependant d'une beauté remarquable, le teint légèrement bistré, parée de beaux yeux et de magnifiques cheveux noirs, elle charmait par les grâces de son visage, et captivait par la supériorité de son esprit. D'un caractère impérieux, énergique, passionné, insatiable de luxe et de grandeur, dévoré d'ambition, il lui suffisait de regarder un obstacle de front pour le briser : L'axiome que je préfère, disait-elle souvent, est celui-ci : *Vouloir c'est pouvoir*. Toute la vie politique de cette jeune fille, devenue femme, se trouve dans ces trois mots.

Dans ses rêves de splendeur, elle avait entrevu le rang suprême ; elle se promit de faire du rêve une réalité : pour arriver à ce rang, si fort au-dessus de sa taille, il lui fallait un marche-pied ; elle le chercha et le trouva dans le cœur et le talent ambitieux de Kossuth. Pour s'y installer, il fallait rompre avec les traditions du passé, compromettre le présent et

tenter l'avenir ; il fallait livrer des batailles, verser des flots de sang, assiéger des villes, jouer au sort les destinées de la patrie : n'importe ! Thérèse, ange tentateur de Kossuth, a dit : *Je veux,* et Kossuth, répondant : *Je pourrai*, a brisé les liens sacrés qui, depuis des siècles, unissaient la Hongrie à l'Autriche, il a versé des flots de sang, livré des batailles, ruiné des villes, et perdu sa patrie le jour où, conduisant sa femme, déguisée en princesse, dans le burg royal de Bude, il lui a dit : *J'ai pu.*

CHAPITRE VI.

Conflit entre l'élément polonais et la race magyare. — Démission de Dembinski. — Colère de Bem. — Diplomatie de Kossuth. — Alliance de la France. — Le général Cavaignac. — Attitude de l'Angleterre. — Lord Palmerston. — Manœuvres du comte Teleki. — Projets de transaction. — Dernier mot de Kossuth. — Capitulation d'Arad. — Siége de Temeswar. — Touchant épisode. — Échec de Bem. — Aveuglement de Kossuth. — L'hyène de Kovilj. — Excès de la guerre. — Opérations des armées alliées. — L'empereur François-Joseph.

Tandis que Kossuth, arrivé au faîte de la fortune, s'endormait voluptueusement dans les délices de Capoue, les premières opérations de l'armée magyare devant les manœuvres combinées des deux armées impériales témoignaient de l'anarchie qui régnait au sein du cabinet insurrectionnel. Plus que jamais la scission s'était faite entre l'élément magyare et le mouvement polonais. Dès l'entrée des troupes russes en Hongrie, Dembinski, sacrifiant ses rancunes personnelles à l'intérêt des deux nationalités, avait émis l'opinion d'occuper les Carpathes, dont les défilés, propres à une guerre de surprise et

de partisans, se prêtaient merveilleusement à la nature du génie militaire du général Bem. Kossuth, approuvant cet ordre d'idées, lui donna le commandement de la légion polonaise, mit sous ses ordres quelques régiments de hussards, et l'envoya avec vingt mille hommes de bonnes troupes prendre position dans les Carpathes. Mais à peine ce chef expérimenté s'y était-il établi, que Georgey, le généralissime de l'armée magyare, lui donna l'ordre de rétrograder à tout prix, eût-il déjà même obtenu des avantages sur l'ennemi. Un instant, Dembinski, malgré le respect que toute sa vie il avait professé pour la hiérarchie militaire, conçut une pensée de résistance; mais comme Georgey, dans la prévision de cette pensée, avait enjoint aux officiers magyars de lui refuser leur concours s'il essayait de passer outre, il envoya sur l'heure, à Pesth, sa démission; qui fut acceptée. Peu s'en fallut que cette démission n'entraînât celle de Bem, qui s'écria en l'apprenant: « C'est la seconde fois que Georgey fait avorter les « plans du capitaine qui seul, par les conceptions « de son génie, peut sauver la Hongrie. Georgey est « le plus grand ennemi de la révolution. » Il ne fallut rien moins que les sollicitations du généreux Dembinski lui-même pour le décider à conserver un commandement dont, suivant son expression énergique, il avait depuis longtemps *plein le dos*. Quoiqu'il en soit,

cet événement, s'il n'amena pas immédiatement la rupture de l'alliance de l'émigration polonaise avec l'insurrection magyare, il creusa plus profondément encore l'abîme qui déjà séparait ces deux rivalités, unies momentanément par de communs intérêts.

Pendant qu'un génie fatal entraînait Georgey en dehors de la voie unique qui pouvait, en le sauvant lui-même, préserver son pays des désastres de Vilagos, Kossuth, poussé par la fantaisie de sa confiante imagination, frappait mystérieusement à la porte des cabinets d'Europe.

Depuis quelques mois, il avait imploré l'assistance démocratique du *pouvoir central de Francfort;* mais ce gouvernement n'avait avec son nom d'autre puissance que celle d'émettre des désirs et de donner des encouragements : il n'avait ni trésor ni armée; la place qu'il avait prise au soleil des nationalités n'était point reconnue par les cabinets étrangers : il se contenta de faire des vœux impuissants à combattre les boulets impériaux.

Dès lors, Kossuth tourna ses regards du côté de la France et de l'Angleterre. En France, trois hommes conduisaient à cette époque, aussi bien que les circonstances le permettaient, le char de l'État. Toute la diplomatie de Kossuth échoua tour à tour devant l'indifférence étudiée de M. Drouyn de Lhuys, devant l'impassibilité narquoise de M. Bastide, et devant

l'appréciation logique du général Cavaignac : celui-ci répondait à la politique de sentiment par ces paroles sensées : « Personne plus que moi n'estime le cou-« rage, la valeur, le caractère loyal et généreux des « Hongrois, personne plus que moi ne rend justice « à leurs éminentes qualités de soldats, mais je suis « forcé d'avouer que, depuis leur insurrection, j'ai « vainement cherché à connaître la nature de leurs « plans et le but final de leur révolte ; je n'ai trouvé « dans leur manière d'agir que mystère ou contra-« diction ; en un mot, pour expliquer toute ma pen-« sée, je n'ai jamais pu savoir ce qu'ils voulaient. »

Comment le brave et honnête général Cavaignac aurait-il pu savoir ce que les Hongrois ignoraient eux-mêmes ?

A défaut du gouvernement français, qui repoussait les avances des Magyars, Kossuth résolut d'émouvoir l'opinion publique. L'un des hommes les plus considérables de la Hongrie menait alors de front, à Paris, au bénéfice de l'insurrection, la diplomatie et la polémique : le comte Ladislas Teleki, tel est son nom, avait, dès le commencement de la guerre, publié au nom du gouvernement magyar un long *manifeste aux peuples civilisés*. Après avoir raconté, à son point de vue, l'origine, le caractère et le but de l'insurrection magyare, après avoir cherché à prouver aux *peuples civilisés* que cette insurrection n'était point un débat

de caste, mais un fait continental d'une importance souveraine au double point de vue du droit des gens et de la civilisation, après avoir enfin reproché aux royalistes fidèles de traîner dans la fange le cadavre de la monarchie, que son patron Kossuth avait assassinée, il s'écriait en terminant :

« Maintenant que l'on nous juge! Nous sommes
« un peuple libre et indépendant rendu à lui-même,
« par la violation de la charte qui l'unissait à la dy-
« nastie régnante et nous repoussons par les armes
« l'étranger qui tente de nous asservir.

« Notre crime est d'avoir arboré à l'orient de l'Eu-
« rope le drapeau de la *liberté et du progrès*. . . .

« C'est pour nous en punir, c'est pour renverser
« ce que nous avons élevé qu'on lance contre nous
« plusieurs armées à la fois.

« Quelle que doive être la fin de cette lutte, le ré-
« sultat de tant d'intrigues et de forfaits d'une part,
« de tant de loyauté et de dévouement de l'autre,
« nous devions dire pourquoi nous combattons, il
« fallait montrer où se trouvait le droit et quel était
« l'intérêt de l'Europe dans cette lutte.

« Vainqueurs, notre mission sera dans l'avenir de
« défendre, à l'avant-garde de la civilisation, les prin-
« cipes que nous avons sauvés. Vaincus, nous lais-
« serons pour expiation à l'Europe la douleur de voir
« les peuples reculer vers la nuit du passé ; et l'ab-

« solutisme russe, qui chaque jour étend ses frontiè-
« res, s'élever sur nos ruines pour renverser ensuite
« la liberté de l'Occident. *Ce n'est qu'en passant sur*
« *nous que les Cosaques pourront réaliser le mot de*
« *Napoléon*.

« Cette pensée nous anime et triple nos forces au
« moment où nous descendrons dans l'arène des ba-
« tailles. Nous sentons que nous sommes pour une
« partie du monde les chevaliers de la liberté; que
« tout ce qu'il y a de noble, de grand et de généreux
« doit combattre avec nous.

« Notre histoire nous dit combien de sang nos
« pères ont autrefois versé pour le salut de l'Europe.
« Nous sommes prêts aux mêmes sacrifices, glorieux
« de voir notre patrie, aujourd'hui comme alors, ser-
« vir même par ses douleurs la civilisation.

« Confiants dans la sainteté de notre cause, nous
« acceptons la guerre que l'on nous déclare sans que
« nous l'ayons provoquée : que la Providence décide
« du triomphe ! »

Plus tard, à l'époque où nous avons laissé pour le reprendre bientôt le récit des opérations militaires, le comte Teleki, prêtant l'oreille aux bruits des bataillons russes, marchant en Hongrie, jeta un grand cri d'alarme et redoubla d'efforts pour secouer l'indifférence des gouvernements devant l'intervention du Czar.

« Malheur à la noble nation française, écrivait-il, « si cette terre de l'honneur et du courage assiste, « l'arme au bras, à la ruine de la Hongrie, sa sœur « en courage et en honneur! Le canon a sonné « l'heure de la bataille; il n'y a plus un instant à « perdre, le flot de la barbarie monte, le moment « suprême approche où la prédiction de l'empereur « à Saint-Hélène va s'accomplir.

« Nicolas déclare qu'il s'est levé pour protéger « l'honneur du nom russe et l'inviolabilité de ses « frontières contre la révolution; mais si la malheu- « reuse et noble Pologne existait encore, la Hongrie « se trouverait-elle aux frontières de la Russie qui « s'est avancée vers la Hongrie?

« Que la France y prenne garde! lorsque l'Autri- « che sera envahie, lorsque l'Allemagne sera ren- « versée, lorsque les Cosaques feront boire leurs « chevaux dans le Danube et le Rhin, où seront les « frontières de la Russie? »

C'est par de semblables considérations que Teleki, fidèle interprète de la pensée hongroise, cherchait à captiver d'abord l'attention de la France pour la jeter ensuite dans les hasards d'une intervention plus ou moins directe; mais la France était trop occupée chez elle pour endosser les folles entreprises d'une nation généreuse à la vérité, mais qui, tombant de fautes en fautes, s'était arrêtée sanglante, meurtrie,

isolée devant la guerre civile et la guerre étrangère.

Plus heureuse en Angleterre, la diplomatie magyare recueillit du moins sur cette terre, fidèle alliée de toutes les révolutions, de nombreux témoignages de sympathie. Cela devait être, car la despotique aristocratie qui avait subjugué l'Irlande, ne pouvait refuser ses prédilections aux Magyars, dont les lois, les institutions et la domination conquérante avaient une si grande similitude avec la vie politique de la Grande-Bretagne. D'ailleurs, solidement assise sur les bases assurées de sa constitution, l'Angleterre, à l'opposé de la France attachée encore aux langes de la sienne, n'avait rien à redouter des conflagrations qui pouvaient ébranler la paix générale sur le continent; au contraire, il entrait dans les vues de sa politique jalouse et tracassière de voir une nouvelle Pologne surgir en Hongrie pour élever un nouveau boulevard entre l'Europe méridionale et la puissance moscovite.

L'opinion publique accueillant de confiance les affirmations de Kossuth relevant le drapeau des nationalités, disait-il alors qu'il voulait écraser sous le poids de son omnipotence la nationalité slave, l'opinion britannique embrassa avec un stupide empressement le parti de la faction magyare contre le peuple autrichien. Les bavards de la basoche, les sultans de la presse radicale, les beaux esprits des tavernes dé-

mocratiques, tous les héros des *meetings*, enchantés de trouver une si belle occasion de parler et de faire parler d'eux, tous les hommes, enfin, habitués à remorquer en Angleterre l'esprit de la révolution, se firent les chaleureux apôtres de l'insurrection hongroise. Le chef du Foreign-Office lui-même adressa des paroles d'encouragement aux Magyars, et fit entendre au sein de la Chambre des communes un langage acerbe pour le cabinet de Vienne. De son côté, lord Palmerston, qui depuis longtemps dans le drame révolutionnaire remplissait en chef le rôle des brouillons politiques, embrassa ardemment la cause de l'indépendance hongroise et se montra disposé à la seconder de..... ses vœux, de son or, de tout ce que le génie de la discorde lui avait mis au cœur d'influence occulte, mais pas autrement, car il était trop habile et pas assez audacieux pour oser seul ramasser le gant de la Hongrie et le jeter à la face de l'Europe. Les sympathies de l'Angleterre, plus nuisibles encore à la cause hongroise que la froideur de la France, ne devaient et ne pouvaient rien faire pour le salut de la révolution se brisant contre l'impossible.

Cependant quelques esprits généreux de la Pologne voulurent tenter un dernier et suprême effort. [illegible] transaction instantanée entre les nationalités [illegible] de la Hongrie pouvait seule sauver

les Magyars de la ruine qui les menaçait. Vains efforts, ces fiers conquérants devaient succomber comme race dominante pour commencer une vie nouvelle marquée par des conditions d'égalité au rang que lui assigneraient les autres nationalités. Les sauveteurs, à la tête desquels se mit le prince Czartoryski, proposaient de traiter sur les bases suivantes :

Les Slaves de la Hongrie, soumis depuis des siècles par le glaive de la conquête, devaient, en tenant compte des actes militaires des Magyars, leur reconnaître, non point une suprématie de race, mais un juste privilége d'initiative, non point la direction suprême du gouvernement, mais la faculté de former le centre des États d'Autriche destinés à former eux-mêmes une immense confédération.

Parmi les peuples attachés à la Hongrie, ceux qui se trouvaient séparés de la race dominante par des limites à déterminer, tels que les Valaques, par des frontières déjà tracées, tels que les Croates, les Serbes et les Slavons, devaient obtenir de cet arrangement une sérieuse et véritable autonomie provinciale. Le libre usage de leur langue et la pratique respectée de leur culte et une administration nationale devaient être assurés aux races moins compactes et plus mélangées, telles que les Slovaques et les Allemands proprement dits. Voici l'ensemble des propositions que

les agents de la diplomatie Polono-Valaque, disposant ainsi des plumes de l'aigle impériale d'Autriche avant de l'avoir tuée, présentèrent au gouvernement de Kossuth comme l'unique planche de salut.

Kossuth et ses complaisants ministres accueillirent ces ouvertures avec une dédaigneuse politesse. Le 9 juin, à la suite d'un somptueux festin où les convives consommèrent beaucoup de vin et d'enthousiasme, Kossuth, donnant une grime belliqueuse à son visage, parla pendant plus d'une heure pour démontrer le peu d'opportunité d'une transaction qui devait détruire sur la carte de la Hongrie un nom glorieux écrit par le sabre de la conquête.

Le 10 juin, Casimir Bathiany, ministre des affaires étrangères du gouvernement insurrectionnel, adressa aux agents politiques et aux chefs militaires chargés de garder les frontières, des instructions dont l'esprit, conforme au discours prononcé la veille par Kossuth, reculait indéfiniment l'époque d'une transaction quelconque.

Le 11, Kossuth, donnant son dernier mot sur cette question, disait avec une emphatique fierté : « Il y a trois principes qui doivent servir de base à « la réconciliation que l'on nous propose. Ces prin- « cipes sont :

« 1° L'unité de l'Etat ;

« 2° L'intégrité du territoire de l'Etat, telle qu'elle « existe depuis des siècles ;

« 3° La suprématie de la race magyare, établie de« puis mille ans, consacrée par la force des armes, « et la reconnaissance de la langue magyare comme « langue diplomatique. Méconnaître ou violer un de « ces trois principes serait commettre un suicide ; « et en politique comme en religion, un suicide est « un crime aux yeux de Dieu, une lâcheté aux yeux « des hommes ; nous ne nous suiciderons jamais ; « car les principes de l'unité, de l'intégrité et de « la suprématie de l'Etat magyar sont impérissa« bles. »

Après avoir fièrement inscrit le principe de la conquête à la tête de sa déclaration, Kossuth, faisant acte de bonne volonté, ajoutait : « Cependant, « pour aplanir tous les obstacles qui s'opposeraient « à l'harmonie de la famille hongroise, le gouver« nement accepterait, volontiers, au nom du pays, « toutes les conditions par lesquelles les différentes « races croiront mieux garantir leur nationalité, « pourvu, toutefois, que ces conditions soient con« formes aux trois principes que j'ai posés. »

Ainsi parlait Kossuth, alors que le canon des armées impériales, donnant aussi son dernier mot, préparait le cercle de baïonnettes, où bientôt les troupes décimées de l'insurrection devaient se trou-

ver fatalement placées entre une destruction totale et une soumission absolue.

Pendant que l'invasion russe marchait au pas de la victoire dans le nord de la Hongrie, les rebelles, mettant à profit l'inaction que le général Haynau devait conserver jusqu'au jour indiqué pour la reprise générale des hostilités, poursuivaient avec activité le siége des forteresses d'Arad et de Temeswar. La garnison d'Arad, décimée par les maladies, livrée à la famine, réduite à la dernière extrémité par le manque complet de vivres et de munitions, s'était vue forcée de capituler. Les Magyars, maîtres de cette forteresse importante, y transportèrent les approvisionnements qu'ils avaient rassemblés à Groswardein, et en firent le principal magasin de leurs vivres et de leurs munitions de guerre. Les opérations des rebelles devant Temeswar étaient moins promptement heureuses. Enflammés par la courageuse énergie du brave général Rukawina, les défenseurs de cette place, quoique épuisés de fatigues et ravagés par le choléra et le typhus, répondaient non-seulement au feu des assiégeants, mais parvenaient encore, au moyen de sorties heureuses, à paralyser les efforts de l'attaque.

Dans une de ces sorties, les impériaux recueillirent, parmi les blessés abandonnés par l'ennemi, une jeune fille, admirablement belle, qui avait

caché les grâces de son sexe sous l'uniforme de hussard. Elle avait reçu une balle au-dessous du sein droit, et souffrait horriblement ; cependant pas une plainte ne s'échappait de ses lèvres ; ses beaux yeux noirs, éclairés par le feu de la fièvre, conservaient une sauvage énergie en se fixant sur les hommes qu'elle considérait comme les ennemis de son pays.

— Je ne veux pas de votre pitié, dit-elle à un jeune officier qui s'apitoyait sur la gravité de sa blessure, et elle ajouta : « Pourquoi ne m'avez-vous « pas laissée là où vous m'avez trouvée ; puisque je « dois mourir, je serais morte au moins en bonne « compagnie. »

— Mais vous ne mourrez point, lui répondit le chirurgien qui l'avait pansée.

— « Tant pis, répliqua-t-elle avec une farouche « expression de voix, tant pis, si je suis condamnée « à vivre parmi les oppresseurs de ma patrie. » Un instant après elle reprit : « Si je ne succombe « point à ma blessure, je serai fusillée, n'est-ce « pas ? »

— Nous ne fusillons pas les femmes, et nous épargnons les prisonniers.

— Mais je suis un rebelle, selon vous, et tout rebelle mérite la mort !... Vous me fusillerez !... je veux être fusillée !

— Nous vous rendrons à votre famille quand vous serez guérie.

— Toute ma famille est là-haut, s'écria la pauvre femme en élevant ses grands yeux vers le ciel; « c'est « là qu'une balle autrichienne a envoyé celui qui « devait me servir de père, de frère et d'époux; « vous voyez bien que je dois mourir pour rejoindre « ma famille. »

. . . .

Elle mourut dans la nuit; elle n'avait pas dix-huit ans.

Il nous faudrait plusieurs volumes pour enregistrer tous les traits de courage, de dévouement, d'abnégation qui, chaque jour, servaient d'épisodes aux événements dont nous écrivons l'histoire.

Malgré l'opiniâtre résistance des défenseurs de Temeswar, la situation de cette place était précaire et inspirait d'autant plus d'inquiétude au général Haynau que non-seulement l'armée du sud n'était pas en état de la secourir, mais qu'elle se trouvait elle-même dans une situation périlleuse.

En effet, le chevaleresque ban de Croatie, après avoir expulsé les rebelles de Baczka et pris position sur les bords du canal François, avait appris que la garnison de Szegedin et de Thérésiopel, ainsi que le corps de Vetter, devenu disponible par la prise d'Arad, avaient renforcé les débris de la division de

Perczel, composée encore de huit bataillons et de seize pièces d'artillerie.

Comme les chefs magyars n'attendaient que cette concentration pour se jeter en masse sur l'armée du sud, la prudence dictait à Jellachich de prévenir leur dessein en attaquant lui-même Perczel avant l'arrivée des renforts qu'il attendait.

A cet effet, il rassembla ses troupes à Verbas, le 14 juin, et marcha résolûment à leur tête sur His-Hegyes; mais par un de ces oublis qui arrivent fréquemment à la guerre, il négligea d'éclairer sur sa droite les points de Szeg-Hegy et de Fekete-Hegy qu'il croyait faiblement occupés. Cette imprévoyance fut désastreuse.

L'avant-garde du ban atteignait déjà le défilé d'Hegyes lorsqu'un feu de tirailleurs s'engagea inopinément sur les derrières de son armée et bientôt après, au point du jour, son flanc se trouva exposé à la mitraille de quatre-vingts pièces de canon démasquées. Les rapports des espions étaient si peu exacts que différents corps rebelles avaient pu opérer leur jonction et menaçaient la ligne de retraite de l'armée impériale. En présence des forces supérieures de l'ennemi, il n'y avait pas un instant à perdre. Le ban, afin de donner à son infanterie le temps de se replier et de se ranger en ligne de bataille, ordonne à sa cavalerie de se former sur son flanc droit en potence

et de charger sur les batteries ennemies; mais dans le premier moment de la surprise, cet ordre n'est exécuté qu'imparfaitement; cependant malgré le feu de quatre-vingts canons, vomissant la mort, deux escadrons des dragons de l'empereur et deux escadrons des cuirassiers de Saxe parviennent à arrêter par des charges décisives les hussards hongrois, prêts à se jeter sur les flancs de l'armée. Pendant ce temps, Jellachich, qui a compris tous les dangers de la position, se multipliait pour sauver ses troupes d'une destruction totale; excitée par son exemple, l'infanterie a pu se reformer sous le feu meurtrier de l'ennemi; elle est prête à reprendre l'offensive et demande à grands cris qu'on la mène au combat; mais il n'était plus temps, le combat n'offrait plus que des chances trop inégales pour songer à l'agressive; à chaque instant, des colonnes fraîches, débouchant de Szeg-Hegy, permettaient à l'ennemi de déployer des forces nouvelles. Dans cet état de choses, le ban, ne disposant en présence des colonnes rebelles que de 7,000 hommes, préféra les conseils de la prudence à ceux du courage, il donna donc le signal de la retraite et il y présida avec le sang-froid et l'intelligence qui le caractérisent. Ses troupes, forcées de battre en retraite devant les rebelles qu'elles avaient espéré vaincre, étaient tristes et découragées; elles comparaient les forces de l'insurrection

magyare, sans cesse renaissantes, à celles de l'hydre de la fable; mais le ban qui, mieux que personne, possédait le secret de subjuguer les masses (surtout dans les moments suprêmes) par sa parole ardente et passionnée (1), le ban, dont l'inaltérable gaieté faisait oublier, en les charmant, les fatigues de la guerre, relevait l'énergie de ses Croates par la promesse d'une prompte revanche : « Laissez faire, « disait-il, laissez l'hydre de la révolution magyare « siffler son dernier air, le jour de la justice appro- « che; bientôt, soyez-en sûrs, mes amis, bientôt, « comme Hercule, nous l'abattrons d'un seul coup. » Pleins de foi en cette promesse qui pour eux équivalait à une parole d'évangile, les braves Croates, consolés de leur défaite, passèrent le Danube à Titel et résolurent de se maintenir sur la défensive derrière ce fleuve, tout en continuant le blocus de Peterwardein.

Supérieur à l'adversité, l'intrépide Jellachich espérait, dans la force de sa position, pouvoir faire tête aux rebelles; cependant son récent échec, la perte d'Arad et la situation de Temeswar auraient fini par compromettre le salut de l'Autriche dans les zones du midi, si, dans ce moment, le général en chef de

(1) V. mon *Histoire des révolutions de l'empire d'Autriche*, t. Ier, p. 146.

l'armée autrichienne, instruit des progrès des armées russes, ne se fût trouvé en mesure de commencer à son tour les opérations militaires; le feld-maréchal-lieutenant baron Haynau saisit avec empressement cette occasion si longtemps attendue.

Avant de commencer le récit des opérations ultérieures des deux armées, il importe de jeter un coup d'œil d'ensemble sur la disposition des troupes magyares à cette époque. On se rappelle que les vingt mille hommes qui, sous les ordres du général Dembinski, défendaient les défilés des Carpathes, s'étaient retirés devant l'invasion russe dans la direction de Pesth. Toutes les forces de l'insurrection, hormis douze mille combattants dans la Marmarosch et vingt-cinq mille dans la Transylvanie, se trouvaient concentrées sur les rives du Danube et sur celles de la Theiss : égales en bravoure, mais inférieures aux armées impériales sous le point de vue de la discipline et du nombre, elles avaient néanmoins sur celles-ci l'avantage immense de manœuvrer au centre sur un commun échiquier, contre deux masses séparées entre elles par une grande étendue de terrain, et de pouvoir appuyer leurs opérations sur les deux forteresses de Comorn et de Peterwardein. Les rebelles, qui avaient cru l'intervention impossible lorsqu'elle allait s'accomplir, persistaient dans leurs fatales illusions, quoique tout attestât la

marche rapide des troupes moscovites. Ils poussaient si loin cet esprit d'aveuglement, que Kossuth et ses intimes conseillers traitèrent de visionnaire Visochi, lorsque cet officier, que Dembinski avait laissé dans les Carpathes avec quelques bataillons polonais, manda à Pesth qu'il venait d'avoir un premier engagement avec l'avant-garde russe. « Vous aurez mal « vu, lui répondit-on, vous avez pris des hulans au« trichiens pour des Cosaques. » Ainsi livrés à une trompeuse sécurité, les Magyars ne firent aucune disposition pour manœuvrer de manière à paralyser une intervention, suivant eux, mythologique. D'un autre côté, les dissidences qui plus que jamais régnaient entre Kossuth subissant les inspirations des généraux polonais, et l'armée de Georgey, exclusivement dévouée à ce chef habile, refusaient à chacun de ces partis l'autorité nécessaire pour agir avec l'unité qui seule assure et donne le succès. Quoi qu'il en soit, les insurgés, arrivés au plus haut degré de la fortune, ne surent pas profiter des avantages qui leur étaient offerts. Leurs forces étaient échelonnées à l'aventure, sans plan arrêté, sans ordres précis, de l'embouchure de la Waag à Temeswar, sur une ligne qui coupait en diagonale le Danube et la Theiss, au moment où, d'un côté, l'armée russe, maîtresse de Kaschau, s'emparait de la ligne du Sajo, où, d'un autre côté, l'armée autrichienne, manœuvrant sur

la rive droite du Danube, marchait sur Raab et Comorn.

Georgey, à la tête de quarante mille combattants, l'élite des troupes magyares, occupait le cours inférieur de la Waag, sur la rive gauche du Danube. Klapka, l'un des meilleurs capitaines de l'insurrection, tenait Raab avec vingt mille soldats.

Dembinski, oubliant son ressentiment personnel, avait repris une seconde fois du service et commandait également vingt mille hommes, concentrés entre Szolnok et Alberti.

Quinze mille soldats de bonnes troupes, sous les ordres de Kmety, occupaient Földwar et les environs du Plantensee.

Guyon, avec dix-huit mille hommes, cernait Temeswar; enfin Perczel, à la tête de trente-cinq mille hommes, concentrait ses forces à Szegedin et Theresiopel. Quelques mots en passant sur cet homme.

Maurice Perczel, surnommé d'un commun accord par les races slaves et allemandes, l'*hyène de Kovilj*, débuta dans la carrière politique en qualité de député du comitat de Tolna. Seul membre de l'extrême gauche à l'avant-dernière diète de Presbourg, il se fit remarquer par la violence de ses discours, qui devaient servir un jour de programme à la révolution. Plus tard, à la diète de Pesth, Perczel devint le Brissot de l'assemblée; à l'exemple de cet orateur

[illegible]. Il s'effacera un jour [illegible] [illegible] en 1756, entre la France et l'Autriche. [illegible] de la pragmatique sanction. Il ne voyait le salut du magyarisme que dans la guerre contre l'Autriche. « Une année « de trois cent mille hommes, s'écriait-il souvent, « serait le meilleur argument de la nationalité hon- « groise. » Orateur éloquent, mais verbeux, il parlait si peu l'intempérance de la parole, que Kossuth, contrarié dans ses plans par ses imprudents écarts, se plaignait fréquemment d'avoir un tel ami. Capitaine habile, courageux et infatigable, Maurice Perczel se distinguait plus encore par la férocité de son cœur que par le mérite incontestable de ses talents militaires. *Point de quartier* était son mot d'ordre, *du sang* était son cri de guerre : aussi chacun de ses pas, éclairé par l'incendie, laissait-il derrière lui de longues traînées de cadavres. Nul sentiment d'humanité ne pouvait calmer l'ardeur dévastatrice de ses troupes. À Verbash, où il était entré sans résistance, il avait renouvelé le massacre des innocents en faisant égorger jusqu'aux enfants à la mamelle. Il avait détruit de fond en comble Kovilj, après avoir fait passer au fil de l'épée, sans distinction d'âge et de sexe, tous les habitants de cette place. Il dirigea surtout sa rage contre un monastère basilien, objet d'une antique vénération et consacré par une réputa-

tion miraculeuse. Les honvéds, dignes de combattre sous un tel chef, brisèrent les tombeaux des moines, profanèrent leurs cercueils, jetèrent les cadavres corrompus dans les puits pour les empoisonner : rien pour eux n'était respectable et respecté; plus la chose même était sainte, et plus, sous leurs mains, elle était profanée ; du sang ! clamait Perczel, et dans le sang ses soldats-bouchers étouffaient les lois de la nature et celles de la religion. Que pouvait, hélas ! la religion sur l'esprit de ces hommes obéissant en aveugles à la volonté de l'orgueilleux dictateur, qui, après la bataille de Kapolna, s'était agenouillé pour invoquer solennellement l'aide du dieu d'Arpad, et qui plus tard, dans une assemblée démocratique à Pesth, s'était écrié, aux applaudissements de la foule : « Si les esprits célestes nous abandonnent, re- « courons aux puissances sataniques. Adressons- « nous à l'enfer si le ciel ne veut point secourir notre « cause. »

Comme cela arrive toujours dans les guerres civiles, des excès déplorables ont été commis des deux côtés ; ici, comme moyen d'intimidation ; là, à titre de représailles ; mais ces excès, excusables peut-être, et compris sinon justifiés par le délire de la lutte, ne sauraient être atténués lorsque, commis de sang-froid, rien ne peut servir de prétexte à leurs emportements; la liste des communes incen-

diées par les honvéds, lorsque nulle résistance ne leur était opposée, serait trop longue à énumérer; les ruines amoncelées de toutes parts attesteront longtemps encore, en caractères de feu, la sauvage férocité des révolutionnaires. Sur les 2,400 communes roumanes de la Transylvanie seulement, il n'en est pas une seule qui n'ait fourni de nombreuses victimes aux sacrifices sanglants des révoltés. Revenons au théâtre principal de la guerre :

Telle que nous l'avons indiquée plus haut, il était évident que la position étendue des troupes insurgées devait avoir pour elle des conséquences de plus en plus fâcheuses, à mesure que les deux armées alliées se rapprocheraient dans leur marche progressive.

Ce ne fut qu'au dernier moment que les chefs magyars cherchèrent à réparer cette faute militaire, qui décida du sort de la Hongrie; mais il était trop tard. Les forces de l'insurrection, morcelées d'abord par les mouvements des troupes russes, poussées ensuite en direction divergente au delà de la Theiss, par la marche combinée des deux armées alliées vers Grosswardein et Temeswar; les deux tronçons de l'armée hongroise, battus isolément, dispersés, devaient se trouver, à un moment donné et prévu d'avance, forcés de mettre bas les armes.

Le cadre des opérations des deux armées alliées,

opérations que nous allons décrire, présente trois phases principales :

La première comprend leur marche convergente de Kaschau et de Raab vers Waitzen et Pesth; elle part du 26 juin au 19 juillet. Cette marche eut pour but et pour résultat le morcellement de l'armée ennemie sur sa ligne d'opération.

La seconde phase embrasse le laps de temps qui s'écoula du 19 juillet au 2 août. Le feld-maréchal Paskewitsch, par la concentration de son armée sur la route de Hatvan à Miskolcz, et l'occupation du passage de la Theiss à Thissafüred, devint le pivot des opérations, qui avaient pour but, au nord, le refoulement du général Georgey sur Tokai; au midi, celui de Dembinski sur Szegedin, double manœuvre qui devait rejeter toute l'armée ennemie au delà de la Theiss.

La troisième phase comprend les opérations qui ont eu lieu du 2 au 16 août. Les deux armées principales, au moyen de leur marche concentrique par Grosswärdein et Temesvar vers Arad, devaient refouler les rebelles dans la vallée du Masroch qui, attaqués en même temps par le corps du général Lüders, débouchant de la Transylvanie, ne pouvaient échapper à la nécessité de déposer les armes.

Le 25 juin, le quartier-général de l'armée autrichienne fut transporté de Presbourg à Ungarisch-

Altenbourg. Ce jour-là même, l'empereur François-Joseph, quittant momentanément le sceptre pour ceindre l'épée, se rendit au milieu des troupes avec le général prince Schwarzemberg, président du conseil des ministres. Chef suprême de l'armée, le jeune souverain ne voulait point uniquement partager les périls de ses soldats, et leur montrer les chemins de la victoire; il voulait encore prouver aux peuples égarés de la Hongrie que, légitime héritier du trône de Habsbourg, il portait en lui seul la fortune de la monarchie. L'inspiration de cette volonté était d'autant plus heureuse que les populations magyares persistaient à considérer les efforts des impériaux comme l'œuvre d'une faction usurpatrice des droits du trône et des intérêts du peuple. La plus grande partie de l'armée insurrectionnelle elle-même croyait toujours, de bonne foi, combattre pour la cause du roi Ferdinand V, malheureux prince que, d'après les versions intéressées des meneurs, elle supposait jeté dans les prisons du Hradschin, à Prague.

L'arrivée de l'empereur au quartier général du baron Haynau fut accueillie par les transports du plus vif enthousiasme. L'empereur était digne de ces hommages. Destiné à régner en des circonstances difficiles sur le trône impérial de la monarchie autrichienne, François-Joseph est né le 18 août 1830. Alors, l'Europe profondément agitée par la révo-

lution de Juillet qui, en dérangeant l'équilibre général, emportait pour la troisième fois sur la terre d'exil l'auguste dynastie des Bourbons, courait aux armes. Ainsi des bruits de guerre et des cris de combat troublèrent, dans son berceau, le sommeil de l'impérial enfant qui devait un jour clore lui-même en Autriche l'ère fatale des révolutions.

Les premières années du jeune prince furent marquées par une rare et précoce intelligence. Son éducation dont la direction générale fut confiée aux soins éclairés du comte de Bombelles, promettait un grand homme de plus à l'Allemagne, terrain déjà si fertile en illustrations de tout genre. Fick, le savant et célèbre professeur d'histoire, guida ses premiers pas à travers les tombeaux des différentes races humaines. Le vaillant général Hauslab, chargé spécialement de son éducation militaire, reçut la glorieuse mission de l'initier au noble métier des armes. Le premier hochet du royal enfant fut une épée de soldat, les premiers noms qui frappèrent son oreille, furent ceux de Napoléon et de l'archiduc Charles (1).

L'avenir des nations, troublé de nouveau par la fièvre révolutionnaire d'un peuple dont chaque pulsation désordonnée fait tressaillir le monde, était li-

(1) L'auteur a publié une esquisse de ce portrait dans un des principaux journaux de France, le 9 mars 1853.

vré aux mystères de l'inconnu. Les maîtres du jeune prince, jaloux de l'élever rapidement à la hauteur de la mission que pouvaient lui réserver les décrets de la Providence, s'appliquèrent à en faire un homme avant le temps marqué dans l'ordre naturel des choses. François-Joseph répondit merveilleusement à leurs desseins en dépassant même leurs espérances.

Elevé durement comme les enfants du peuple, le jeune archiduc vit sa santé se fortifier dans les plus rudes exercices. A l'âge de huit ans, il pouvait déjà passer pour un cavalier accompli : il connaissait les secrets de la natation comme un maître nageur et ceux de l'escrime comme un prévot. D'un caractère altier, énergique, tempéré cependant par une grande aménité de cœur; doué de sentiments au niveau de sa haute naissance, d'une bonté d'âme égale à la vivacité de son esprit, d'une force de volonté qui excluait l'entêtement ou le caprice, apprenant dans les devoirs de l'obéissance les droits plus difficiles du commandement, il charmait et surprenait à la fois la tendresse de son illustre mère qui, elle aussi comme Cornélie, aurait pu dire en montrant son fils : *Voilà le plus beau diamant de mon écrin.* François-Joseph, en effet, était un diamant enchâssé dans les plus riches qualités du cœur et de l'esprit.

A dix ans, il connaissait non-seulement toutes les richesses des langues étrangères, mais il parlait éga-

lement bien les différents idiomes des langues des États autrichiens, qui en 1848 ont failli faire de la constituante révolutionnaire de Vienne une véritable tour de Babel politique.

Nous avons dit que son premier hochet d'enfant fut une épée, comme plus tard une tente de bivac fut son premier palais d'empereur. En effet, les exercices militaires, les marches forcées, les simulacres de siéges et de combats étaient ses jeux de prédilection. Chaque jour, sous les frais ombrages des vastes jardins de Schœnbrün, on le voyait à la tête des jeunes compagnons de son âge qu'il avait enrégimentés, marcher au pas du tambour, traîner de petites pièces de canon, attaquer des redoutes improvisées avec les gazons du parc, simuler les différentes péripéties de la guerre et devancer ainsi le jour où, soldat véritable, il gagnerait véritablement des batailles dans les plaines de l'Italie et les champs magyars. D'une taille élevée, svelte, pleine de distinction, l'empereur François-Joseph a le front haut et découvert, les yeux bleus, pénétrants, et un sourire dont la douceur n'exclut pas cependant le signe d'une inébranlable fermeté. Sa voix, qui se prête admirablement aux divers mécanismes des langues étrangères, est sonore; son geste est harmonieux et digne comme il convient aux hommes d'élite destinés à la puissance souveraine. Ses manières, comme sa tour-

nure, se distinguent par une exquise élégance. Aimant les plaisirs comme on les aime à vingt ans, il ne leur sacrifie jamais les affaires.

Travailleur infatigable, il s'est fait du devoir une loi dont il ne dévie jamais. Il se lève régulièrement à cinq heures du matin pour se consacrer entièrement aux affaires de l'État. La chasse, une ou deux fois par an, l'équitation chaque jour, sont les seules distractions qu'il se permet. Chaque jour, en effet, on le voit à deux heures sortir du palais pour faire sa promenade accoutumée : l'hiver, à pied sur les remparts de la ville ; l'été, à cheval au Prater ; l'automne, dans les jardins de Schœnbrün. Presque toujours il n'est accompagné que d'un seul aide-de-camp, et jamais il ne quitte l'uniforme militaire.

L'un des plus habiles et des plus élégants cavaliers de l'Europe, il aime à franchir les fossés et les barrières du Prater ; il fatigue journellement à ce périlleux exercice deux ou trois chevaux. La manière dont il voyage dans ses vastes États mérite d'être signalée. La voiture qui lui sert alors à franchir les distances avec une merveilleuse rapidité là où les chemins de fer n'ont pas encore conquis l'empire de la locomotion, est invariablement découverte, l'hiver par les rigoureuses variations de la température, l'été par le soleil le plus ardent et sur les routes les plus sablonneuses. Sa main, accoutumée dès son

bas âge à manier l'épée, n'a jamais su tenir un parapluie, un simple caban de soldat, jeté sur ses épaules, le garantit au besoin contre la poussière et la pluie. Sa santé de fer, bravant impunément les privations auxquelles peut se trouver exposé un homme de guerre, supporte également bien le froid, la chaleur et la faim.

Pendant que la nation entière, bien que pleine de sollicitudes pour les dangers que pouvait courir le jeune monarque, admirait son héroïque courage, l'armée le saluait de ses acclamations unanimes et regardait sa présence parmi elle comme le gage assuré du triomphe.

CHAPITRE VII.

La ville de Raab. — Le général Schlik. — Attaque de Raab. — Courage de l'empereur François-Joseph. — Belle action du lieutenant Hoffmann. — Prise de Raab. — L'empereur y entre le premier. — Panique à Pesth. — Confusion des esprits. — Mouvement du général Haynau sur Comorn. — Excentrique harangue de Georgey. — Bataille d'Acs. — Sourdes manœuvres contre Georgey. — Son rappel. — Chant de triomphe. — Hypocrisie de Kossuth. — Georgey est maître des destinées de la Hongrie. — Son portrait.

Pendant que l'empereur recevait l'hommage de ses troupes fidèles, le général Klapka, nommé commandant en chef des premier, deuxième et troisième corps de l'armée magyare, s'était rendu (le 26 juin) à Raab pour défendre cette place contre les impériaux qui devaient l'attaquer le 28. Le même jour, Georgey, nommé récemment ministre de la guerre, quitta Presbourg, où il se trouvait, et rejoignit Klapka. La division Kmety occupait une forte position sur la rive droite du Danube. La concentration de ces différents corps donnait à la défense de la place menacée une force de 34 bataillons, 38 escadrons et 80 pièces d'artillerie.

La ville de Raab, en latin *Jaurinum*, située au confluent de la Raab et de la Rabnitz, est une place très-forte, protégée par deux ponts et complétement à l'abri d'une surprise par son état d'isolement dans une vaste plaine. Elle a soutenu à diverses époques plusieurs siéges mémorables. Sinan Pacha, qui l'assiégea sous le règne du sultan Amurath III, y perdit beaucoup de monde. Une seule sortie des assiégés lui coûta 12,000 hommes. Il ne s'en serait jamais rendu maître sans la trahison du gouverneur, le comte d'Hardeck, qui plus tard subit à Vienne le châtiment réservé aux traîtres : il fut décollé en place publique par la main du bourreau. Quelque temps après les comtes de Schwarzenbourg et de Palfi la reprirent aux Turcs et passèrent au fil de l'épée toute la garnison. L'on montre encore dans l'église cathédrale un fragment de la porte que l'on fit sauter pendant la nuit au moyen d'un pétard. On l'y conserve précieusement comme un trophée de ce brillant fait d'armes.

Le 27 juin, le troisième corps de l'armée impériale fut dirigé sur Arpas pour franchir la Rabnitz et déborder ainsi, par un mouvement de flanc droit, les positions ennemies à Raab. La brigade Gerstner effectua le passage de la rivière à Marzalto, la brigade Schneider la passa à Bondohely et prit d'assaut sur son passage le village de Czonok que les magyars

tentèrent en vain de défendre. Six escadrons des hulans de l'empereur se distinguèrent dans cette affaire après laquelle le troisième corps continua sa marche par Telh et Tenyö.

Le même jour, 27, le général Schlik poussa sous les yeux de l'empereur une forte reconnaissance au delà de Hochstrass; à son approche, les Magyars se retirèrent sans opposer la moindre résistance. En même temps, le commandant en chef, dont le quartier-général se trouvait encore à Leyden, fit tourner la position de Raab par le corps de réserve et donna l'ordre à la cavalerie d'appuyer ce mouvement sur la route de Raba-Patona; mais les rebelles avaient rompu les ponts établis sur les canaux qui parcourent cette contrée sillonnée d'étangs et de marais; la cavalerie dut forcément garder une attitude expectative.

Le 28, à dix heures du matin, le premier corps d'armée marcha dans la direction d'Abda, tandis que, d'après les ordres de Schlik, établi à Sainte-Miklos, le général baron Raischach s'apprêtait à attaquer Raab du côté de la petite île de Schütt et que le prince François de Liechtenstein opérait devant la place du côté de Szigeth.

Les Magyars, déterminés à tenir jusqu'à la dernière extrémité, laissèrent arriver les impériaux à portée de canon; mais, dès que la principale colonne

se fut déployée devant eux, ils l'accueillirent par le feu de toutes leurs batteries. Arrêtés un instant par un ouragan de mitraille, les Autrichiens poursuivent résolûment leur marche : protégés par le sixième bataillon de chasseurs et appuyés par une batterie de 12 habilement servie par des artilleurs d'élite, ils parviennent à déloger l'ennemi. Alors, se jetant, les uns dans le fleuve, à la nage, les autres sur un pont à moitié détruit, ils s'élancent sur l'autre rive. Le corps de Schlik et celui du général Wohlgemuth s'avancent à leur tour sur le pont rétabli à la hâte : les colonnes de Benedeck et du général russe Berg suivent ce mouvement, et la jonction des colonnes d'attaque se trouvant ainsi faite, le général Schlik, en l'absence du feld-maréchal-lieutenant Haynau, qui se trouvait à Leyden avec l'empereur, en prit aussitôt le commandement en chef.

Schlik, l'un des plus rudes batailleurs de cette époque féconde en guerriers illustres, malgré les étroits horizons marqués par le dieu de la paix aux champs des batailles, Schlik devait ce jour-là se couvrir de gloire. D'une taille superbe et parfaitement proportionnée, le front décoré par une large balafre, son aspect seul en imposait à l'ennemi et inspirait la confiance aux hommes subordonnés à son commandement. Chaque fois que les Hongrois acceptaient ou livraient bataille, ils avaient soin de s'in-

former si le général Schlik se trouvait devant eux : mais devant ou derrière, le visage de ce brave capitaine était pour eux la tête de Méduse. Les guerriers de l'antiquité l'auraient pris, en un jour de combat, pour le dieu Mars, et ceux du moyen âge pour Gotz ou Atto de Wittelsbach.

Dès que ses troupes eurent pris position sur les rives de la Rabnitz, Schlik fit ses dispositions pour l'attaque générale, nonobstant les objections fondées sur la prudence et mises en avant par les généraux sous ses ordres. La position des ennemis, protégés par des redoutes formidables et défendus par des hommes décidés à vaincre ou à mourir, semblait inexpugnable.

« J'ai prévu vos objections, messieurs, leur dit Schlick, je les apprécie, et cependant il faut que nous prenions Raab, entendez-vous? Nous le prendrons pour l'offrir en guise de bouquet à notre empereur.

— Ce bouquet-là sera difficile à cueillir, mon général, s'écria un jeune officier de son état-major ; gare aux épines !

— Il n'y a pas de roses sans épines, répliqua Schlik, et il ajouta : *la pilule est amère, je le sais, messieurs ; mais puisqu'il faut la digérer, mieux vaut l'avaler aujourd'hui que demain.* »

Dans ce moment, vingt mille acclamations, s'é-

levant sur la ligne de l'armée autrichienne, annoncèrent l'arrivée de l'empereur lui-même. Attiré par le bruit du canon, François-Joseph, malgré les efforts du baron Haynau, cherchant à le retenir par l'assurance que la prise de Raab était impossible ce jour-là, avait quitté le quartier-général pour voir ce qui se passait du côté de Raab.

« Vous arrivez à temps, sire, s'écria Schlik en inclinant son front et son épée devant l'empereur, vous arrivez à temps pour assister à la fête. » Alors, plaçant en ligne sept batteries, il ouvrit un feu terrible auquel les Magyars répondirent, de leur côté, par un feu des plus nourris. L'artillerie autrichienne, électrisée par la présence de l'empereur, qui se tenait immobile le sourire sur ses lèvres, au plus fort de l'action, fit des prodiges et poussa l'audace jusqu'à s'avancer à cinq cents toises des redoutes hongroises.

Un brave, nommé Hoffmann, premier lieutenant d'artillerie, dépassant les dernières limites du courage, lança sa batterie à travers une pluie de mitraille, et la plaça à deux cents pas des canons magyars.

Pour la première fois peut-être, depuis la bataille de Crécy, on vit un combat corps à corps d'artillerie. Les canonniers hongrois, admirant eux-mêmes la témérité du lieutenant autrichien, tiraient sur lui

comme sur une cible, à coup sûr, pour ainsi dire. Presque tous les servants de la batterie impériale, tués ou mis hors de combat, sont remplacés par les chevau-légers de l'escorte. Hoffman, debout au milieu des cadavres d'hommes et de chevaux renversés par les boulets magyars, anime de la voix ses héroïques compagnons d'armes; il pointe lui-même les pièces, et soutient le feu jusqu'au moment où celui des ennemis se perd et s'éteint dans le cri confus de leur défaite.

Les Magyars, en pleine déroute, ayant abandonné les lignes extérieures de leur position, Schlik jugea le moment opportun de donner l'assaut; à cet effet, il donne ses derniers ordres: « Courage, mes en-« fants, dit-il, la moitié de la pilule est avalée, « l'autre passera toute seule, courage! » Alors s'approchant de François-Joseph, il lui dit: « Sire, « j'ai l'honneur d'annoncer à votre majesté que dans « une demi-heure le drapeau de l'empereur, mon « auguste maître, flottera sur les remparts de « Raab.

— « Bravo! Schlik, s'écria l'empereur avec joie, « bravo! Schlik; cette nouvelle me satisfait d'autant « plus qu'on m'avait assuré que pour aujourd'hui la « chose était impossible.

— « Rien n'est impossible, sire, à une armée qui « combat sous les yeux de son souverain; votre

« majesté couchera ce soir dans sa bonne ville de « Raab. »

Dans ce moment, François-Joseph déclara qu'il voulait monter sur la brèche à la tête de la colonne désignée pour marcher la première. Mais le général Schlik, pâlissant à la manifestation de ce désir, signifia avec une respectueuse fermeté qu'il n'oserait prendre sur lui la responsabilité d'une semblable résolution. Comme l'empereur, non convaincu par ces représentations, semblait vouloir persister, « Sire, « reprit le général Schlik, mon titre de général « commandant sous les murs de Raab m'impose des « devoirs que je saurai remplir. C'est la première « fois, sire, et ce sera sans doute la dernière que « j'aurais quelque chose à refuser à Votre Majesté, « mais je ne puis, je le répète, prendre sur moi la « responsabilité d'un acte qui pourrait sans profit « compromettre la fortune et le salut de l'Autriche. » Schlik prononça ces derniers mots avec une telle expression que François-Joseph en fut ému.

— C'est bien, Schlik, lui dit-il, votre dévouement pour ma personne est au niveau de votre courage; je ne l'oublierai jamais.

— Sire, ajouta le général en s'inclinant avec reconnaissance devant les paroles du souverain, si Votre Majesté veut absolument entrer à Raab par la brèche que ce soit avec le troisième bataillon et à mes côtés.

— Soit, j'y consens, mon brave Schlik.

— Merci, mon empereur (1) ! »

L'entrée de François-Joseph à Raab s'exécuta de la manière proposée par le général Schlik. Suivi de son aide de camp, le comte Grünne, du général prince Félix Schwarzemberg, ministre de la guerre, du comte Gyulay et du général de Kellner, l'empereur pénétra dans la place, après avoir passé sur l'un des ponts en ruines. Au même instant, le prince François de Liechtenstein et Raïschach, suivis de leurs colonnes victorieuses, et pénétrant, le sabre à la main, d'un autre côté de la place, rejoignirent l'empereur au milieu de la cité conquise. A la vue de leur intrépide souverain, les Autrichiens, électrisés par l'éclair d'une soudaine inspiration, entonnèrent l'hymne nationale :

Gott erhalte den Kaiser.

Dieu protége l'empereur.

Les Hongrois eux-mêmes, qui naguère encore faisaient des vœux pour le triomphe de la révolution, entraînés par l'enthousiasme que les âmes généreuses éprouvent devant une action héroïque, les Hongrois

(1) Le général Schlik répète souvent, depuis la prise de Raab, que le désir de l'empereur de monter sur la brèche avec la première colonne, lui a fait éprouver la plus grande frayeur de sa vie.

mêlèrent leur elyen! aux acclamations des vainqueurs.

La gloire de la prise de Raab, l'un des plus beaux faits d'armes de la campagne d'été en Hongrie, revient en grande partie aux habiles dispositions et à l'intrépide initiative du général Schlik. L'empereur lui en témoigna sa satisfaction en lui conférant d'abord la croix de commandeur de l'ordre de Marie-Thérèse et en donnant ensuite son nom à l'un des plus braves régiments de l'armée autrichienne. La poésie elle-même voulut célébrer la prise de Raab et le courage de l'empereur : mêlant sa voix au son bruyant des trompettes, elle fit une épopée militaire digne du sujet (1).

A la nouvelle de la prise de Raab et de la marche victorieuse des Autrichiens, une déplorable confusion s'empara du gouvernement révolutionnaire et de ses adhérents. L'occasion était bonne pour les républicains exaltés, qui n'avaient pu voir sans un profond sentiment de colère Kossuth continuer à Bude-Pesth ce qu'ils appelaient les errements de la monarchie.

« Si les Autrichiens, dirent-ils, ont pu s'emparer
« de Raab malgré les formidables travaux de défense
« qui devaient la protéger, que signifient les dépen-

(1) *V.* les documents historiques, n° 7.

« ses énormes que vous avez faites pour les élever ?
« C'était bien la peine d'irriter le cœur du contribua-
« ble et de vider sa bourse pour payer les succès des
« ennemis de la patrie. De deux choses l'une, ou les
« généraux qui ont abandonné Raab sans se faire
« tuer doivent rendre compte de leur conduite, ou
« les *hableurs* qui ont passionné la Hongrie pour ob-
« tenir d'elle les millions nécessaires à l'exécution
« d'impuissantes fortifications, doivent être dénon-
« cés à l'indignation publique. » Ce dernier trait allait directement à Kossuth, qui, si souvent, dans ses éloquentes homélies, avait annoncé que Raab préparait le tombeau de l'armée impériale.

Après avoir occupé Raab, le feld-maréchal-lieutenant baron Haynau dirigea le gros de son armée et la division russe du général Paniutine sur Comorn, où Georgey avait de son côté porté le corps de Leiningen. Le premier juillet, il prit position à la hauteur de Göngö, pour établir un pont de bateaux sur le Danube et se procurer par cette chaîne de jonction la possibilité de manœuvrer sur les deux rives. Le même jour, il apprit de ses espions que les insurgés, au nombre de cinquante mille hommes, avaient occupé, sous le commandement général de Georgey, les vastes retranchements sur la rive droite du fleuve, entre Acz et Comorn, et qu'ils attendaient l'arrivée d'un renfort de quarante mille soldats, en marche de

Bude. Sur la foi de ces renseignements, le général en chef prit la résolution de porter son armée en avant, soit pour écraser d'un seul coup les ennemis, soit pour empêcher la jonction de leurs colonnes, soit enfin pour bloquer le camp retranché de Comorn. Le premier corps, sous les ordres du général Schlik, marcha en conséquence directement sur Acz, pour attaquer de front; le quatrième corps d'armée marcha de Nagy et Kis jusqu'à la hauteur de Puszta-Herkaly; le corps de réserve commandé par le général Wohlgemuth fit d'Igmand demi-tour à droite, pour manœuvrer sur la gauche des insurgés. La division de cavalerie Berchthold, s'appuyant au flanc droit de Wohlgemuth s'étendit sur la route de Comorn à Pesth. La réserve d'artillerie et la division Paniutine suivirent les mouvements du corps Wohlgemuth. L'empereur se mit à la tête du quatrième corps.

Haynau ne tarda pas à apprendre que les renseignements donnés sur la force des troupes rebelles attendues de Bude, étaient exagérés. Les quarante mille hommes accusés se réduisaient à une seule division qui nuitamment avait opéré son entrée à Comorn. Ces dernières nouvelles ne dérangèrent en rien le plan de ses opérations; les impériaux continuèrent leur mouvement sur Comorn, en se tenant sur une stricte défensive. Heureux et fiers de réparer sous les yeux de leur jeune souverain les désastres

de la campagne d'hiver, ils supportaient gaiement les fatigues d'une marche forcée sur des routes poudreuses et par un brûlant soleil. L'espérance de la victoire illuminait leur front et guidait leurs pas rapides.

A l'approche des troupes autrichiennes, Georgey dont les sombres pressentiments sur l'issue de la guerre commençaient à se réaliser, Georgey, inspirant à son armée une confiance, qui depuis longtemps trahissant son courage avait déserté son cœur, plaça en batterie soixante pièces de canon et les fit soutenir par une réserve de vingt escadrons de hussards. « Soldats! leur disait l'intrépide Georgey, souvenez- « vous que nous avons une revanche à prendre; ja- « mais un bon Hongrois n'a perdu deux parties de « suite : battu la veille, il bat le lendemain et gagne « la belle le troisième jour. L'enjeu de la partie que « nous jouons en ce moment est assez beau pour « que vous désiriez le gagner; car, en le perdant, « vous perdriez la fortune de la Hongrie. Courage « donc, mes braves hussards, je vois dans vos mains « de *belles cartes*, elles donneront de *fiers atouts* aux « Autrichiens, car les lames de vos sabres sont lui- « santes et bien trempées. Quant à vous, mes intré- « pides artilleurs, vous jouerez de manière à fournir « le *carreau* à nos adversaires. »

Pour apprécier la valeur de cette excentrique harangue, il faut se rappeler ce que nous avons déjà

dit de la franchise toute militaire de ce capitaine, qui disait un jour en parlant de Kossuth : *Cet homme a parfois du courage par peur pour sa peau.*

Quoi qu'il en soit, les Magyars furent tellement électrisés par les paroles de Georgey, qu'une de ses batteries s'étant laissé emporter trop en avant par son audace, fut chargée par les chevau-légers du prince de Liechtenstein et enlevée malgré les efforts acharnés de cinq escadrons de hussards accourus pour la défendre.

De son côté, le général autrichien Reischach, oubliant la défense que le général en chef avait faite d'attaquer les retranchements élevés sur les monticules sablonneux d'Acz, s'en était emparé, avait enlevé trois batteries et fait quelques prisonniers. Cet avantage, acheté par la perte de quinze officiers et de trois cents soldats tués ou blessés, fut d'autant plus stérile que le baron Haynau, convaincu que les rebelles refuseraient une bataille décisive, donna l'ordre au général Reischach d'abandonner les positions dont il s'était rendu maître et de rejoindre le gros de l'armée au camp de Mocza sur les hauteurs de Puszta-Csém, près d'Acz.

Les différents corps avaient en partie opéré leur mouvement de concentration, quand tout à coup Georgey, irrité par les audacieux coups de main de l'armée autrichienne, prit résolûment, à son tour,

l'offensive. Le baron Schlik eut à soutenir son premier choc; il fut terrible. En effet, le chef des Magyars ayant appris que le héros de Raab (il l'appelait ainsi), était resté seul avec une faible division devant Acz, conduisit rapidement sur ce point douze bataillons, quarante escadrons et douze batteries. Il était sept heures du soir. « Nous avons encore le « temps de battre l'ennemi avant le coucher du so- « leil, » s'écria Georgey, et attaquant avec violence le corps de Schlik, il occupa la forêt de Harkaly, refoula les impériaux jusque dans Acz même et menaça de déborder son flanc droit. Il n'y avait pas un instant à perdre; Schlik, reconnaissant le danger de sa position, mais trop faible pour espérer pouvoir y faire face, adressa un exprès au général Paniutine: « Si je ne suis pas promptement secouru, lui man- « dait-il, je serai infailliblement écrasé, car Georgey « s'est jeté sur moi avec une fureur d'avalanche. En- « voyez-moi de suite, à tout prix, une brigade et « douze pièces de canon. Hâtez-vous; Dieu veuille « que ce secours arrive à temps! »

Le général Paniutine, sans attendre les ordres du commandant en chef, trop éloigné du champ de bataille, marcha lui-même avec toute sa division au secours du général autrichien. Couvert et protégé par des collines sablonneuses, il s'avança sur le flanc gauche de l'ennemi jusqu'à portée de canon.

Alors il plaça ses batteries en potence et ouvrit en écharpe un feu meurtrier sur les colonnes magyares. Surpris au moment où il croyait se rendre maître du corps du général Schlik, Georgey voulant terminer la journée par un coup décisif, se mit à la tête de sa nombreuse cavalerie et s'élança, le sabre au poing, sur le flanc de la division russe; mais, à la vue de ce mouvement, la cavalerie autrichienne, sous les ordres du général de division Simbschen, se précipita à la rencontre des hussards hongrois : le sol tremblait sous le pied des chevaux lancés au galop, le choc devint bientôt une affreuse mêlée où Magyars et Autrichiens combattirent corps à corps. Un lieutenant de chevau-légers, entouré par six hussards hongrois qui lui crient de se rendre, en tue deux de sa main et cherche vainement à se faire jour; il allait succomber sous le nombre, lorsque tout à coup le caporal Chadzinsky (1) et le chevau-léger Gomotha tombent sur les hussards et délivrent leur lieutenant. Un capitaine de hussards, sur le point d'être fait prisonnier, se brûle la cervelle pour ne pas tomber au pouvoir des impériaux. Georgey, payant de sa personne comme un simple cavalier, reçoit, au premier rang, un violent coup de sabre

(1) Le titre de caporal s'applique indistinctement dans les armées autrichiennes à la cavalerie et à l'infanterie.

sur la nuque, et, pour la première fois, se voit obligé de plier le front devant un ennemi.

Enfin, après une résistance acharnée, les rebelles, se réfugiant sous le canon de Comorn, abandonnèrent aux impériaux un champ de bataille jonché de morts et de blessés. Les pertes des Autrichiens s'élevèrent à sept cent dix morts et blessés; celles des Hongrois à onze cent six morts et blessés. Le principal avantage de cette affaire, l'une des plus sanglantes de la campagne, fut d'assurer aux Autrichiens l'importante position de la forêt d'Acz, indispensable pour le blocus de Comorn.

Dans la soirée même, le général en chef, recevant les félicitations de François-Joseph et félicitant lui-même l'empereur pour le courage et le sang-froid qu'il avait montrés durant toute l'action (le cheval d'un officier de l'escorte avait été tué par un boulet de canon à six pas de sa majesté), fit jeter un pont de bateaux sur le Danube pour desservir les lignes de la forêt d'Acz et distribuer son armée dans les dispositions suivantes :

L'aile gauche devant Acz;

Le centre à Pusta-Kerkaly et Pusta-Csém;

L'aile droite à Mocsa;

La réserve près d'Jgmand et Babolna.

Une telle irrésolution régnait alors dans les conseils du cabinet révolutionnaire que nulle résolu-

tion sérieuse, nul plan d'opération, n'avaient pu encore être adoptés du consentement unanime du gouvernement et des généraux. Les ennemis ou les envieux de Georgey n'osant se prononcer ouvertement contre lui, Kossuth lui-même, travaillé par l'influence polonaise, hésitant à lui envoyer des ordres catégoriques, basés sur la nécessité de l'obéissance et sur la menace de l'application rigoureuse de la loi militaire en cas de refus, intriguaient, rusaient et complotaient pour le mettre hors de cause. Ainsi, le 3 juillet, alors que le chef hongrois, tout saignant encore de la blessure de la veille, regrettait de n'être point mort en soldat sur le champ de bataille, les officiers de son état-major reçurent une dépêche du gouvernement qui leur mandait la nomination du général Meszaros au commandement général de toutes les forces hongroises.

Par un second décret, motivé par de hautes considérations politiques, Kossuth, rappelant Georgey, l'invitait à appliquer exclusivement à la direction du ministère de la guerre l'intelligence supérieure dont il avait fait preuve comme militaire. De même qu'après l'affaire de Kapolna, où tous les officiers de l'armée de Georgey avaient pris fait et cause pour leur général, ceux-ci protestèrent en termes amères contre l'inopportunité d'une mesure confiant l'épée du commandement à un homme qui passait,

à juste titre, pour être la créature du parti polonais. Le nom de Kossuth ne fut pas oublié au chapitre des virulentes récriminations.

« De quel droit M. Kossuth prétendait-il imposer « sa volonté aux hommes d'épée qui se faisaient tuer « sur les champs de bataille, tandis que les hommes « du beau langage discouraient sous les lambris do- « rés du palais de Bude? Par quelle suprême auto- « rité voulait-il imposer aux hommes de cœur qui « payaient avec leur sang *les violons chargés de faire « danser sa femme,* un chef dont l'impopularité éga- « lait l'incapacité militaire? En un mot, et une fois « pour toutes, *qu'était, qu'avait fait* M. Kossuth pour « traîner ainsi à la remorque de son ambition la gé- « néreuse nation hongroise?... » Tel était le thème varié sur lequel l'état-major tout entier exerça sa verve satirique. Mais ce n'était pas assez pour ces officiers si complétement dévoués à la personne de leur vaillant chef; ils rédigèrent un manifeste, déclarant que l'armée du nord, décidée à ne servir que sous les ordres de Georgey, déposerait les armes plutôt que de les porter sous un général qu'ils étaient décidés à ne point reconnaître. Les généraux Klapka et Nagy-Sandor, chargés de remettre ce manifeste péremptoire à Kossuth, partirent à l'instant même pour Bude. Leur arrivée et la remise de leur dépêche produisirent sur le chef du gouver-

nement insurrectionnel l'effet d'une obus qui tomberait au milieu d'un bal. Son premier mouvement fut un geste de colère, immédiatement modifié par une pensée de prudence; le second, fut une courte protestation inspirée par une habile hypocrisie. Recourant à l'une de ses ressources théâtrales mises en œuvre dans les moments difficiles, il pâlit, simula des larmes et s'écria avec un trémolo dans la voix : « Que vous ai-je donc fait, ô Dieu des Ma-« gyars! pour que mes intentions ne soient jamais « comprises et que mes désirs comme mes efforts, « pour le bien de ma patrie, soient toujours mécon-« nus quand ils ne sont pas calomnieusement inter-« prétés? Mais tu sais, ô grand Dieu d'Arpad! toi « qui lis dans les secrets des cœurs les plus téné-« breux, si mes intentions, si mes désirs et mes « efforts ne sont point inspirés par le désintéresse-« ment personnel et l'amour de mon pays! »

Puis s'arrêtant un instant, pour donner à son exclamation le temps de produire tout l'effet qu'il en espérait, il ajouta : qu'il n'avait jamais eu d'autre intention que celle d'amener Georgey à opter entre le portefeuille de la guerre et le bâton du commandement.

Dès ce moment, Georgey, affranchi pour toujours du joug d'un gouvernement inepte, dont il venait de briser la dernière intrigue, eut entre ses mains

les destinées de la Hongrie. Désormais libre de ses mouvements et maître de sa volonté, il pouvait, à son gré, continuer la guerre ou la terminer d'une manière honorable pour la Hongrie ; il pouvait, en suivant un glorieux exemple, être le libérateur de sa patrie. Ce rôle magnifique lui était même indiqué comme le seul moyen de sauver son pays, et de sauvegarder l'existence, la fortune de ses valeureux compagnons d'armes. Puisqu'il reconnaissait que la lutte, resserrée dans un réseau de baïonnettes, ne pouvait se terminer que par la défaite de son armée; il devait, appuyé sur soixante mille hommes de troupes aguerries, adossés eux-mêmes sur la citadelle de Comorn, se rappeler le mot que prononça le chevaleresque Damianich, dans une circonstance mémorable : *Tu nous réconcilieras avec le roi*. En effet, jamais occasion meilleure ne s'était présentée depuis le commencement de la guerre, pour espérer et tenter une réconciliation avec la couronne impériale. Pourquoi, royaliste dévoué à la dynastie des Habsbourg, ennemi juré des Cromwell au petit pied, a-t-il préféré au rôle de Monk celui de Dumouriez? C'est un problème que l'avenir résoudra sans doute; en attendant, l'historien doit constater que si Georgey eût déclaré, à cette époque, publiquement à la Hongrie la vérité, que les ambitieux et les intrigants avaient intérêt à lui cacher, il n'aurait pas eu,

six semaines plus tard, la douloureuse humiliation de remettre son épée dans le fourreau, et de plier le genou devant un vainqueur. Alors, combien de sinistres épreuves, combien de sanglants sacrifices n'eût-il pas évités à son malheureux pays! La cloche d'Arad n'eût jamais sonné l'heure de l'expiation, et le drapeau magyar ne se fût point, à cette heure, changé en lugubre linceul.

Né dans le mois de janvier 1818 à Topportz, possession de sa famille dans le comté de Zips, Arthur Georgey descend d'une race noble où la bravoure de tout temps a été héréditaire. En 1240, un Arnold Georgey, comte de Zips, reçoit en apanages pour prix de services rendus contre les Tartares, les terres de Georgey, de Topportz et un grand nombre de seigneuries dans les Carpathes. Plus tard, en 1512, un Stephan Georgey bat à plate couture le haut et puissant comte Mathieu de Trentschin. Plus tard encore, et sous les luttes gigantesques de l'empire, le grand père d'Arthur, officier supérieur de cavalerie, se fait tuer sous les aigles d'Autriche en combattant contre les aigles de France.

Abandonné bien jeune encore à lui-même par la mort de son père, savant homme, plus admirateur d'Horace que de Napoléon, et par celle de sa mère, femme forte, formée dans le moule des matrones romaines, le jeune Arthur, rompu déjà à l'obéissance

et à la discipline par l'énergique volonté de sa mère, entra d'abord au collége d'Eperies pour commencer ses études classiques, mais à l'opposé de son père, préférant la théorie du soldat au rudiment de l'écolier, il se fit recevoir à l'école militaire de Tulln. Ses progrès y furent si rapides qu'il termina en deux ans des cours qui en demandent trois ordinairement. Les officiers ses professeurs, émerveillés eux-mêmes de ses surprenantes dispositions, le recommandèrent au ministre de la guerre à sa sortie de l'école. « Dans « ce jeune homme de dix-sept ans, lui mandèrent-« ils, votre excellence, si elle l'interroge et l'étudie, « trouvera l'étoffe d'un général en chef. »

De Tulln, l'écolier émancipé se rendit à Vienne pour entrer en qualité de lieutenant dans les gardes nobles hongroises.

Là, de même qu'à l'école, il se fit remarquer de ses chefs autant par l'application de son esprit et l'austérité de ses mœurs que par son antipathie pour les plaisirs et les dissipations dont la ville de Vienne, *ex equo* avec celle de Paris, est la capitale. En effet, pendant que ses jeunes camarades couraient au Prater, jouaient gros jeu, se ruinaient ou dansaient, il cherchait à lire dans les mystères les plus abstraits de la science. La caserne était pour lui la salle de café; les fanfares des gardes, les concerts du jardin *le paradis;* la cour du quartier, la riante avenue du

Prater. Chaque jour consacrant à l'université les loisirs qu'il pouvait dérober aux exigences du service militaire, il conduisit de front pendant cinq années et avec un égal succès l'étude de la botanique, celles de l'art vétérinaire et de la chimie. Au bout de ce temps il fut nommé premier lieutenant au régiment des hussards palatins.

Se trouvant ainsi en évidence, il n'avait plus qu'un pas à faire pour arriver aux grades supérieurs et réaliser, avant le temps, les prophéties de ses chefs de Tulln, lorsque tout à coup, ne prenant conseil que de son caractère inquiet et sombre, il déposa son épée, quitta son brillant uniforme et donna sa démission pour se livrer entièrement à l'étude de la chimie.

Il y avait alors à Prague un savant professeur dont le nom était fort en réputation dans toute l'Allemagne; le docteur Redtenbach passait à juste titre pour le plus grand chimiste de l'époque : Georgey se rendit à Prague pour achever, sous la direction de ce maître, le cours de ses études chimiques. Il profita si bien de ses conseils et de ses leçons, qu'en fort peu de temps il aurait pu professer lui-même; aussi, grande fut sa surprise le jour où le maître lui dit : « Je n'ai plus rien à vous apprendre, car vous en « savez autant que moi. »

Sur ces entrefaites, le modeste savant, qui, bril-

lant soldat, avait résisté aux prestiges de la gloire, et jeune homme ardent avait repoussé les séductions des plaisirs, les entraînements de l'exemple, céda aux beaux yeux d'une Française fort agréable, placée en qualité de gouvernante chez un banquier de Prague. Cette jeune fille était pauvre, mais elle était sage et jolie; Georgey la vit, il l'aima, puis, pensant avec raison que la meilleure dot qu'une jeune femme pouvait apporter à son époux était la vertu, il s'en fit aimer, lui offrit son cœur et l'épousa. Ces quatre choses se firent en moins de trois semaines.

Quelques jours après la célébration du mariage, les heureux époux quittèrent Prague et allèrent chercher à Zips, dans un petit manoir que l'oncle de Georgey lui avait laissé en mourant, les premiers rayons de la lune de miel. Cet astre qui pour le commun des hommes s'éclipse, hélas! malheureusement trop vite, brillait depuis plusieurs années, à Zips, d'un éclat toujours nouveau, lorsque tout à coup le cri de: Aux armes! retentit au cœur des Magyars. C'était le 15 mars 1848; la capitale de l'Autriche avait pris subitement ce jour-là un accès de folie magnétique. Georgey n'entendit pas ou ne voulut pas entendre l'appel aux armes; la douce et chaste voix d'une femme aimée rend sourd à certaines heures au point d'étouffer le bruit du canon: Georgey se trouvait à l'une de ces heures; heureux dans son isolement, il

ne vivait uniquement que de l'amour de sa femme, lorsque les émissaires de Kossuth venant déranger sa vie dans la paisible retraite qu'il s'était faite, réveillèrent en son âme l'amour de la patrie. « La Hon-
« grie tout entière s'est levée, lui dirent-ils, tous les
« sabres détachés de la muraille reluisent au soleil,
« tous les fils des guerriers d'Arpad et de Corvin,
« nobles et paysans, roturiers et magnats ont chaussé
« leurs éperons d'acier, tous les cœurs magyars ont
« battu d'amour et d'espérance au réveil de la pa-
« trie. Écoutez les cris de l'indépendance hongroise!
« Fermerez-vous encore longtemps l'oreille à la voix
« de la liberté, les yeux aux drapeaux de la déli-
« vrance, le cœur aux prières de la patrie, qui ré-
« clame les bras de tous ses enfants? Honneur et
« gloire aux braves qui se lèveront pour combattre;
« honte et malédiction aux lâches qui préféreront les
« douceurs du foyer domestique aux hasards des
« champs de bataille! Georgey, la patrie compte sur
« vous, elle vous appelle et vous attend! »

Je suis prêt, répondit froidement Georgey, et reprenant son épée de lieutenant de hussards, il se dirigea sur Pesth pour se mettre comme simple volontaire à la disposition du gouvernement insurrectionnel. Le ministère magyar le reçut avec de grandes démonstrations de sympathie, et l'envoya aussitôt à Liége pour y faire des achats de fusils. Plus tard,

nommé capitaine à Raab et major à Szolnok, il se rendit à l'île de Csepel où sa fatale destinée lui réservait la présidence d'un conseil de guerre qui allait commettre le plus grand crime politique de cette lugubre et dramatique histoire (1).

Combien de fois depuis ce jour qu'il voudrait racheter peut-être au prix de tous ceux qui lui restent à vivre, combien de fois Georgey a-t-il vu passer devant son sommeil l'ombre sanglante du comte Eugène Zichy ! combien de fois ces dernières paroles du martyr royaliste : « *Je meurs innocent ; Dieu veuille que je sois la dernière victime..... Qu'il protége ma patrie et la délivre de gens semblables à mes juges !..... Vive le roi ! vive la Hongrie !* » Combien de fois ces paroles solennelles du royaliste martyr, suspendu entre la terre et l'éternité, ont-elles dû résonner dans le silence de ses nuits !..... Dieu seul le sait..... Nous savons, nous, que Georgey assista aux apprêts du supplice et à l'exécution avec le même calme qu'il avait montré en prononçant la sentence de mort. Debout, en face de la potence où le comte était monté comme un soldat sur la brèche, il reçut le dernier soupir de la victime ; puis, passant

(1) *V.* l'assassinat juridique du comte Eugène Zichy, *Histoire des révolutions de l'empire d'Autriche*, par l'auteur de ce livre, t. II, p. 195.

la main sur ses yeux pour essuyer une larme d'admiration peut-être, il s'écria : *Il le fallait!* Dans les intéressants mémoires qu'il a publiés récemment, Georgey a cherché à se justifier de ce crime ; mais a-t-il réussi ?

Quoi qu'il en soit, il donne à ce sujet de curieux détails sur la manière dont les Magyars comprenaient la justice exécutive et les progrès de la civilisation (1).

Soldat adoré de ses chefs et devenu chef lui-même adoré du soldat, Georgey, taillé tout d'une pièce dans un bloc de bronze, possédait sur les champs de bataille le regard concentrique que Napoléon appelait le compas du général en chef. Actif dans l'exécution, mais irrésolu dans les desseins ; calme dans la bonne fortune, stoïcien dans la mauvaise, indifférent à toutes deux, Georgey, le front soucieux, le regard voilé, ressemble à un joueur consommé qui, sans trahir une émotion, livre toute sa fortune à rouge ou noir. Tacticien habile, homme de guerre et homme d'esprit tout à la fois, placé dans les meilleures conditions pour servir et faire triompher la cause qu'il combattait ou celle qu'il avait embrassée, il manquait de résolution toujours et ne profitait jamais des occasions qui lui étaient offertes. Magyar par naissance, roya-

(1) *V.* les documents historiques, n° 8.

liste par tempérament et par tradition, Georgey eût pris le rôle de Monk, si la confiance en ses propres mérites n'eussent point fait défaut à son inspiration. Le doute de soi-même était en dernière analyse le fond prédominant de son caractère ; il portait si loin cette exagération qu'il refusait de croire à ses talents stratégiques, alors que tous ses compagnons d'armes le plaçaient au niveau des premiers manœuvriers des temps modernes.

D'un désintéressement égal à sa modestie, toute son ambition se bornait à désirer pour le prix de ses œuvres une place de professeur à l'université de Pesth ; une chaire de chimie était le bâton de maréchal qu'il rêvait en perspective.

« Si la fortune de la guerre sourit à mes efforts, « disait-il souvent à ses officiers, je demanderai à « mon pays, à titre de récompense, une somme de « 50,000 florins pour la fondation d'un laboratoire « de chimie; 50,000 florins, chez nous, feront faire « des pas de géant à la science. »

La manifestation de ce désir, bientôt connu de Kossuth, lui fournissait une trop bonne occasion pour ne pas chercher à acheter la condescendance du capitaine toujours prêt à faire opposition à ses projets. Il lui décreta donc une somme de 200,000 florins que, par un sentiment de délicatesse habile, il fit offrir à madame Georgey. Celle-ci, avant de l'accepter,

prit conseil de son mari, qui s'écria avec une noble fierté : « Georgey se donne, mais il ne se vend pas. » Puis il renvoya à Kossuth son riche présent avec ces paroles lacédémoniennes : « Si je meurs, je n'aurais « besoin que d'un cercueil, alors ma femme rede- « viendra gouvernante, ce qu'elle fut jadis ; si nous « sommes vaincus et que je parvienne à m'échapper, « je me ferais professeur en pays étranger ; si nous « sommes vainqueurs et que je survive à mes triom- « phes, j'aurais toujours assez pour vivre. »

Furieux d'un refus auquel il ne s'attendait pas, Kossuth dit aux personnes qui l'entouraient : « Ce « Georgey est comme un certain bâton de la fable, « on ne sait par quel bout le prendre. »

D'une taille haute, élancée, quoique vigoureusement constitué, Georgey porte, sur son visage amaigri et bistré, le type de la race orientale ; son regard est mobile et plein d'éclat ; son front large est légèrement plissé par la pensée ; son geste est digne, rapide, imposant, comme il convient à l'homme destiné à commander. Tel est l'homme dont la carrière politique et militaire est encore un problème à résoudre, une énigme à proposer aux sphinx de l'histoire.

CHAPITRE VIII.

Marche des armées impériales sur Bude. — Panique à Pesth. — Conseil de guerre. — Résolution. — Retraite du gouvernement révolutionnaire. — Entrée des impériaux à Pesth. — Marche sur Waitzen. — Le général Klapka. — Bataille de Waitzen. — Beau fait d'armes du général Tolstoy. — Triste situation de l'insurrection. — Menées russes de Georgey. — Parti désespéré. — Marches et contre-marches. — Combats et faits divers. — Bataille de Debcrezin. — Victoire. Réjouissances. — Te Deum.

Le 3 juillet, l'empereur d'Autriche, après avoir électrisé l'armée par sa présence et par son courage, quitta le quartier général que le commandant en chef avait transféré à Balbona et retourna à Vienne où l'appelait la direction générale des affaires. Deux jours après, le 5, le baron Haynau transporta ses quartiers à Nagy-Jgmand. Le premier corps d'armée occupa Acz et ses environs boisés; le huitième corps prit position à Puszta-Csem et l'avant-garde du troisième corps poussa jusqu'à Dotis et Almas pour couper les communications des rebelles

sur la rive droite du Danube, surveiller leurs mouvements sur la rive gauche et dominer la navigation du fleuve. Dans la journée du 7, le général en chef lança un corps volant dans la direction de Gran; mais à son approche les Magyars se retirèrent à Parkany, après avoir fait sauter un pont. La brigade Wolf et une partie de la brigade Veigl marchèrent sur Mocsa; la brigade Gerstner rayonnait de Kis-Ber à Moor; la division de cavalerie Berchthold campa à Mocsa; la division russe du général Paniutine s'avança de Babolna à Nagy et Kis-Jgmand; enfin, la grande réserve d'artillerie, établie à Puszta-uj-Major, compléta le blocus de la forteresse de Comorn sur la rive gauche. Pendant ce temps, l'armée austro-russe continua sa marche victorieuse sur Bude-Pesth, centre commun où leurs opérations devaient aboutir définitivement.

Dans ce moment critique, Georgey reçut l'ordre de se porter à marches forcées sur la capitale de la Hongrie pour la couvrir avec son armée de 40,000 hommes; mais les communications étaient coupées, les rebelles ne pouvaient plus choisir leur champ de bataille; Georgey expédia une estafette à Kossuth pour lui faire connaître le véritable état de choses. A la lecture de ces dépêches, le tribun dictateur se mit dans une violente colère.

« Georgey nous trahit, s'écria-t-il, maudit soit le

« jour où, le tenant dans mes mains, je n'ai pas fait « fusiller ce superbe Holopherne cent fois plus re- « doutable à la cause magyare que les Cosaques du « prince de Varsovie et les Hulans du baron Hay- « nau; mais tout n'est point perdu, il nous reste en- « core du cœur et du fer; je ferai un appel suprême « à la nation, je convoquerai le ban et l'arrière-ban « des braves et je me mettrai à leur tête pour sauver « la patrie ou m'ensevelir sous ses ruines. » Cet héroïque langage, écho lointain des paroles du grand roi qui avait pris le soleil pour devise, n'éblouit point les populations émues des villes sœurs : pour la première fois peut-être l'enthousiasme réel ou simulé de l'orateur habitué à faire des prodiges fut stérile; les populations alarmées, faisant le vide autour du royal palais de Bude, accoururent avec des cris de désespoir devant l'hôtel où Dembinski, ainsi que Marius sur les ruines de Carthage, rêvait à la fragilité des grandeurs humaines. « Sau- « vez-nous, disaient les Magyars au général polo- « nais; sauvez-nous, car sans vous nous périssons, « vous seul pouvez nous sauver. »

Dembinski parut à son balcon et répondit aux vœux de la foule par quatre mots qui depuis 1830 ont joué un grand rôle dans l'histoire contemporaine des nations : *Il est trop tard!*

— « Il n'est jamais trop tard pour l'invincible Dem-

binski, répliqua le peuple en étendant des mains suppliantes vers le général.

— Dieu seul est invincible, seul il peut vous sauver; puis, faisant allusion à Georgey et aux Russes, Dembinski ajouta : « Quant à moi, je ne puis vous sauver, car j'ai un ennemi devant et un ennemi derrière moi. »

Il fallait cependant prendre un parti. Le chef polonais, oubliant une fois encore devant le désespoir du peuple ses ressentiments, rassembla, de concert avec le général Meszaros, tout ce qu'il put trouver de troupes disponibles en dehors de l'armée de Georgey et de la place de Comorn, et il attendit pour agir selon les circonstances.

Sur ces entrefaites, Kossuth, qui parfois avait des prétentions militaires, convoqua un conseil de guerre. Les chefs appelés à y prendre part, divisés comme ils l'étaient par de profonds dissentiments, eurent mille peines à faire jaillir une étincelle du choc des opinions; Kossuth en eut plus encore à leur prouver que le salut se trouvait dans l'unité et que les batailles ne se perdaient jamais que par le défaut d'ensemble. Il parvint cependant à les mettre d'accord sur la résolution d'abandonner momentanément à ses propres forces l'armée du Bacs Banat, mais de concentrer, en revanche, près de Szolnok et de Czegled le corps d'armée commandé par Wysocki et Perczel,

ainsi qu'une nouvelle réserve de vingt-quatre mille hommes. Ces forces devaient opérer sur la rive gauche de la Theiss, occuper Debreczin, rejeter les impériaux au delà de la rive de la haute Theiss, et assurer les communications du gouvernement magyar avec les rebelles de la Transylvanie. En même temps, Georgey reçut l'ordre de porter un coup décisif à l'armée autrichienne sur la rive droite du Danube, de conserver à tout prix la forteresse de Comorn, et d'entretenir des communications avec le gouvernement par les comitats de Stuhlveissenbourg, Tolna et Baranya. Georgey, décidé à exécuter la première partie de cet ordre, résolut d'opérer, le 11 juillet, une sortie de la tête du pont du Danube, pour cacher ses véritables intentions à l'armée autrichienne. Il espérait d'autant mieux réussir qu'il savait que le troisième corps de l'armée autrichienne se portait sur Bude-Pesth. La totalité de ses forces représentait 53 bataillons, 70 escadrons et 206 pièces d'artillerie : il possédait en outre le double avantage d'une position concentrique et de la supériorité du nombre, car le général Haynau ne pouvait lui opposer que 53 bataillons incomplets, 49 escadrons et 176 bouches à feu, formant en ligne de bataille 34,000 combattants. Cette réduction considérable des forces impériales provenait des ravages que la chaleur exerçait chaque jour dans les rangs de l'armée campée sous

Comorn. A cette époque seize mille malades encombraient les ambulances.

A dix heures du matin, les Hongrois, éclairés par une nombreuse cavalerie, débouchèrent en épaisses colonnes de la tête du pont, et occupèrent aussitôt avec vingt batteries la forêt de Harkaly. Un brouillard épais, remplacé bientôt par une pluie d'orage, favorisait leur entreprise; mais, instruite de leur mouvement, l'armée autrichienne se mit aussitôt en ordre de bataille. La division de cavalerie Berchtold, forte de vingt-trois escadrons et la brigade Lederer, se rangèrent à la droite de Mocsa; la brigade Limbschen se développa sur la gauche, pendant que le général Berchtold, se mettant à la tête de trois escadrons et d'une batterie, s'avança rapidement vers Almas, pour reconnaître les mouvements de l'ennemi. Le feld-maréchal-lieutenant baron Haynau, qui, de son côté, au premier coup de canon, était accouru sur le terrain, donna l'ordre à la division russe, établie à Nagy et Kis-Jgmand, de se porter à Puszta-Csém, et à un corps d'armée, campé derrière Puszta-Kerkaly, de prendre position sur les hauteurs situées à la droite de ce village.

Les premiers efforts des rebelles se portèrent contre la forêt d'Acz, occupée seulement par la brigade Schneider et deux bataillons de la brigade Reischach. Les Magyars, marchant en colonnes serrées, sous

la protection d'une nombreuse artillerie, attaquèrent avec une telle impétuosité et une si grande supériorité de forces, que la ligne des tirailleurs impériaux ne pût se développer, et que leurs avant-postes durent se replier sur les réserves ; mais, dans ce moment, le colonel de Schneider, ralliant sa colonne, la précipite sur l'ennemi, qui recule à son tour, pour revenir bientôt après à la charge avec de nouvelles forces, et repousser une seconde fois la brigade Schneider. Alors, le premier corps d'armée, s'ébranlant à son tour, le général Schlik fit occuper la partie du bois faisant face au village d'Acz par les brigades Bianchi et Sartori : une partie de la brigade Jablonowski prit position à Kerkaly ; la cavalerie du général Lüdwig, soutenue par une batterie de 12, se rangea en bataille entre la forêt et Puszta-Kerkaly.

Pendant ce temps, trente-deux escadrons de hussards hongrois s'étaient développés sur la gauche du septième corps, et menaçaient de forcer la position des impériaux entre la forêt et Puszta-Kerkaly ; cette position leur était indispensable pour conserver celle de la forêt. La brigade, chargée de la défendre, fut remplacée, après avoir perdu beaucoup de monde, par celle du général Benedek, qui prit position à la droite d'une métairie incendiée par les boulets de l'ennemi. Il était trois heures : la lutte, engagée sur

toute la ligne avec des phases diverses, semblait cependant favoriser les efforts acharnés des Magyars, lorsque les Autrichiens, animés par l'exemple de leur général en chef, faisant un sublime effort, reprirent l'offensive et changèrent la face du combat. Le général baron Haynau donne l'ordre au général Paniutine de se porter avec sa division d'Jgmand à Puszta-Csém, et d'entrer en ligne sur le flanc droit du général Wohlgemuth. Le général russe arrive sur le terrain indiqué au moment où les colonnes magyares, excitées par le succès, allaient tenter une attaque décisive contre le quatrième corps. L'apparition imprévue des bataillons russes sur leur flanc gauche, l'effet désastreux de l'artillerie, braquée contre leurs escadrons, arrêtent tout à coup l'élan des Hongrois. Sur d'autres points, on combat de part et d'autre avec le plus grand acharnement. Le général Benedek a deux chevaux tués sous lui; Georgey, tout meurtri encore de sa blessure de la veille, se surpasse lui-même en intrépidité.

Repoussées de la forêt, quatre colonnes d'infanterie, composées de l'élite hongroise, reviennent quatre fois à la charge avec un courage héroïque, et bravent la mort avec un mépris sans exemple. Un artilleur autrichien, nommé Norwak, a les deux jambes emportées par un boulet de canon; il se fait placer sur un caisson, et de là il encourage ses

compagnons d'armes à faire bravement leur devoir.

Pendant que la division russe rétablissait sur un point l'équilibre de la bataille, les brigades Bianchi et Satòry du premier corps d'armée, secourues sur un autre par la brigade Raischach et par une charge à fond du prince François Liechtenstein, reprenaient à leur tour l'offensive. En même temps, la division de cavalerie Berchtholdt rejetait la cavalerie rebelle sur O-Szöny.

A cinq heures du soir, le feu cessa sur toute la ligne; les Hongrois vaincus, mais pouvant néanmoins se glorifier de leur défaite, car ils s'étaient fait admirer même par leurs adversaires, se réfugièrent dans leurs retranchements.

L'armée impériale, maîtresse du champ de bataille, se trouva dès lors former un vaste demi-cercle devant le camp retranché des Hongrois.

Dans le rapport officiel, que le général en chef adressa à l'empereur sur cette brillante journée, il lui disait :

« Sire, toutes les troupes, animées par l'exemple
« de leurs chefs respectifs, ont combattu avec une
« incomparable intrépidité. Elles ont montré dans
« leurs positions exposées au feu d'une artillerie
« formidable, vomissant la mitraille et la mort, le
« calme et le sang-froid qui caractérisent les vieux
« soldats et présagent la victoire. »

On peut évaluer la perte des impériaux, dans cette affaire, à 64 officiers et 1,536 sous-officiers et soldats; celle des Hongrois à plus de 2,000 hommes.

A la suite d'un conseil de guerre tenu entre les chefs magyars dans la nuit qui suivit leur glorieuse défaite, il fut arrêté que Georgey quitterait Comorn avec les premier, troisième et septième corps de l'armée hongroise, formant un gros de 28,000 hommes et de 140 canons, qu'il se dirigerait sur Waitzen pour opérer, avant l'arrivée des troupes russes, sa jonction avec le corps de Perczel, qui cherchait de son côté à s'avancer de Szolnok vers Jaz-Bereny et Alberti.

En conséquence, Georgey, plus que jamais en proie à de sinistres pressentiments, exécuta ce mouvement dans la nuit du 13 au 14 juillet. Entrepris huit jours plus tôt, ce mouvement aurait peut-être réussi. En effet, l'armée insurgée, se concentrant entre le Danube et la Theiss, aurait pu manœuvrer avec l'ensemble de ses forces réunies contre l'une ou l'autre des armées alliées et balancer par la supériorité du nombre la fortune du combat. Entrepris, comme nous venons de le voir, du 13 au 14 juillet, il avait peu de chances de succès, car les deux armées, quoique assez éloignées l'une de l'autre, communiquaient déjà entre elles.

Le baron Haynau, sous le canon de Comorn, le

prince de Varsovie à Gyöngyös, pouvaient d'un instant à l'autre menacer Pesth et l'emporter sans coup férir. Kossuth et ses conseillers le comprirent si bien qu'ils résolurent de transporter ailleurs le siége du gouvernement, afin de se mettre eux-mêmes à l'abri d'un coup de main ; mais avant d'abandonner la ville, Kossuth, cherchant à s'assurer de la population épouvantée, fit briller à ses regards l'espérance d'une intervention prochaine : « Rassurez-vous, nobles « Hongrois, leur dit-il, les invincibles grenadiers de « la France et les non moins glorieux soldats de « l'Angleterre sont en marche pour vous secourir ; « rassurez-vous, la France et l'Angleterre ne vous « laisseront pas seuls livrés aux hasards d'une lutte « par trop inégale. » Puis, à l'exemple de Danton, recourant à l'audace, fidèle compagne de la terreur, il décrète une levée générale, depuis l'âge de quinze jusqu'à soixante ans, il fait afficher un placard pour annoncer au peuple que ce décret dictatorial sera exécuté dans toutes les provinces magyares par cent commissaires munis de pleins pouvoirs contre les opposants. Enfin, joignant l'hypocrisie au mensonge, il adressa en ces termes ses dernières instructions aux fidèles habitants de *sa capitale* :

« Nobles habitants de Bude-Pesth ! ne faites au« cune démonstration hostile contre nos ennemis ; « restez tranquillement dans vos demeures. ou bien

« allez au-devant des Autrichiens avec des drapeaux
« jaunes et noirs, afin que nul d'entre vous ne soit
« inquiété dans sa vie ou sa liberté.

« Nous sommes forcés de vous abandonner mo-
« mentanément; car, ici nous ne pouvons déployer
« toutes nos forces; nous partons, mais soyez sûrs
« que nous reviendrons. Oui, nobles Magyars! avant
« un mois, je serai de retour dans *ma chère capitale*,
« je vous le promets, et vous savez que je suis habi-
« tué à tenir ma parole... Je ne vous dis pas adieu,
« mais au revoir. » Alors pour la seconde, mais dernière fois, Kossuth quitta Pesth avec la couronne de Saint-Étienne de moins et une immense responsabilité de plus.

Sa femme, livrée à un sombre désespoir, ne partageait pas ses espérances de retour; comme les reines de comédie qui ont cinq actes pour jouer avec le sceptre, elle touchait au bout de son rôle; l'heure approchait où son masque tombant avant la chute du rideau, allait livrer son visage aux sifflets du parterre changé en Némésis. On raconte qu'avant de quitter le royal palais de Bude, elle se fit à elle-même les honneurs d'une furibonde imprécation..... Mais elle ne pleura pas..... Les grandes douleurs d'amour-propre n'ont point de larmes. Le gouvernement révolutionnaire se retira tout entier à Szegedin. Le 11 juillet, deux colonnes volantes, l'une forte d'un

escadron de chevau-légers et de deux escadrons de hulans sous les ordres du major autrichien Vussin, l'autre, composée d'un fort détachement de Cosaques commandés par le colonel russe comte Altemberg, effectuèrent conjointement leur entrée dans la capitale magyare. La première à Bude, la seconde à Pesth. Bientôt après, la division du général Rambert vint occuper les deux villes sœurs.

Pendant ce temps, Georgey se portait rapidement sur Waitzen et gagnait une avance considérable sur l'armée autrichienne qui, instruite de ses projets seulement deux jours après son départ de Comorn, perdait ainsi l'occasion de passer le Danube pour marcher sur ses traces. En conséquence, le général Haynau dut abandonner à l'armée russe la mission de s'opposer aux progrès du chef rebelle. Dès lors, rassuré sur ce point, il se mit en marche avec les premier, troisième, quatrième corps, la division Paniutine et le corps de cavalerie dans la direction de Pesth pour dégager au plus tôt Temeswar, réduit à la dernière extrémité. Il laissa le deuxième corps de l'armée en observation devant la forteresse de Comorn, confiée à la défense du général Klapka qui s'y était enfermé avec vingt mille hommes de l'armée hongroise et soixante-six pièces d'artillerie de campagne.

Georges Klapka, l'un des meilleurs, des plus bra-

ves et des plus modérés généraux magyars, est né à Temeswar, en 1820.

Son père, premier magistrat civil de cette ville, voulant lui donner une éducation au niveau de sa naissance, l'envoya au collége de Szegedin où le jeune écolier, doué d'excellentes dispositions, termina ses études de philosophie. Alors, préférant la carrière des armes à celle des sciences, Georges se fit soldat et appliqua avec zèle à sa nouvelle position l'aptitude qu'il avait montrée dans une autre sphère; il achève son cours de mathématique, parcourt rapidement les divers échelons de la hiérarchie militaire et passe, en moins de trois années, du grade de sous-officier d'artillerie à celui de lieutenant dans la garde impériale hongroise.

Cinq années plus tard, appelé à Lahore, dans les Indes-Orientales, il reçut l'offre du grade de général d'artillerie; mais son gouvernement lui refusant l'autorisation de l'accepter, il revint dans les États de la monarchie et reçut, à titre de dédommagement, celui de premier lieutenant dans un régiment-frontière.

Comme Arthur Georgey, son compagnon d'armes, Klapka, sincèrement dévoué aux idées monarchiques qu'il considère comme les seules applicables au tempérament de son pays, se montrait l'adversaire des utopistes qui rêvaient, pour la Hongrie, des

théories impossibles à réaliser; aussi ce fut sans grand enthousiasme qu'il salua les journées de mars 1848, que les meneurs, conduits eux-mêmes par Kossuth, s'efforçaient de représenter comme l'aurore de l'indépendance, tandis qu'elles n'étaient que le crépuscule du despotisme révolutionnaire. Cependant, comme Georgey, il prêta son épée et son expérience militaire à l'insurrection de son pays. Il croyait de bonne foi pouvoir être Magyar et royaliste, pouvoir servir à la fois Kossuth qu'il méprisait et Ferdinand V représentant à ses yeux les droits légitimes de la royauté. Dans son intelligence de citoyen fidèle, dans sa loyauté de soldat, pouvait-il supposer que Kossuth clamant aussi lui : « Vive le roi! » serait un jour assez insensé pour briser le pacte qui unissait la Hongrie depuis tant de siècles à la royale dynastie des Habsbourg, qu'il serait assez ennemi de son pays pour le jeter dans les aventures de la république; pouvait-il supposer que la démagogie, coiffée du bonnet sanglant, emprunté aux plus mauvais jours de la révolution française, se cachait dans les plis tricolores de la bannière hongroise en attendant son heure?

Oh! si à la clarté des flammes dévorant, dès les premiers jours de mars, les fabriques, les octrois, les traditions d'honneur et de fidélité de la ville de Vienne, il eût pu lire dans le cœur des prétendus

patriotes, il aurait brisé sinon retourné contre lui-même l'épée qui, une fois tirée, devait la dernière rentrer en son fourreau!

Ainsi que Georgey, avec lequel, au moral comme au physique, il avait, comme on le voit, plus d'un point de ressemblance, il portait sur son visage bronzé le type accentué de la race magyare; ses yeux noirs étaient pleins d'éclairs, surtout lorsqu'ils embrassaient un champ de bataille ravagé par les éclats de la foudre; ses cheveux et ses moustaches, dont il avait un soin tout particulier, avaient la couleur de ses yeux; sa taille, moyenne, mais bien prise, représentait à la fois la grâce et la force : souple comme un roseau, elle était robuste comme un chêne. Les vents de l'adversité pouvaient l'abattre, mais la plier jamais. Placé en des conditions autres que celles d'un rebelle, marchant dans un milieu normal sous le drapeau de la justice et du droit, Klapka serait infailliblement arrivé aux plus hautes sommités militaires.

Pendant que le feld-maréchal-lieutenant baron Haynau était en pleine marche sur Pesth et que Georgey se dirigeait sur Waitzen, la grande armée russe occupait les positions suivantes :

Le feld-maréchal Paskewitch, avec le deuxième corps d'armée Kouprianoff, avait son quartier général à Kapolna;

Le troisième corps du général Rudiger, ayant l'avance d'une journée de marche, se trouvait à Gyöngyös;

Le quatrième corps occupait le Sajo.

Outre le corps volant du colonel comte Altemberg que nous avons vu entrer à Pesth pour tendre la main aux troupes autrichiennes, deux colonnes plus considérables, composées, l'une d'un régiment musulman, commandé par le prince Bebutoff; l'autre d'un régiment de Cosaques, sous les ordres du colonel Stankowitsh, avaient reçu l'ordre, la première, d'éclairer l'armée dans la direction de Waitzen, la seconde, de marcher vers Arok-Szallak, du côté de Szolnok; où Perczel et Wysocki avaient paru avec une armée de 20,000 hommes.

Ce fut le prince Bebutoff qui manda au feld-maréchal Paskevitch la nouvelle confirmée en même temps par un courrier du baron Haynau, que Georgey, marchant avec 45,000 hommes et 120 bouches à feu sur la rive gauche du Danube, atteindrait inévitablement Waitzen dans la journée du 15. Alors sans perdre un instant le prince de Varsovie, formant une avant-garde de trois bataillons et de huit escadrons, sous le commandement du lieutenant-général Sass, lui donna l'ordre de se porter à marches forcées de Hatwan sur Waitzen, pour surveiller, sans engager le combat, les mouvements de l'armée magyare. En même temps, il

ordonna à toute la cavalerie disponible de suivre de très-près cette avant-garde, et à l'infanterie du deuxième corps de s'échelonner à une journée de distance, afin de pouvoir au besoin faire un mouvement de front sur la gauche contre l'attaque probable de Perczel.

Ainsi que Bebutoff l'avait annoncé, l'armée de Georgey se présenta en bon ordre le 15 juillet devant Waitzen. L'avant-garde russe, suivant l'ordre qu'elle avait reçu de ne point engager le combat, se replia à la hâte devant les forces supérieures de Georgey. Le général Sass arrivant dans ce moment avec son corps d'observation, dont la force numérique était hors de toute proportion avec les masses de l'armée hongroise, accepta bravement la bataille. Une vive canonnade s'engagea aussitôt et continua quelque temps sans résultat décisif, car le général Sass, malgré les renforts qu il fit entrer successivement en ligne, se trouvait numériquement trop faible pour attaquer au lieu de se défendre.

De son côté, le général hongrois, convaincu que le gros de l'armée russe ne pouvait tarder à rejoindre l'avant-garde qui lui opposait une résistance si énergique, craignit de s'aventurer au delà de Waitzen. En conséquence, et pour être prêt à faire face à toutes les éventualités, il prit une position défensive, très-fortement couverte par la digue du chemin de fer.

Le lendemain, 16, les premiers échelons de l'armée russe rejoignirent leur avant-garde après avoir fait une marche forcée de huit milles allemands ; mais les troupes étaient tellement harassées, que malgré leur ardeur morale il fut impossible de songer à attaquer le jour même.

Georgey, de plus en plus certain que l'armée russe tout entière allait lui tomber sur les bras, résolut à son tour d'éviter le combat et de profiter de la nuit pour gagner sans bruit la route de Balassa-Gyarmath. Il exécuta ce mouvement avec les septième et troisième corps ; Nagy-Sandor resta avec le premier corps à Waitzen afin de couvrir la retraite de son général en chef.

Dans la matinée du 17, deux régiments de Cosaques et de hulans chargés de reconnaître la position des rebelles, surprirent les avant-postes au moment où leurs dernières colonnes s'apprêtaient à quitter la ville. Assaillis aussitôt par une vive fusillade, soutenue de flanc par les insurgés abrités derrière les fenêtres des maisons, de front par six bataillons, sept escadrons et quatre batteries, les impériaux ne purent se maintenir dans la ville ; mais bientôt après, les colonnes du général Rudiger ayant reçu l'ordre d'attaquer, s'avancèrent au pas de charge et renversèrent tous les détachements qui essayèrent d'arrêter leur marche, et les chassèrent de position en position

jusqu'à Szerdahely. Dans cette affaire, les Russes, électrisés par la présence du grand duc Constantin, firent des prodiges de valeur. Le grand duc fit lui-même l'admiration de toute l'armée par son audace impétueuse dans les charges de cavalerie, et son admirable sang-froid sous le feu du canon. De leur côté, les Hongrois se battirent, selon leur habitude, comme des lions, et opposèrent pendant plusieurs heures une résistance désespérée; ils durent cependant se retirer en laissant au pouvoir des Russes mille prisonniers, quatre pièces d'artillerie, un drapeau et une grande quantité de bagages. La nuit mit fin à leur poursuite, mais elle fut reprise et poussée le lendemain jusqu'à Vadkert par le corps de Rudiger. Alors Georgey, qui marchait avec le gros de son armée sur la route de Losoncz, avait une avance trop considérable pour que le général russe pût espérer pouvoir le rejoindre.

Dans cet état de choses, le maréchal prince de Varsovie, renonçant pour le moment à l'espérance d'atteindre les rebelles de manière à leur porter le coup de grâce, préféra à ce résultat chanceux les avantages plus certains de la concentration de son armée sur la ligne de Hatwan à Miskolcz. Pour les obtenir, il échelonna les trois corps de son armée principale sur la grande route de Pesth à Miskolcz, dans l'ordre suivant :

Le deuxième corps, sous les ordres du général en chef, occupa Aszod et détacha vers Zsombor une avant-garde commandée par le lieutenant-général comte Tolstoy.

Le troisième corps, conduit par le général Rudiger, marcha directement de Vatkert à Gyöngyös.

Le quatrième corps s'avança de Kapolna sur Mezö-Kowesd et poussa une avant-garde vers Harsany et Miskolcz.

De cette manière, le maréchal prince de Varsovie dominant le passage de la Theiss, rendait irrévocable le morcellement de l'armée magyare, et forçait les deux fractions de cette armée à se séparer de plus en plus par le mouvement de retraite excentrique qui leur était imprimé.

Rejeter d'un côté Georgey sur Tokai, d'un autre côté repousser Perczel dans la direction de Szolnok sur l'armée autrichienne, servir à la fois de pivot et de point d'appui aux opérations que les troupes du baron Haynau allaient entreprendre sur Szegedin, attendre le moment opportun de frapper un coup décisif en portant ses masses sur Groswardein, tels étaient les avantages infaillibles que le prince de Varsovie promettait à son armée par sa dislocation; les résultats prouveront bientôt l'habileté de ces savantes combinaisons.

Conformément à ces dispositions, l'avant-garde du

deuxième corps, détaché à Zzombor sous les ordres du lieutenant-général comte Tolstoy, rencontra le 20 juillet celle des Magyars, forte de trente-deux escadrons et de quatorze bouches à feu, sous le commandement de Dezefwy. Le comte Tôlstoy, qui s'était porté en reconnaissance avec deux régiments de cavalerie seulement, voulait, avant d'engager le combat, attendre l'arrivée de son infanterie; mais les hussards hongrois ne lui en donnèrent pas le temps, ils le chargèrent avec une rare intrépidité.

Surpris à l'improviste par cette avalanche humaine, mais résolus à soutenir jusqu'à la mort l'honneur de leurs étendards, les cavaliers russes supportent bravement le choc; étonnés à leur tour d'une résistance à laquelle ils ne s'attendaient point, les hussards hongrois attaquent corps à corps : une horrible mêlée s'engage à l'arme blanche. S'inspirant de l'héroïsme de leur général, les cavaliers russes, enveloppés de toutes parts, se serrent autour de leurs aigles et ne reculent que pour mourir, car chaque coup porte avec lui la mort. Les Hongrois, certains de vaincre cette poignée de braves décidés à se faire hacher jusqu'au dernier homme, les somment vainement de se rendre; dans ce moment, une réserve infime que, malgré la faiblesse de sa troupe, le comte Tolstoy a su se ménager avec une sûreté de coup d'œil admirable, se précipite sur les

hussards avec une impétuosité telle que ceux-ci sont forcés de se replier, alors qu'ils s'apprêtaient à crier victoire. La division d'infantèrie du général Labintzoff, qui arrivait au pas de charge sur le terrain de cette lutte inégale, compléta la déroute des rebelles, en leur faisant éprouver des pertes considérables. Poursuivis, l'épée dans les reins jusqu'à Saint-Thomas, ils se replièrent sur Szolnok, tandis que le général Dembinski, menacé sur son flanc par l'armée autrichienne, dont les têtes de colonnes dépassaient déjà Pesth, découragé par l'échec de sa cavalerie, sur laquelle il fondait ses plus chères espérances, se dirigea en toute hâte sur Szegedin.

Le but assigné à la première partie de la campagne se trouvait dès lors complétement atteint. Tout le cours supérieur du Danube demeurait libre. La partie occidentale de la Hongrie rentrait sous l'obéissance de son souverain légitime, et l'armée autrichienne pouvait, sur tous les points, reprendre l'offensive avec avantage.

Après avoir ainsi complétement dégagé son aile droite, le maréchal prince de Varsovie marcha sans délai, avec le deuxième et troisième corps, sur Kapolna.

Ce mouvement lui assurait une position centrale, qui lui permettrait d'effectuer le passage de la Theiss, d'ouvrir la route de Debreczin, et

d'appuyer les différents corps chargés d'opérer contre Georgey.

Ses lignes étaient disposées de la manière suivante :

Les colonnes des généraux de Sass et de Grabbe poursuivaient l'armée de Georgey.

Le quatrième corps, conduit par le général Tcheodajeff, atteignait Mezö-Kowesdé et marchait sur Miskolcz.

Le général Saaken descendait avec son corps, à marches forcées, par Epéries vers Kaschau et Hydas-Nemethy.

Les mouvements de ces trois corps étaient combinés de telle sorte qu'ils devaient atteindre le Sajo, en même temps que Georgey, et lui présenter une masse imposante qui, lors même qu'elle ne parviendrait pas à l'écraser d'un seul coup, devait l'empêcher de s'établir sur la ligne de communication de la grande armée, et l'envelopper dans le réseau de ses opérations.

Le général prince Gortschakoff, chef de l'état-major et l'un des plus distingués officiers de l'armée russe, fut chargé de cette expédition, à laquelle le grand duc Constantin voulut prendre part. Après avoir prisses mesures en conséquence, le prince Gortschakoff, se mettant à la tête de la cinquième division d'infanterie, d'une brigade de la seconde division de la cavalerie

légère et de deux régiments de Cosaques, se dirigea sur Poroszlo, afin de forcer le passage de la Theiss. Le général comte Tolstoy reçut l'ordre de le suivre pendant que le feld-maréchal resterait à Kapolna pour appuyer soit le quatrième corps en marche sur Miskolcz, soit le corps chargé du passage de la Theiss.

Le drame touchait à son dénouement! quelques jours encore, et les sombres pressentiments de Georgey allaient s'accomplir par la ruine des armées hongroises, et le triomphe désormais infaillible des armées austro-russes. La prise de Temeswar, l'anéantissement complet des corps de Bem et de Dembinski, la soumission de Vilagos, la reddition de Comorn: voilà, en effet, où devaient aboutir tant d'efforts soutenus en pure perte, tant d'héroïques actions sur les bords du Danube et de la Theiss, tant de sang infécond répandu dans les sillons des plaines hongroises.... L'image de la défaite et de la mort se présentait de toutes parts sous son aspect saisissant, aux regards des chefs de l'insurrection agonisante.

En ce moment, Georgey, se rappelant encore, mais trop tard, le mot fameux de Damianich: *Tu nous réconcilieras avec le roi*, tourna ses regards vers la Russie; convaincu, d'une part, que la Hongrie, couchée sur son lit de douleur, n'avait plus rien à espérer de la clémence du gouvernement autrichien

irrité; d'autre part, séduit par les sympathies que les Russes montraient en toute occasion, non pour la cause que les Magyars avaient embrassée, mais pour la bravoure avec laquelle ils la défendaient, Georgey conçut le projet d'intéresser la race moscovite au sort de la race magyare, et d'en appeler à la généreuse protection du czar. Au reste, il n'avait pas attendu jusqu'à ce jour pour mûrir cette pensée de capitulation, éclose dans son âme dès le commencement de cette nouvelle campagne; il n'avait même pas hésité à la soumettre à l'appréciation du gouvernement magyar, commençant lui-même à ouvrir les yeux devant l'imminence d'une prochaine catastrophe.

Le parti polonais, que cette combinaison politique livrait pieds et poings liés à la merci du czar, considérant, avec raison, ce dessein comme une rupture de l'alliance contractée entre lui et le parti magyar, s'en émut, et demanda à Kossuth des explications catégoriques sur ce sujet. Kossuth, caressé par le secret espoir de modifier les intentions de Georgey, déclara hautement que ces bruits de soumission et de capitulation entre les mains des Russes, parvenaient, pour la première fois, à sa connaissance.

Kossuth mentait sciemment, car il ne pouvait plus se faire illusion sur la pensée du général Georgey;

quelques jours avant il avait entendu le général prononcer ouvertement, dans un conseil de guerre, ces paroles qui, vu l'état des choses, étaient d'une immense portée :

« Avant peu, la marche progressive des armées im-
« périales nous aura jetés dans une impasse où nous
« serons forcés de mettre bas les armes ou de nous
« faire tuer jusqu'au dernier homme : la perte de la
« Hongrie n'est plus qu'une question d'horloge, que
« le temps ne tardera pas à résoudre. Or, puisque la
« Hongrie doit succomber, peu nous importe que ce
« soit l'Autriche ou la Russie, Haynau ou Paskewitch
« qui lui porte le dernier coup. Ce qui nous inté-
« resse, c'est de savoir à laquelle des deux puissan-
« ces elle restera en partage; ce qui nous importe,
« c'est que les efforts suprêmes de notre désespoir
« atteignent celle-ci plutôt que celle-là. »

Ce langage était clair et précis; il écartait toute idée de salut extérieur pour s'attacher à cette question unique : vendre le plus cher possible son agonie à la puissance qu'on abhorrait le plus ; or, aux yeux des Magyars, cette puissance n'était-elle pas l'Autriche, dont on avait méconnu et brisé les droits réglés par la pragmatique ?

Continuer jusqu'à la dernière extrémité la lutte engagée contre l'Autriche, ne laisser échapper aucune occasion de déchirer ses aigles, attendre la

rencontre des Russes et traiter pacifiquement avec eux, tel fut en fin de compte le parti désespéré auquel, pendant cette dernière période de convulsion, s'arrêta la politique si longtemps mystérieuse du futur dictateur.

Sur ces entrefaites, le général Gortschakoff parut devant Poroszlo. Cinq mille hommes d'infanterie, deux escadrons de hussards et dix pièces de canon, sous les ordres du rebelle Kortunay, occupaient Thissa-Fured, sur la rive gauche de la Theiss. La route qui conduit de Poroszlo à Thissa-Fured présentait de grandes difficultés. Pour atteindre ce dernier point, il fallait parcourir, entre la rivière et des marécages, une longue digue exposée aux feux de l'artillerie et des tirailleurs embusqués sur la rive opposée. En outre, les rebelles avaient rompu les ponts établis de distance en distance sur cette digue. Malgré ces obstacles et la fatigue des troupes, exténuées par une longue marche, le général Gortschakoff, voulant enlever à l'ennemi le temps de se reconnaître et celui d'organiser la défense, n'hésita pas à donner le signal de l'attaque. Sous la protection d'une batterie habilement disposée, les sapeurs s'avancent sur la digue et rétablissent, sous le feu des rebelles, les ponts qu'ils avaient rompus. La nuit étant survenue, le général russe en profita pour élever des épaulements et dresser de nouvelles batte-

ries sur le point où le passage de la rivière doit s'opérer.

A trois heures du matin, les troupes, animées par l'exemple de leur chef, s'élancent sur un pont de bateaux et gagnent la rive opposée, aux sinistres lueurs d'un pont incendié par les Magyars. Accueillis par une vive fusillade, mais soutenus par la mitraille de leurs batteries, les Russes marchent à la baïonnette sur un bois où les insurgés se sont retranchés. Le grand-duc Constantin, à la tête de la première colonne, s'élance avec impétuosité sur l'ennemi, qui lâche pied et s'enfuit en désordre dans la direction de Ujvaros, où son avant-garde s'était prudemment retirée pendant la nuit.

Cette manœuvre difficile, conduite avec habileté et exécutée avec résolution, rendit l'armée russe maîtresse de la route de Debreczin. Le prince de Varsovie s'y établit le même jour, attendant le résultat des opérations dirigées contre Georgey pour continuer ses mouvements. On se rappelle que le chef hongrois devait être suivi dans sa retraite par la cavalerie du général Sass, appuyée sur celle du général Grabbe marchant en échelons; mais celui-ci, n'ayant pas reçu les ordres qui lui avaient été transmis dans ce but à Szuszeni, où il se trouvait pendant l'affaire de Waitzen, avait cru devoir se diriger sur Neusohl pour prévenir Georgey sur la route des pla-

teaux de Schemnitz : il n'avait pu rejoindre celle que suivait le chef hongrois qu'au moment où Georgey ayant réussi par une manœuvre habile à dépasser Rima-Szombat, débouchait dans la vallée du Sajo. Poursuivi par Sass dans sa marche, qui avait plutôt les allures d'une fuite que d'une retraite, Georgey, n'avait pu franchir un tel espace sans laisser derrière lui un matériel important et un grand nombre de traînards; mais à Putnok, s'arrêtant tout à coup devant la cavalerie du général Sass, il parvint à reformer ses troupes, et les fractionnant en deux colonnes, il dirigea la première avec son train vers Forro, et se porta de sa personne avec la seconde sur Miskolcz, qu'il atteignit le 22.

Le général Tcheodajeff, qui se trouvait le même jour à Abrany avec le quatrième corps d'armée russe, n'hésita pas à marcher à sa rencontre. A son approche, Georgey, après un léger engagement de cavalerie, passa sur la rive gauche du Sajo et rompit les ponts. Tcheodajeff réoccupa Miskolcz le 24, et fit le lendemain une vigoureuse démonstration vers le Sajo. Un combat fort vif d'artillerie s'engagea sur ce point et dura toute la journée, sans résultats importants pour l'une ou l'autre armée. Cependant, Georgey ayant quitté ses positions pendant la nuit, le général russe, dont les instructions se bornaient à faire une diversion pour donner à l'armée principale la

facilité de traverser la Theiss, reprit la route d'Abrany, afin de se rapprocher du gros de l'armée. Pendant ce temps, le général Grabbe, débouchant de son côté à Miskolcz, franchissait le Sajo et se mettait à la poursuite de Georgey; son avant-garde rencontra une colonne rebelle à Onga et l'attaqua immédiatement; mais Grabbe, se trouvant bientôt aux prises avec le gros de l'armée magyare, se replia en bon ordre sur Putnok pour attendre que sa jonction avec le général de Sacken lui permît de reprendre l'offensive. Dans cet état de choses, le prince de Varsovie, voulant à tout prix rejeter Georgey derrière la Theiss, se mit en mesure, au moyen d'un second pont construit sur cette rivière, de prêter la main aux troupes manœuvrant contre le général hongrois, et de se rapprocher d'une journée de marche de Debreczin.

Ainsi qu'il l'avait prévu, ce mouvement, combiné avec l'approche du général Sacken, avait mis un terme aux hésitations de Georgey, qui effectivement passa la Theiss et se dirigea ensuite vers Debreczin. Sacken occupa immédiatement Tokai et y retablit le pont. A la réception de cette nouvelle, le prince de Varsovie donna l'ordre au quatrième corps de s'échelonner sur la route de Kaschau à Debreczin pour assurer les grandes lignes de l'armée; et de sa personne il franchit la Theiss à Csegé à la tête des deuxième et troisième corps.

Le lendemain, 1er août, un détachement de Cosaques, envoyé en reconnaissance, découvrit, à quatre milles de Ujvaros, sur la route de Debreczin, les avant-postes des rebelles avec lesquels il échangea une fusillade qui lui mit quelques hommes hors de combat. Pendant ce temps, le général prince Beboutoff se dirigea, avec deux centuries du régiment de cavalerie musulmane et une centurie du régiment des montagnards du Caucase, sur la route de Debreczin où les rebelles occupaient devant la ville de ce nom une position formidable, avec l'intention de la bien défendre.

Le 2 août, les troupes russes, concentrées près d'Ujvaros, marchèrent en avant et vinrent camper à une lieue de cette ville. Le prince Beboutoff reçut l'ordre de reconnaître, à la tête de 200 cavaliers musulmans, l'ennemi, sur la position duquel on n'avait pu obtenir aucun renseignement. Il lui fut expressément enjoint d'éviter toute collision.

Dans la matinée du lendemain, l'armée s'ébranla sur toute la ligne. Le deuxième corps formait l'aile droite, le troisième la gauche, la cavalerie marchait sur les flancs, la douzième division d'infanterie, soutenue par une brigade de la quatrième division de cavalerie légère, composait la réserve.

A un mille environ de Debreczin, le maréchal Paskevitsch dut s'arrêter pour rétablir dans ses co-

lonnes l'ordre de bataille, dérangé par les accidents de la route que des pluies torrentielles avaient rendue presque impraticable.

Dans l'ignorance absolue où il se trouvait du nombre et des ressources des Magyars qui avaient dissimulé leurs forces derrière les monticules dans les jardins et les fossés situés autour de la ville, il lança en éclaireurs quelques avant-postes de cavaliers musulmans et apprit par eux que l'ennemi ne disposait que de quatre escadrons et de deux bouches à feu. Une partie de la cavalerie russe se porta aussitôt en avant pour les charger; mais à peine avait-elle fait quelques pas qu'une épouvantable détonation se fit entendre et qu'une pluie de mitraille l'assaillit de front. Nagy-Sandor, à la tête de 18,000 hommes, venait de démasquer 40 pièces de canon, dressées en batterie. Surprise par cet ouragan de fer et de feu, la cavalerie russe fait volte-face et se replie en bon ordre, tandis que quatre batteries de position, amenées précipitamment sur le champ de bataille, ripostent avec vigueur aux décharges de l'artillerie magyare. De leur côté, les Autrichiens rétablissent le combat en lançant des fusées à la Congrève dont l'effet désastreux sème dans les rangs rebelles l'épouvante et la mort. En même temps, une division d'infanterie s'élance au pas de charge pour soutenir la cavalerie russe, et une batterie de gros calibre remplace l'artil-

lerie légère, foudroyée par les canons hongrois. Dès lors la canonnade devient plus égale. De part et d'autre, on combat avec un acharnement qui se traduit en pertes irréparables des deux côtés. Le lieutenant-général Kouprianoff, commandant en chef le deuxième corps de l'armée russe, a la jambe fracassée par un obus, un bataillon entier de honvèds refuse quartier et se fait hacher en morceaux.

Le grand duc Constantin répond au général en chef, qui le supplie de moins exposer ses jours: « La place « d'un prince impérial de Russie est celle où il peut « voir le plus près l'ennemi. »

Les soldats russes, harassés par une marche de huit milles, dévorés par une soif ardente, retrouvent des forces nouvelles sous les feux croisés de l'ennemi; toutes les troupes rivalisent d'ardeur et d'intrépidité. La bataille durait ainsi depuis plusieurs heures sans fixer la victoire, lorsque le prince de Varsovie reconnut, avec son coup d'œil d'aigle, un endroit par lequel on pouvait tourner le flanc droit de l'ennemi. Il ordonna ce mouvement duquel dépendait le sort de la journée à deux fortes batteries soutenues par quatre divisions, qui se mirent à foudroyer en flanc l'artillerie magyare, tandis qu'une colonne d'infanterie, appuyée par une division de cavalerie, marchait tambour battant sur la ville. Cette manœuvre, opérée avec le sang-froid qui distingue les trou-

pes russes, eut un plein succès. La cavalerie magyare, rompue dès le premier choc, abandonna précipitamment l'infanterie retranchée dans les jardins et les fossés de la ville. Ce moment fut décisif: les régiments musulmans et ceux du Caucase, réunis sous les ordres du général Beboutoff, s'élancèrent sur les rebelles avec une telle impétuosité, que ceux-ci furent repoussés l'épée dans les reins vers la ville, où Beboutoff entra suivi de près par le reste de l'armée. Le prince de Varsovie, qui s'était porté de sa personne sur le flanc droit, lança son escorte et toute la cavalerie disponible à la poursuite des fuyards protégés par les accidents du terrain et les ombres de la nuit. Leur déroute était complète. Cinq mille prisonniers, six pièces d'artillerie, un drapeau, tous les bagages restèrent entre les mains des vainqueurs.

Les dispositions du général en chef, si savamment combinées, auraient eu pour résultat la destruction totale du corps de Nagy-Sandor, si le général Glasenapp, qui appuyait le flanc droit avec quatre régiments de cavalerie, eût saisi le moment opportun pour tailler en pièces les rebelles en retraite. Quoi qu'il en soit, le maréchal Paskevitch entra victorieusement, le 3, à Debreczin et y concentra les deuxième, troisième corps et la division d'infanterie. Le 6, un service solennel fut célébré dans l'église même où, le 14 avril, Kossuth avait décrété la

dechéance de la maison de Hasbourg comme souveraine du trône de Hongrie. La ville entière, délivrée du joug révolutionnaire, unit sa voix à celle des victorieux pour entonner le *Te Deum* et rendre grâces au Dieu des bataillons. Toutes les fenêtres des maisons étaient pavoisées de drapeaux arborés, le plus grand nombre par la sympathie, les autres par la peur. Une illumination générale eut lieu dans la soirée et des corps de musique exécutèrent les airs nationaux d'Autriche.

CHAPITRE IX.

Opérations du général comte Nugent. — Mouvement de l'armée russe. — Situation de la guerre de Transylvanie. — Occupation de Cronstadt. — Prise de Rosenau. — Combats dans les défilés des montagnes. — Prise d'Hermanstadt. — Bem. — Curieux épisode. — Scène de barbarie. — Marseillaise slave. — Bem refuse le commandement en chef des armées hongroises. — Précieux documens. — Combat nocturne. — Mouvement rétrograde de Moldavie. — Bataille de Weiskirchen. — Attaque, prise et reprise de Hermanstadt. — Réflexions.

Pendant que ces opérations avaient lieu sur les bords du Danube, le deuxième corps de réserve, concentré à Pettau, en Styrie, sous le commandement du feld-maréchal comte de Nugent, avait commencé les siennes avec succès. Son but principal était la dispersion des bandes rebelles alimentées par les levées périodiques de la population des comitats, situés à l'ouest et au sud du lac Balaton. Il devait, en outre, assurer les communications de Güns, Steinamanger, Päpa, Veszprim, Körmend et Nagy-Kamisa, occuper les passages du Mur et de la Drave, s'avancer jusqu'au Danube pour se mettre en

rapport avec la forteresse d'Esseg et appuyer enfin toutes les opérations de l'armée du sud.

Le comte de Nugent s'acquitta avec un rare bonheur de cette tâche, d'autant plus difficile, qu'il n'avait pour l'accomplir qu'une très-faible division formant à peine neuf mille combattants. Malgré ces difficultés et après de nombreux engagements qu'il sut constamment se rendre favorables, son petit corps d'armée, rallié par quelques détachements, occupait Kapusvar le 30 juillet, marchait sur Funfkirchen le 1er août, arrivait dans cette ville le 4 et portait, le 5, ses avant-postes à Bata, Mohacs et Battina, baignés par les eaux du Danube. Le lendemain même, les communications avec l'armée principale, manœuvrant sur Szegedin, furent rétablies au moyen d'un pont jeté sur le fleuve.

Les résultats de la dernière victoire des armées russes étaient considérables. Par l'occupation de Debreczin, l'insurrection magyare se trouvait concentrée dans le sud de la Hongrie : le maréchal Paskewitch avait repris sa ligne naturelle d'opérations: Maître d'une position centrale, au cœur même de la révolution, il dominait simultanément les routes d'Arad, de Grosswardein, de Transylvanie et de la Theiss. Rien désormais ne pouvait plus entraver la liberté de ses mouvements.

Le général russe était trop habile homme de

guerre pour ne pas tirer de cette situation tous les avantages qu'elle comportait. Informé qu'après la défaite de son avant-garde à Debreczin, Georgey se portait sur Arad, il dirigea son troisième corps d'armée sur Grosswardein, position importante que le général Rudiger occupa, le 8 août, sans brûler une amorce, pendant que sept régiments de cavalerie étaient lancés à la poursuite de Georgey et qu'une forte colonne se portait à Gross-Salontha, sur la route d'Arad, pour tendre la main à l'armée autrichienne.

Avant d'exposer les résultats décisifs de ces mouvements, il importe, pour en faciliter l'intelligence, de les faire précéder du récit des faits militaires qui se passèrent premièrement en Transylvanie, secondement devant Comorn.

On se rappelle que, dès le commencement de l'intervention des armées de l'empereur Nicolas, deux corps russes avaient reçu l'ordre de pénétrer en Transylvanie : l'un par la Valachie, l'autre par la Bucovine.

Le premier était sous les ordres du général Lüders ; le second, moins important, était commandé par le général Grottenhelm. Les deux généraux avaient la mission de combiner leurs mouvements avec l'armée principale et de soumettre la province.

En conséquence, le général Lüders avait, dans les derniers jours de juin, concentré ses troupes au cou-

vent de Sinaï, situé près du passage de Tömösch, qui conduit de la Valachie à Cronstadt.

Ce défilé, fortifié naturellement par les accidents du terrain, était facile à défendre : le chef rebelle Kiss l'occupait avec quatre mille hommes aguerris et dix pièces de montagne. Ses postes avancés étaient retranchés au débouché de ce défilé, autour et dans l'intérieur du couvent de Predial. Le général Lüders, qui avait réuni sur ce point huit bataillons, huit centuries de Cosaques, huit escadrons et vingt pièces d'artillerie, attaqua le couvent le 1er juillet. Deux bataillons s'avancèrent de front dans le défilé sous une grêle de mitraille, tandis qu'un troisième tournait de chaque côté la position par la crête des hauteurs. Kiss fit d'abord bonne contenance, mais attaqué de front et menacé à revers, il se replia sur Tömösch. Le général Lüders, supposant que les Hongrois opposeraient sur ce point une vive résistance, partagea ses troupes en trois colonnes. Il se mit à la tête de la principale pour exécuter une attaque de front, tandis que la deuxième, opérant par les hauteurs de Predial vers Rosenau, tournerait la position ennemie et faciliterait le mouvement que la troisième, commandée par le général Engelhardt, exécutait sur Torzbourg.

Après deux heures de marche, par une chaleur accablante, la principale colonne rencontra les Hon-

grois qui, après avoir échangé quelques coups de canon, se retirèrent dans leurs retranchements élevés sur une plate-forme, plongeant en plein sur le défilé que les Russes avaient à parcourir. Le général Lüders s'y engagea bravement, malgré le feu meurtrier par lequel il fut accueilli. L'espace resserré du terrain ne lui permettant pas de placer en ligne plus de trois pièces de canon, il dut faire des efforts inouïs pour enlever la position ; ce ne fut qu'après un long combat, et non sans avoir éprouvé des pertes sensibles, qu'il put s'en rendre maître. Les rebelles prirent la fuite, laissant entre les mains des vainqueurs cinq canons, dont deux attelés, un drapeau criblé de balles, un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouvait le chef des rebelles, regrettant qu'un boulet de canon ne lui eût pas épargné le choix entre l'humiliation de la fuite et la perte de sa liberté. « Ce n'est pas ma faute, dit-il au général russe en « lui rendant son épée, si je tombe vivant entre vos « mains ; j'ai vainement cherché la mort au-devant « de vos canons ; la mort n'a pas voulu de moi. »

L'occupation de Cronstadt fut le second trophée et le principal fruit de ce brillant fait d'armes ; la citadelle, défendue par des soldats d'élite, se rendit à discrétion.

Le même jour, la troisième colonne russe, commandée par le général Engelhardt, s'empara de Ro-

senau, après avoir rejeté trois mille insurgés derrière l'Olta, et se porta sur Zeiden, pour former, avec quatre bataillons, deux escadrons, deux centuries de Cosaques et huit pièces d'artillerie, l'avant-garde du général Lüders.

De son côté, le général Grottenhelm, ayant atteint la frontière de la Bucovine, le 2 juillet, franchit le défilé de Tihutza, et déboucha sur Burgo-Brund. Deux mille cinq cents rebelles occupaient avec du canon ce village; culbutés par une colonne d'infanterie autrichienne et russe, ils furent poursuivis par les Cosaques jusqu'à Altorf.

Maître de Cronstadt, le général Lüders, désirant avant tout soumettre et désarmer le pays des Szeklers, pour assurer sa base d'opérations et donner au général Clamm le temps de venir prendre position à Cronstadt, avec un corps autrichien placé sous son commandement, se porta avec le gros de son armée à Földwoar (Marienbourg), où il resta en observation, après avoir lancé, sous les ordres du général Hasford, une colonne volante vers Kesdy-Vasarhely, dans la vallée du Fekete.

Les opérations de cette colonne eurent un plein succès. Les insurgés, concentrés avec vingt bouches à feu sur le pont du Kökö, furent culbutés et rejetés sur Kesdy-Vasarhely. Le général Hasford occupa immédiatement Saint-Gyorgy. Le pays des Szeklers

se trouvant ainsi débarrassé des bandes d'insurgés, le général Lüders confia la défense de Cronstadt au général Clamm, qui venait d'en prendre possession, et résolut de se porter sans délai sur Hermanstadt.

A cet effet, le général Engelhardt reçut l'ordre de s'assurer du passage de l'Aluta à Fogarasz. Son avant-garde se mit en marche le 12 juillet, à minuit, et atteignit les avant-postes ennemis à Mondra. Le jour commençait à poindre, les Hongrois, lâchant pied devant les habiles dispositions de leur adversaire, se retirèrent précipitamment à Fogarasz, qu'ils furent obligés de céder presque aussitôt, après avoir perdu toute leur artillerie, quatre cents prisonniers et deux cents hommes tués ou blessés.

Le général Lüders, qui avait suivi avec le gros de son armée les opérations d'Engelhardt, apprenant que les rebelles, au nombre de deux mille hommes, fortement retranchés, sous le commandement d'Ignacz, l'un de leurs chefs les plus infatigables, s'apprêtaient à lui disputer le passage de Rothenthurm, dirigea en personne une forte colonne sur ce point dont la possession devait mettre en ses mains la clef d'Hermanstadt. Le général, reconnaissant les difficultés d'une attaque de front, détacha un bataillon de chasseurs avec l'ordre de tourner le flanc gauche de l'ennemi par la vallée de Lotriora. Mais celui-ci, devinant le projet de Lüders, avait couronné les

hauteurs voisines, en laissant une force suffisante pour appuyer les batteries chargées de défendre l'entrée d'un défilé réputé inexpugnable. Tout à coup une colonne de fumée, déchirée par intervalle par de rapides éclairs, s'élève sur la crête des monts, où un combat fort vif de tirailleurs s'engage aussitôt. Le bataillon de chasseurs russes était parvenu à effectuer, sans obstacle, le mouvement indiqué. Le général Lüders, formant ses troupes en colonnes serrées, et se mettant à leur tête, se précipite sur la redoute hérissée de canons. Les rebelles, refoulés de position en position, disputent pied à pied le terrain avec un courage digne d'une meilleure cause, jusqu'au moment où, forcés de se retirer sur le territoire turc, ils proclamèrent leur défaite par un cri de désespoir et de malédiction.

A l'approche des Russes la garnison d'Hermanstadt se retira à Medgyes, abandonnant ainsi la place, qui fut occupée le 21 par le général Lüders.

Pendant ce temps, Bem, qui continuait à tenir en ses mains le commandement général des insurgés en Transylvanie, semblait réaliser les merveilleuses fictions de l'Arioste. La lutte, qu'il soutenait sur un théâtre propre à la nature de son génie habile à dresser des embûches ingénieuses, présentait un caractère non moins acharné mais plus saisissant. Tenant, à la fois, du Vendéen Charette et du Cabrera

l'Aragonais, par le courage personnel dans l'action, par la pénétration dans les desseins et par le sang-froid dans le péril, Bem exerçait sur l'imagination vive des peuples de la Transylvanie un tel prestige, que parfois il apparaissait aux regards comme un être surnaturel. Son nom avait quelque chose de mythologique, son existence, garantie par une Égyptienne jusqu'en 1850 (1), année qui devait, en effet, lui être fatale, était passée à l'état d'une légende d'Allemagne. Les Szeklers étaient persuadés que les balles glissaient comme une goutte d'eau sur son uniforme, que son regard fascinateur magnétisait les épées levées contre lui, détournait les boulets ou paralysait leurs effets désastreux. Un paysan racontait de bonne foi que sous ses yeux une bombe avait frappé le général en pleine poitrine sans autre effet que de noircir un peu les boutons de son uniforme. Un autre assurait avoir vu le général descendre de cheval pour allumer sa pipe à la mèche fumante d'un obus. Un troisième, enfin, affirmait par serment avoir vu la lance d'un Cosaque se briser en trois morceaux sur la cuisse du héros invulnérable. Le fait est que, sans être immortel, Bem s'exposait chaque jour, avec un mépris de la mort, qui, sur des intelligences avi-

(1) *V.* le portrait de ce général : *Histoire des révolutions de l'empire d'Autriche*, par Alph. Balleydier, t. II, p. 296.

des du merveilleux, pouvait le faire passer pour tel. Un jour le disait-on anéanti, il reparaissait le lendemain plus imposant que la veille; il n'était nulle part et partout, excepté là où ses ennemis le supposaient. Rien de plus varié et de plus dramatique que ses expéditions. Surpris dans une de ses reconnaissances, avec un seul aide-de-camp, par trente montagnards du Caucase, il les somme de se rendre et semble braver avec sa cravache les trente fusils braqués sur sa poitrine. Les trente fusils font feu à la fois, les balles sifflent à son oreille, une seule l'atteint légèrement à la main, au moment où, penché sur le cou de son cheval, il leur dit : « Allez dire à « vos généraux que vous avez rencontré Bem et que « Bem se f... d'eux. » Aussi brave que l'homme le plus courageux peut l'être, Bem n'était pas toujours humain. Plus d'une fois il souilla ses victoires par des exécutions qu'il cherchait vainement à justifier, en les parant du nom de représailles. Une fois, il condamna à être fusillé un malheureux Croate qui, à la sommation d'acclamer la république hongroise, avait répondu par le cri de: Vive l'empereur! Cependant, la cruauté n'était qu'accidentelle dans les dispositions de son esprit, qu'un seul mot dit à propos pouvait ramener à des sentiments plus généreux

Un de ses meilleurs officiers en eut une fois un remarquable exemple. C'était le lendemain d'un com-

bat perdu par un excès de confiance ou de témérité. Les Magyars avaient abandonné quatre pièces de canon, mais ils avaient fait prisonnier un jeune capitaine autrichien. Interrogé sur le sort qu'il lui réservait, Bem répondit :

« Celui que la Providence me réserve peut-être à moi-même : qu'on le pende !

— C'est le châtiment réservé aux bandits, lui fit observer un de ses officiers, et non pas le supplice d'un soldat.

— C'est juste, répliqua Bem, qu'on le fusille alors, et vivement.

— S'il demande un prêtre pour se réconcilier avec Dieu ?...

— Vous lui direz que Bem se chargera de cette réconciliation en lui envoyant dans la tête une vingtaine de balles en forme d'absolution. »

Or, à cette époque, la justice magyare était horriblement expéditive. Un piquet d'infanterie, aussitôt prêt que commandé, reçut l'ordre d'aller chercher le malheureux prisonnier et de le fusiller contre un mur. Le capitaine magyar chargé de cette sinistre mission déplorait la fatalité qui l'avait choisi pour exécuteur, lorsque dans la personne du condamné, qu'il n'avait point encore aperçu, il reconnut son propre frère. Se jeter dans les bras du prisonnier, suspendre l'exécution et voler ensuite auprès de Bem

fut pour lui l'affaire de cinq minutes. Dans ce moment, le général polonais lisait une dépêche; les plis de son front nuageux indiquaient qu'un orage grondait au fond de son cœur; il venait sans doute d'apprendre de fâcheuses nouvelles.

« Eh bien, capitaine, est-ce fait? dit-il.

— Mon général!...

— Comment l'Autrichien est-il mort? en *jaune et noir*, sans doute, en criant, selon l'habitude : Vive l'empereur!

— Non, mon général.

— Mais parlez donc, capitaine, s'écria Bem avec un mouvement d'impatience, il faut vous arracher les paroles : on dirait que vous avez eu peur de faire fusiller un homme.

— Oui, général, répliqua le capitaine en donnant à sa voix une fermeté qui n'était pas dans son cœur, oui, général, aussi je ne l'ai point fait fusiller.

— Vous avez eu tort, monsieur, et vous rendrez compte de votre conduite, qui constitue un acte de grave insubordination : rendez-moi votre épée.

— La voici, général, je ne vous la rends pas, je vous la donne.

— Et pourquoi, monsieur, n'avez-vous point fait fusiller cet homme?

— Parce que cet homme était mon frère!...

— Il n'y a pas de frère en guerre civile...

— Je vous demande cependant la grâce du mien.

— Vous le reconnaissez donc coupable?...

— Oui, de ne s'être pas fait tuer sur le champ de bataille, si le général Bem, persistant à refuser la vie du frère au frère, les condamne à mourir tous deux.

— Vous parlez en homme et non pas en soldat, capitaine.

— Et vous... vous n'agissez pas en frère, général.

— Il suffit... »

A ces mots, Bem se dirigea rapidement vers la porte, il l'ouvrit et appela l'aide-de-camp de service. Le capitaine, pâle, mais résigné à mourir s'il ne pouvait sauver son frère, croisa les bras sur sa poitrine et attendit.....

Un instant après, l'aide-de-camp de service parut; Bem était plus calme; cependant, il parcourait à grands pas la salle, en toisant du regard le capitaine impassible. « Monsieur, dit-il à l'aide-de-camp, puisque le capitaine que voici refuse, en contrevenant à mes ordres, de faire fusiller l'officier autrichien que nous avons fait prisonnier hier, vous prendrez un piquet de douze hommes et vous...

S'arrêtant à ces mots, Bem jeta un regard perçant sur le capitaine; celui-ci resta impassible, ses lèvres seules blanchirent. Bem reprit : « Vous prendrez un piquet de douze hommes, et vous..... mettrez en liberté le frère du brave officier que voilà, et auquel

je suis heureux de rendre moi-même son épée et mon estime (1). »

Les excès enfantés dans les contrées révolutionnaires par le fanatisme et prolongés par l'ardeur d'une lutte devenue implacable, avaient dépassé les bornes mêmes de la barbarie ; Maurice Perczel, l'hyène de Kovilj et le Néron du Magyarisme, avait décrété la terreur, non-seulement dans les villes et les bourgades, mais même dans les temples saints, au pied des autels. Se faisant de la religion une machine à recrutement et le moteur des levées en masse, il adressait aux évêques et aux prêtres hongrois de menaçantes exhortations pour les forcer à souffler partout le feu de l'insurrection, à faire, en un mot, de la chaire sacrée le foyer de la révolution. Plusieurs ecclésiastiques, oubliant alors, sous la pression de la menace et celle de la peur, la mission de paix attachée au sacerdoce, ou fascinés eux-mêmes par les séductions attachées aux mots d'indépendance et de liberté, se mirent à la tête du mouvement. On en vit un certain nombre, joignant le glaive des batailles à la croix de la rédemption, faire porter devant eux, en guise d'oriflamme, un colossal glaive rouge et un drapeau de même couleur sur lequel, minis-

(1) Un sentiment de discrète convenance nous empêche de citer le nom de ce brave officier aujourd'hui retiré du service militaire.

tres du Dieu de vie, ils avaient tracé cette lugubre inscription; Mort aux Autrichiens, mort aux Russes! Partout l'ange d'extermination servait d'avant-garde aux bataillons rebelles.

De leur côté, les races slaves, croates, slovaques et slavonnes, jetées au plus épais de la lutte, sentaient chaque jour augmenter leur haine contre la race conquérante; répondant au fer par le fer, à l'incendie par la torche, ils s'élançaient à la victoire ou à la mort en chantant cet hymne de guerre, poétique réminiscence de la *Marseillaise* :

« Le jour de la gloire est arrivé! Que chaque « Slave, quittant le foyer de la famille, fasse flotter « sa bannière, qu'il prenne son épée de héros, qu'il « monte sur son coursier hennissant de joie à l'ap- « proche de la bataille. Slaves, l'ennemi est devant « nous! Frères, en avant, et Dieu nous protégera!

« L'esprit du mal lutte contre nous : voyez le Tar- « tare, le Hun féroce, comme il ose insulter à notre « nation et souiller de ses pensées impures la fidé- « lité de nos femmes et l'innocence de nos filles! « Aux armes, Slaves, levons-nous tous pour ren- « voyer le Magyar dans l'enfer, sa patrie. Frères, « en avant, et Dieu nous protégera!

« Aux armes! accourez tous à l'appel de la patrie « qui veut briser ses chaînes. Du nord et du sud « accourez, Illyriens et Slovaques! accourez au son

« des tambours battant la charge, aux fanfares des « clairons préludant à la victoire, aux cliquetis des « épées obéissant aux mâles courages, accourez « et répétez au bruit du canon :

« Frères, en avant, et Dieu nous protégera! »

Revenons aux opérations du général Bem en Transylvanie. Ce chef intrépide disposait à cette époque d'une armée de 21,000 hommes d'élite et de 14 pièces de canon, nombre plus que suffisant pour opérer avec des chances de succès sur un échiquier accidenté comme celui de la Transylvanie. Après une série de combats livrés avec des chances diverses, au général Grottenhelm qu'il avait l'intention de rejeter en Bucovine, Bem battu à Turiak, à Borgo-Pründ, au pont de Földra, vainqueur d'abord à Taad, mais repoussé ensuite de Taad à Wallendorf, battu de nouveau à Bistritz, à Borgo, à Szerad-Falwa, à Szasz-Reyen, Bem se trouvait dans un de ces moments critiques, où le génie, aux prises avec l'adversité, n'attend plus le salut que de son désespoir. Alors, cherchant le sien dans les sympathies d'un peuple dont il devait bientôt embrasser la nationalité et la religion, il tourna ses regards du côté de la Moldavie, de la Valachie pour y trouver de nouveaux éléments de lutte, un nouveau champ de bataille et il implora le secours de la Turquie. Ce fut à cette époque qu'il reçut et refusa

l'offre du commandement général des armées de la Hongrie; commandement que son émule et compatriote Dembinski venait également de refuser au bénéfice du général Meszaros.

Kossuth, réveillé dans ses illusions de souverain par le canon austro-russe, croisant ses feux sur toute la frontière de la Hongrie, suppliait, au nom de la liberté des peuples, le général polonais de prendre sous la protection de son épée invincible le salut de la chose publique, secrètement trahie par Georgey. Il terminait sa supplique, déguisée sous le titre de message, par demander une réponse immédiate et catégorique, car dans l'état des affaires chaque pulsation de la Hongrie marquait un siècle. Bem, qui dans sa franchise toute militaire ignorait les éloquents subterfuges du beau langage, répondit catégoriquement et sans métaphore la lettre suivante à l'Agamemnon magyar :

« Monsieur le gouverneur-président,

« Les courriers marchent si mal dans ce pays « perdu, que je n'ai reçu qu'hier seulement votre « lettre du 9 courant; je m'empresse d'y répondre : « après m'avoir fait part des mouvements de l'en- « nemi, du départ du gouvernement pour Szegedin, « et de la nomination du général Meszaros au com- « mandement en chef; vous me faites l'honneur, « Monsieur le président, de me demander si je vou-

« drais accepter le commandement général des armées, et à quelles conditions?...

« Nous avons déjà débattu cette question à Gross« wardein; vous connaissez mes conditions, je n'ai « rien à y changer; je les maintiens. J'ai toujours la « conviction profonde qu'avec les ressources qui « sont encore en notre pouvoir, nous pouvons, dans « une période de six semaines à deux mois au plus, « délivrer la Hongrie entière des troupes ennemies « qui l'occupent aujourd'hui sur presque toute sa « surface. Mais, pour obtenir ce résultat, il importe « que tous les commandants militaires, tous les « chefs de corps quels qu'ils soient, hongrois ou « polonais, mettent scrupuleusement en exécution « les ordres qui leur seront adressés. Il faut donc « que le général en chef ait la faculté de n'employer « que les officiers sur le concours desquels il puisse « compter; l'unité du commandement assure la vic« toire; la division du pouvoir militaire fait échouer « les plans les mieux conçus; j'en ai fait à mes « dépens la triste expérience. Si donc vous désirez, « Monsieur le gouverneur, que j'accepte la mission « non moins difficile que peu agréable de mettre « chaque chef à sa place, et de disposer des troupes « comme je l'entendrais, dans l'intérêt commun, il « faut que la chambre des représentants me nomme « général en chef de toutes les troupes pour deux

« mois, avec un pouvoir illimité : ce temps me suf-
« fira pour assurer l'indépendance de la noble nation
« magyare, et chasser du territoire les Cosaques de
« la Russie, les *jaunes et noirs* de l'Autriche.

« En attendant, je continuerai à faire dans les
« contrées où je suis appelé à opérer tout ce qui dé-
« pendra de moi, pour donner à nos affaires la
« tournure la plus avantageuse. Dans quelques jours,
« en vertu des instructions que vous m'avez données,
« j'entrerai, soit en Valachie, soit en Moldavie. Par
« une proclamation énergique, j'appellerai tous les
« habitants à secouer le joug abhorré des Russes, et
« à se placer sous la protection de la Turquie. Enfin,
« je réunirai autour de moi tous les Valaques qui
« ont cherché un refuge sur le territoire hongrois.

« *Omer-Pacha* n'a pas répondu encore à la lettre
« que je lui ai écrite pour le prévenir de mon inva-
« sion projetée. Je suis surpris de son silence : les
« Russes l'auraient-ils acheté ? Dans ce cas, puis-
« qu'il serait *vendable*, il vous faudrait, Monsieur le
« gouverneur, faire une surenchère sur l'acquisi-
« tion des Russes. Il est certain que si Omer-Pacha
« voulait nous aider à entrer en Valachie, j'écrase-
« rais facilement les troupes moscovites qui m'em-
« barrassent ici dans ce moment, et m'empêchent
« de diriger toutes mes forces de votre côté.

« Je vous supplie donc, Monsieur le gouverneur,

« d'envoyer directement et au plus tôt par Orsova,
« un *présent considérable* à Omer-Pacha, car, de ce
« présent, l'avenir de la Hongrie dépendra en
« grande partie. »

Sur ces entrefaites, Bem, informé par ses espions que le général Lüders préparait une pointe sur Hermanstadt et sachant que Cronstadt n'était plus occupé que par un faible détachement autrichien, s'était dirigé vers cette ville avec le gros de son armée. Mais le général Clamm, décidé à conserver à tout prix ce point important, se porta résolûment, malgré son infériorité numérique, à la rencontre des rebelles. Il les joignit dans une position retranchée, devant le village de Szémeria. Les impériaux, quoique harassés par une longue marche, se précipitent baïonnette en avant sur l'ennemi et le rejettent dans le village, qui devient bientôt la proie des flammes. Il était nuit et le sort du combat semblait décidé, lorsque, tout à coup, les insurgés, revenant à la charge, s'élancent en poussant de grands cris sur l'aile droite du général Clamm, commandée par le colonel autrichien Schönberger.

Surpris par cette attaque nocturne, le colonel cherche en vain à former ses lignes de bataille : l'artillerie, masquée par les tirailleurs, est réduite à l'inaction ; la cavalerie elle-même est paralysée dans ses mouvements par les fossés et les accidents du

terrain. Dans ce moment critique, la brigade Eisler, éclairée par l'incendie, se jette, baïonnette en avant, sur l'ennemi qui résiste de pied ferme. Le bataillon des grenadiers Robaglia s'ébranle à son tour et donne tête baissée sur le flanc des rebelles, qui, rompus cette fois, se retirent précipitament sur Szepei-Saint-Gyorgy, en laissant cinq cent soixante morts sur le champ de bataille. Déjoués dans leurs projets sur Cronstadt, plusieurs bataillons rebelles commencèrent, dans les journées du 24 et du 25, leur mouvement rétrograde en Moldavie.

Bem débuta sur ce nouveau théâtre par une pompeuse proclamation, rédigée, dit-on, d'après l'inspiration de Kossuth; mais elle produisit si peu d'effet, que le général polonais rentra presqu'aussitôt en Transylvanie. Le 26, il occupe Udvarhely; le 28, il prend position à Maros-Vasarhely. Là, il rallie les débris des troupes battues par le général Grottenhelm; il fait appel à toutes les forces disponibles des rebelles et se prépare à frapper un coup décisif.

Le général Lüders, instruit des projets de Bem, résolut de les déjouer par un mouvement général sur Maros-Vasarhely. Dans ce but, il prit les dispositions suivantes :

Le général Clamm reçut l'ordre de marcher sur Szepei-Saint-Gyorgy par Czik-Szereda ;

Le général Dyk, commandant une colonne postée

à Fagaras, fut appelé à opérer sur la route d'Udvarhely;

Enfin, le général Lüders, laissant Hermanstadt sous la protection de quelques bataillons aux ordres d'Hasford, marcha, par Medgyes, sur Ségeswar, qu'il occupa, sans coup férir, le 29 juillet.

De son côté, le général Bem, ayant concentré ses forces à Maros-Vasarhely, s'était mis en marche contre Ségeswar et avait donné ordre à une seconde colonne, campée à Udvarhely, de le rejoindre. Le 31 juillet, à dix heures du matin, les Cosaques, marchant en éclaireurs, signalèrent la présence des rebelles, occupant une forte position entre les villages de Feufelsdorf et Weiskirchen.

« Enfin nous le tenons; il s'agit cette fois de ne « pas le laisser échapper, s'écria Lüders. » Et, prenant aussitôt son ordre de bataille, il disposa ses forces en deux colonnes : la plus forte, sur la route de Maros-Vasarhely; la seconde, moins considérable, sur celle d'Udvarhely et se reliant autant que possible à la première. Le front de bataille du corps russe, couvert par un ruisseau, appuyait sa gauche à la rivière Kokel et sa droite à une hauteur escarpée, sur laquelle deux bataillons se déployèrent en tirailleurs.

La bataille s'engagea à onze heures du matin par une vive canonnade. Un des premiers boulets magyars vint frapper mortellement le chef d'état-major-

général Skariatine au moment où ce brave officier russe indiquait les points que devaient occuper quatre bataillons de chasseurs et une batterie d'artillerie légère. Contre toutes les prévisions, Bem avait déployé ses principales forces sur la route d'Udvarhely, après avoir fait occuper les hauteurs voisines par des bataillons de chasseurs. Le feu durait ainsi depuis trois heures sans que Bem ou Lüders eussent gagné l'un sur l'autre un seul pouce de terrain, lorsque celui-ci, rassuré sur le sort de son aile gauche, dirigea sur le flanc droit de l'ennemi plusieurs volées de mitraille; puis, saisissant le moment où l'infanterie russe repoussait une attaque à la baïonnette exécutée par Bem en personne, il jeta quatre escadrons sur l'aile droite de l'armée magyare. Cette charge fut décisive; l'aile droite des rebelles rompue imprima un mouvement rétrograde au centre et à l'aile gauche; cette retraite des rebelles, poursuivie par les hulans et les Cosaques, devint bientôt une véritable déroute couplète, un *sauve qui peut* général; le général Bem lui-même, après avoir vainement demandé la mort aux boulets qui labouraient à ses pieds, serait tombé vivant dans les mains des vainqueurs sans le courageux dévouement de quelques hussards, qui le retirèrent, au péril de leur vie, d'un marais où il s'était engagé en fuyant.

La nuit mit fin à la poursuite des fuyards et les

sauva d'une destruction totale. Leurs pertes, relativement à leur force numérique, furent énormes; mille trois cents morts, un grand nombre de blessés et de prisonniers restèrent sur le champ de bataille.

Huit canons, deux étendards, quatre caissons de munitions, plusieurs fourgons de bagages, la voiture de Bem elle-même, contenant des papiers importants, furent les trophées d'une victoire qui porta un coup irréparable à la puissance matérielle du chef polonais et au prestige dont son nom était environné.

Le général Dyk, après avoir de son côté culbuté quatre mille insurgés à Reps, sur la route de Fegaras à Udvarhely, avait rejoint Lüders le premier août, à Ségeswar. Pendant ce temps, Bem, tout saignant encore des désastres de sa récente défaite, mais jurant de les réparer par un coup de tonnerre qui surprendrait l'Europe témoin silencieux de ses gigantesques efforts, s'était rendu à Maros-Vasarhely, y avait concentré toutes les forces disponibles et avait requis de Clausenbourg un renfort de quatre mille soldats et douze bouches à feu. Se trouvant alors en état de reprendre l'offensive, il se porte à marches forcées sur Hermanstadt, qu'il savait faiblement occupé par le général Hasford, et se jette sur cette place au moment où on le croyait à jamais anéanti. C'était le 5 août, l'attaque commença à midi précis,

par une chaleur étouffante; ses troupes mouraient de soif et de faim : « Soldats, leur dit Bem en mettant son langage au niveau de leur intelligence et en montrant du bout de son épée la ville devant eux, comme vous j'ai soif et j'ai faim, mais comme vous je m'en console, car je sais que le pain cuit au four là-bas, et que le vin est tiré pour nous. Puisque la table est mise, il nous faut arriver à l'heure ; en avant donc, mes enfants, le dîner est prêt... nous le mangerons et les Russes payeront la carte. »

Les rebelles applaudirent à cette excentrique harangue, mais ils comptaient sans leur hôte ; le général Hasford n'était pas disposé à céder la partie sans la défendre. Cependant, malgré les plus héroïques efforts, il dut, après un combat de rue qui dura cinq heures, et lui fit éprouver de grandes pertes, se retirer vers le défilé de Rothenthurm.

Ce succès brillant autant qu'inattendu remonta le courage des rebelles, et parvint bientôt à la connaissance de Kossuth : « Vous voyez bien, dit le « gouverneur-général de la Hongrie, en apprenant « cette nouvelle à ses amis, qui, la veille, déses-« péraient de la chose publique, vous voyez bien « que rien n'est encore perdu! La Hongrie est « comme un phénix, elle renaît de ses cendres. »

Le général Lüders ne tarda pas non plus à l'apprendre ; elle lui parvint au moment où il s'apprêtait

à secourir le général Clamm, menacé par des forces considérables. Changeant aussitôt de résolution et de route, il se porte à marches forcées sur Hermanstadt, et telle fut l'ardeur de ses troupes, jalouses de venger un échec, qu'il parut le 6 août, à sept heures du matin, devant la ville, où le général Bem était entré victorieusement la veille.

Sans prendre un instant de repos, l'avant-garde russe, commandée par le général Engelhardt, se rangea aussitôt en bataille sur les hauteurs, de Gross-Scheüern, vis-à-vis de l'ennemi, qui avait déployé en dehors de la ville dix-huit pièces de canon et huit cents hussards. L'action s'engagea par une escarmouche de cavalerie, suivie bientôt par une vive canonnade; après deux heures de combat, les rebelles, entraînés par l'exemple de Bem, et renforcés par le gros de leur armée sorti de la ville, essayèrent de tourner par Gross-Scheüern le flanc gauche russe, en faisant une fausse démonstration contre le flanc droit; mais, l'arrivée du gros de l'armée impériale sur le terrain, fit échouer ce mouvement. Lüders, prenant à son tour l'offensive, fit attaquer, par quatre escadrons de lanciers, l'aile droite des rebelles, et dirigea deux bataillons contre le village de Gross-Scheüern, occupé par Bem: le général polonais, comprenant l'importance de cette position, se mit à la tête de sa cavalerie, et se porta à la ren-

contre de la colonne d'attaque; mais dans ce moment un gros de cavalerie russe, s'élançant tout à coup d'une position couverte, tombe sur les hussards magyars et les culbute. Cet échec jette de l'hésitation dans les rangs des insurgés, Lüders en profite pour renverser leur aile gauche, tandis que Engelhardt, attaquant leur centre, le met en fuite et s'empare de quatre pièces d'artillerie. Vainement, Bem, qui voit la victoire lui échapper, fait des prodiges pour rétablir le combat; ses troupes lâchent pied et méconnaissent la voix de leur chef recourant tour à tour à la prière, à la menace. Cependant, un bataillon de honvèds, qui n'a pas été entamé, fait encore ferme contenance, mais chargé par les lanciers du brave colonel Schewitsch, il lâche pied à son tour et suit le mouvement général, qui devient bientôt une véritable déroute.

Les rebelles s'enfuirent à la débandade à Neppendorf, à Mühlenbach et à Grossau. Cette journée leur coûta six cents morts, cinq cents blessés, douze cents prisonniers, quatorze bouches à feu, et une grande quantité de bagages et de munitions. La perte des impériaux, comparativement, fut insignifiante.

Bem, s'échappant encore une fois, comme par miracle, des mains du vainqueur, se rendit de Mühlenbach à Temeswar, où nous le reverrons bientôt diri-

ger en personne une bataille décisive. En attendant, la défaite qu'il venait d'essuyer à Hermanstadt, portant le dernier coup aux forces de l'insurrection en Transylvanie, fit regarder la soumission de cette contrée comme un fait accompli. Un grand nombre de rebelles, ne croyant plus à l'infaillibilité guerrière de leur chef, jetèrent leurs armes, les uns pour rentrer dans leurs foyers, les autres pour faire leur soumission aux Russes. Le général Hasford, après avoir battu les troupes qui, pendant la dernière affaire d'Hermanstadt, lui étaient opposées, réoccupa cette place importante à la vive satisfaction des habitants!

Le drame touche à son dénouement; les péripéties se précipitent sur tous les points à la fois avec une telle rapidité que le regard de l'historien peut à peine les suivre dans leur ensemble et dans leurs détails. L'insurrection, désormais vaincue, mais semblable au flambeau qui jette ses plus vives clartés au moment de s'éteindre, provoque l'admiration des vainqueurs par les efforts suprêmes de la lutte agonisante. Pourquoi tant de courage illustre-t-il parfois une mauvaise cause? Milton a prévu cette question en écrivant la chute des anges.

CHAPITRE X.

Attitude de l'Angleterre vis-à-vis de la révolution magyare. — Imprudentes manœuvres. — Absurdes manifestations. — Exécrables paroles. — Belle réponse du prince Schwartzenberg au sujet d'une note de lord Palmerston. — Opération de la grande armée autrichienne. — Vertus militaires. — Prise de Szegedin. — Bataille sous les murs de cette ville. — Retraite des Hongrois sur Temeswar. — Conseil de guerre. — Bataille de Temeswar. — Le dénouement approche.

Tandis que l'insurrection hongroise, *in extremis*, jetait ses derniers feux, l'Angleterre, toujours prête à remuer, à son bénéfice, les cendres révolutionnaires, donnait un triste exemple à l'Europe, à peine échappée du naufrage de 1848. Londres, ramassant le glaive à moitié brisé des héros magyars, soufflait par de là les mers des paroles imprudentes aux malheureux vaincus, qui n'avaient plus qu'une seule espérance, celle de la générosité du vainqueur. Les orateurs des meetings, les avocats des tavernes et les habiles du parlement, simulant des témoignages d'une sympathie, d'autant plus impuissante qu'elle devait se borner à des phrases sonores et à des vœux infé-

conds, cherchaient à relever une cause désormais perdue.

On ne saurait se former une idée du dévergondage britannique en faveur des Magyars qu'en citant quelques exemples pris non-seulement dans les classes infimes et turbulentes de la famille anglaise, mais encore dans les sphères les plus élevées de la société.

A l'époque où les événements que nous venons de raconter avaient lieu dans les contrées de la Transylvanie, les manifestations en faveur des Hongrois avaient pris à Londres un caractère vraiment épidémique; le magyarisme était devenu une maladie à la mode. Les femmes raffolaient de Bem et de Kossuth, les hommes adoraient Georgey; les marchands spéculaient sur la contagieuse admiration publique, en vendant très-cher de mauvaises lithographies et en popularisant des portraits apocryphes. Les dames habituées de Cremorn-Gardens ou du Vaux-Hall portaient sur leur poitrine d'énormes broches représentant les traits des principaux chefs rebelles; quelques-unes même, abusées par une erreur qui prouvait leur ignorance en affaires politiques, accordaient les honneurs de leurs cous aux images de Jellachich, Schlik et autres chefs autrichiens, ornées des noms de Klapka, Dembinski, Perczel et autres capitaines généraux de l'insurrection. La fille d'un des plus riches commerçants de la cité poussa l'a-

mour du magyarisme jusqu'à offrir son cœur, sa main et son immense fortune à Georgey *marié depuis dix ans*.

Les meetings se succédant faisaient verser chaque jour des flots de bierre et d'éloquence. Les orateurs alors rivalisaient en intempérance et en stupidité. Un soir, un nommé Ward, debout sur un banc de la taverne du prince Albert, termina un long thème sur l'héroïsme des Hongrois, par un branle-bas de combat contre les *tyrans* de l'Autriche et de la Russie. Le lendemain, un homme que sa position sociale aurait dû mettre à l'abri de semblables extravagances, Lord Dubley Stuart, après avoir félicité au nom de l'Angleterre l'élan général du peuple, manifestant partout son admiration pour la révolution hongroise, s'écriait :

« La lutte de la Hongrie n'est pas seulement la « protestation de la liberté contre la tyrannie; elle « *est encore du plus haut intérêt pour l'Angleterre au* « *point de vue commercial ;* en conséquence, tous les « membres du meeting doivent déclarer qu'ils voient « avec autant d'indignation que d'horreur la manière « barbare dont les généraux russes et autrichiens « conduisent la guerre contre les braves et héroï- « ques Hongrois. Oui, devant Dieu qui nous voit et « devant les hommes qui s'associeront à notre gé- « néreuse initiative, nous devons vouer la conduite

« infâme des cabinets de Vienne et de Saint-Péters-
« bourg à l'exécration de peuples civilisés. »

Ainsi, la révolution des Hongrois, proclamée solennellement par Kossuth la lutte de la civilisation contre la barbarie, n'était aux yeux du noble Lord Dubley Stuart et à ceux de ses amis qu'une question réduite aux proportions d'une affaire de sucre et de cannelle; une simple transaction d'épicier.

Une autre fois, un docteur nommé Rogers, établissant une similitude entre la guerre actuelle de la Hongrie et celle qui, soutenue par les Anglais contre Charles Ier, *courba justement selon lui* le front de cet infortuné monarque sur le billot régicide, répand sur la foule de ses nombreux auditeurs des paroles exécrables qui trouveront peut-être un jour un écho lointain dans le cœur de quelque Liebelyi.

Cette monstrueuse apologie du crime et ce bill d'indemnité, accordé d'avance à toute tentative d'assassinat, provoqua au sein de l'assemblée, convoquée dans un but de civilisation, un véritable enthousiasme de cannibales.

Lord Palmerston lui-même, le boute-feu des brouillons politiques, adressait en même temps au cabinet de Vienne une note d'une excentricité telle que le prince Félix Schwartzenberg, président du conseil des ministres d'Autriche, déclara avec fermeté à l'ambassadeur britannique, chargé de lui remettre

cette note confidentielle sur les affaires de la Hongrie, « qu'il ne pouvait l'empêcher de déposer cette « note dans son cabinet, mais que la conduite de « Lord Palmerston autorisait le ministre autrichien « à ne point la lire et à ne point y répondre. » De plus, le courageux et énergique ministre ajouta : « que, quant à lui personnellement et comme soldat, il ne pouvait se défendre d'un profond sentiment d'indignation en voyant l'inconçevable légèreté avec laquelle Lord Palmerston conduisait les relations amicales des deux puissances en attisant le feu pour empêcher le rétablissement de la paix de l'Europe. »

Revenons aux opérations du principal corps de la grande armée autrichienne : nous avons vu les premières colonnes de cette armée déboucher de Pesth au moment même où l'armée de Dembinski, intimidée par l'échec de son avant-garde à Tura, rétrogradait vers Szégedin pour y préparer une dernière résistance avec toutes les forces disponibles sous les ordres des généraux Desseroffy, Guyon, Zambelly, Asboth, Lankey et Kméty.

Ces différents corps formaient un total de soixante-trois mille six cents hommes et de cent soixante-seize pièces d'artillerie, sans compter le contingent d'une levée en masse.

Le général en chef baron Haynau, voyant que

l'armée russe tenait en échec celle de Georgey et couvrait par la position qu'elle occupait le flanc gauche de la sienne, résolut de se porter en avant dans la direction du sud pour délivrer les frontières de la présence de l'ennemi et débloquer Temeswar, livré à toutes les horreurs de la famine. En conséquence, il imprima à son armée l'ordre de marche suivant :

La colonne principale, formée du quatrième corps de la division russe Paniutine, du corps de cavalerie du général Berchtotd et de l'artillerie de réserve, marcha, par la route la plus directe, sur Felegyhaza et Szégedin ;

Le premier corps, aux ordres du général Schlik, formant l'aile gauche de l'armée, se dirigea, par Czégled, sur Czibakhaza pour y franchir la Theiss et atteindre Szégedin par la rive gauche ;

Le troisième corps éclaira la droite et s'avança par Thérésiopel vers Kanisa.

Les marches que les corps austro-russes exécutèrent à travers les déserts sablonneux de ces contrées et par une chaleur tropicale, équivalent aux plus brillants faits d'armes. Jamais l'esprit militaire n'avait donné un plus mâle exemple d'abnégation, de courage et de dévouement. Les chemins que les impériaux parcouraient étaient déserts, car les paysans fuyaient à leur approche, chassant devant eux les troupeaux qui auraient pourvu à leur subsistance.

Les insurgés, de leur côté, avaient détruit les fontaines et empoisonné les puits en y jetant les cadavres dédaignés même des animaux immondes. Cependant pas une plainte ne s'échappa de leur bouche, pas une parole de découragement ne troubla la fermeté de leur cœur. Les yeux fixés sur les aigles, qui leur représentaient l'image de leur patrie, sur leurs officiers qui, eux aussi, endurant la soif et la faim, leur donnaient l'exemple de l'energie, ils marchaient et souffraient en silence.

Le 29 juillet, la colonne principale entra sans résistance à Télégyháza : le premier corps occupa Czégled et le troisième atteignit Melykat; mais comme l'armée était au bout de ses forces, le maréchal Haynau dut lui accorder un repos indispensable de vingt-quatre heures.

Ce premier mouvement des armées alliées avait déjà obtenu un résultat important. En effet, le général Dembinski, se voyant menacé, évacua Szégedin dans la nuit du 2 août et alla prendre position à Szőrög. Kossuth, ainsi que les membres du gouvernement rebelle, s'étaient également retirés la veille de cette ville pour se réfugier à Arad, où préalablement ils avaient envoyé, quelques jours avant, les archives et la presse aux banknotes.

Le même jour, 2 août, l'avant-garde de l'armée autrichienne, commandée par le général Simbschen,

occupa Szégedin et trouva dans le château un dépôt considérable de poudre et de vastes magasins remplis de céréales. Le lendemain, la brigade Jablonowski s'établit dans les postes les plus importants.

La position de Szégedin, que les Hongrois avaient annoncé devoir défendre jusqu'à la dernière extrémité, était ainsi tombée, sans effusion de sang, dans les mains de l'armée austro-russe. Cependant Dembinski paraissant décidé à défendre le passage de la rivière, Haynau fit ses dispositions pour le forcer.

Le chef polonais avait concentré toutes ses forces dans une position retranchée derrière une digue, qui s'étend à deux mille mètres de la tête du pont d'Uj-Szégedin. Dans la partie de cette digue, qui s'appuyait au Maros, l'ennemi avait pratiqué cinquante embrasures, destinées à recevoir cinquante bouches à feu. Cette ligne formidable était la clef de la position que les rebelles occupaient au nombre de trente-six mille fantassins, cinq mille cavaliers et cent pièces de canon, indépendamment d'une levée en masse considérable.

Le terrain marécageux sur lequel les impériaux devaient manœuvrer pour effectuer l'attaque, présentait de graves difficultés. Le général Haynau, comptant avec raison sur la valeur de ses troupes pour les surmonter, donna le signal de l'attaque à quatre

heures du soir. Aussitôt une épouvantable canonnade s'engagea sur toute la ligne. Les brigades Jablonowski et Benedek, protégées par les feux des batteries autrichiennes et manœuvrant sous la conduite du général prince François de Lichtenstein, s'apprêtent à effectuer le passage. Deux bataillons, appartenant à la première de ces brigades, réussissent à franchir la Theiss au-dessous de Szégedin, et, prenant l'ennemi en flanc, lui impriment un mouvement rétrograde, dont la brigade Benedek profite pour occuper Uj-Szégedin et établir un pont. Dans ce moment, le général en chef, plein de confiance en la bravoure de ses troupes demandant à attaquer de front la position des rebelles, se rend à leur désir. Il était six heures et demie, la nuit ne pouvait tarder à jeter ses voiles entre les combattants. Les batteries impériales s'approchent jusqu'à six cents mètres des retranchements. Habilement dirigées par le général Hauslab, elles ouvrent un feu nourri et éteignent bientôt celui de l'ennemi, chassé de position en position et refoulé sur ses dernières lignes.

A huit heures, alors que la bataille semblait définitivement gagnée et que le général Haynau donnait ses ordres pour faire poursuivre les rebelles, ceux-ci, tentant un suprême effort, revinrent à la charge et se jetèrent avec beaucoup d'intrépidité contre la tête de pont. Un bataillon russe de la division Paniutine,

devinant le péril de la situation, se hâte de traverser la rivière pour s'opposer à leur progrès. Ce mouvement hardi rallie la victoire, et les rebelles, complétement battus cette fois, se retirent en désordre, après avoir perdu un grand nombre de morts et de blessés. . . . .

Dans cette brillante affaire, les Russes et les Autrichiens rivalisèrent en courage et en intrépidité; jamais, depuis le commencement de la campagne, les soldats n'avaient montré plus d'ardeur et plus d'entraînement. Les artilleurs, marchant à découvert, s'avancèrent avec leurs canons jusqu'à deux cents mètres des redoutes rebelles; on en vit plusieurs se précipiter le sabre à la main contre les canonniers hongrois, engager avec eux des combats corps à corps et les tuer sur leurs pièces. Une pièce de la batterie n° 19, commandée par le lieutenant Sirovatka, ayant eu ses chevaux tués par les boulets magyars, fut traînée à bras sur la digue même, d'où elle envoya les dernières volées de mitraille contre les fuyards. . . . .

De leur côté, les Hongrois et les Polonais soutinrent dignement leur réputation de bravoure. Leur intrépide général Dembinski, toujours en première ligne, fit des prodiges et se surpassa lui-même; blessé deux fois, la première par un éclat d'obus à l'épaule, la seconde par une balle qui avait tué roide

son cheval sous lui, il ne quitta pas un instant le champ de bataille. Remis à cheval malgré sa blessure, qui lui enlevait l'usage du bras droit, il ne cessa de maintenir par sa présence l'ordre de la retraite, engagée sur une plaine immense qui ne présentait aucun point d'appui. Dans le moment où les rebelles commencèrent à être refoulés par les impériaux, un colonel étant venu en faire le rapport à Dembinski et lui demander avec désespoir du renfort, le général lui dit :

« Je vous ai envoyé deux bataillons polonais : auraient-ils aussi lâché pied?

— Non, général, répondit en allemand le colonel, les Polonais ne reculent pas : *Nein die Polen gehen nicht zurück.* »

Pendant ce temps, le deuxième corps avait de son côté forcé à Kanisa le passage de la Theiss, et enlevé à l'ennemi trois pièces d'artillerie et quelques centaines de prisonniers. Enfin le troisième corps, non moins heureux, avait également franchi la rivière, occupé le même jour Mako, et se trouvait en mesure de menacer les mouvements de Dembinski.

Ainsi défaits de front par le corps d'armée du général Haynau, débordés sur ses ailes par l'action combinée des deux colonnes latérales du premier et du troisième corps, les Magyars effectuèrent un mouvement de retraite précipité sur Temeswar. Renforcés

par l'armée du général Vetter, les Magyars présentaient encore une masse imposante par le nombre, mais démoralisée par le découragement qui commençait à désorganiser les rangs de l'insurrection. Cependant, Dembinski, comptant sur les cent quarante-quatre pièces de canon qui lui restaient pour rétablir la chance des combats, réunit dans un conseil de guerre les principaux officiers de son armée, soit pour sonder leurs intentions, soit pour leur communiquer les siennes et les leur faire approuver au besoin. « Messieurs, leur dit-il, aussi bien que moi vous « connaissez la situation des choses; je ne chercherai point à vous la déguiser, car vous n'êtes pas de « ces hommes que la grandeur du péril épouvante et « fait regarder en arrière pour trouver une planche « de salut : quand le Rubicon est franchi, quand les « vaisseaux sont brûlés, vous le savez comme moi, « messieurs, regarder derrière soi serait plus qu'une « folie, ce serait une lâcheté. Que faut-il faire alors? « Je lis votre réponse dans vos regards et dans les « mouvements de votre main posée sur la poignée « de vos sabres; il faut marcher en avant, jusqu'au « bout, dût-on rencontrer l'abîme à l'extrémité de la « route... Qu'en dites-vous, messieurs? » Les cris unanimes de vive la Hongrie! vive la Pologne! servirent de réponse aux officiers hongrois et polonais, trop compromis pour s'arrêter dans la voie où ils s'é-

taient si malheureusement engagés. Dembinski, reprenant la parole, démontra, la carte à la main, la nécessité de tenter une fois encore la fortune de la guerre sous les murs de Temeswar. Cet avis prévalut d'autant mieux que des nouvelles arrivées à la fin du conseil de guerre étaient favorables aux partisans de la continuation de la lutte. Outre les 50,000 hommes de l'armée de Dembinski, l'insurrection comptait encore 28,000 combattants d'élite et 130 bouches à feu sous le commandement de Georgey, et 20,500 hommes sous les ordres des autres chefs hongrois.

Pendant ce temps, le gouvernement provisoire, errant de ville en ville, ne savait où reposer sa tête : tantôt sur un point, tantôt sur un autre, ballotté aux vents des batailles, il établissait sa capitale parfois dans un village qui n'avait pas le moindre château à offrir à madame Kossuth, parfois sur les ruines d'une commune qui faisait regretter la chaumière du village : hier à l'angle d'un bois, sous la tente nomade, aujourd'hui dans une ville ouverte et menacée par les impériaux, demain sur une barque au milieu d'un lac. Les jours de l'expiation commençaient pour les intrigants et pour les ambitieux qui, pour satisfaire des intérêts privés, avaient livré leur malheureuse patrie aux hasards d'une guerre civile doublée de la guerre étrangère.

Dès lors Kossuth, le fier républicain de Debreczin, ouvrant tout à coup ses yeux à la lumière, son cœur à la foi monarchique, et continuant, suivant la pittoresque expression de Georgey, *à avoir peur pour sa peau*, envoie secrètement les ministres Szémére et Casimir Batthyany à Nyir-Adony, où Georgey avait transféré son quartier-général.

La mission, dont ils étaient chargés par Kossuth, subissant un de ces retours inouïs qui confondent l'intelligence humaine, concernait la vente pure et simple de la Hongrie au dernier et plus fort enchérisseur. En effet, Kossuth leur avait donné l'ordre de s'entendre officiellement avec Georgey sur les moyens d'offrir le trône de Hongrie au duc de Leuchtenberg, et de briser ainsi, en la livrant à l'étranger, cette indépendance de la patrie, pour laquelle il avait amoncelé tant de ruines et fait couler tant de sang! Dans le même temps, cet orgueilleux sceptique en matière religieuse, sinon stupide athée, se couvre d'un cilice et fait amende honorable. Il ordonne des prières publiques pour rendre favorable à la cause de la révolution le Dieu dont on a brisé les autels, profané les sanctuaires, chassé ou massacré les ministres; il recommande publiquement le jeûne et les macérations comme un moyen d'assurer la victoire des bataillons magyars; peu s'en faut que, remplaçant les canons par la discipline

monastique, la poudre par l'eau lustrale, il n'oppose le goupillon à la marche victorieuse des Autrichiens et des Russes.

Tandis que les rebelles, décidés à en appeler une fois encore à la force des armes, se portaient sur Temeswar, l'armée autrichienne informée de leurs projet, se dirigeait à marches forcées sur cette ville qui, suivant toutes les probabilités, devait être bientôt témoin d'une immense lutte. Le général Haynau effectua ces mouvements dans l'ordre suivant : la colonne principale marcha par la route de Saint-Niklos ; le premier corps longea la rive droite du Maros ; le troisième corps suivit la grande route de Kanisa, de manière que ces trois colonnes se trouvèrent le 8 août à égale hauteur ; la première à Lowrin, la deuxième à Saitin et la troisième à Czatad : elles s'éclairaient mutuellement jusqu'à Hatzfeld, et présentaient en ligne une force de 28,000 combattants et de 192 bouches à feu.

Le 9 août, elles reçurent l'ordre de poursuivre ainsi leur mouvement : le premier corps, couvrant l'aile gauche, avançait par les deux rives du Maros, dans la direction d'Arad, jusqu'à la hauteur de Pecska et Fontak, et devait porter ensuite une forte colonne vers Vinga et Monostor, pour observer la route de Temeswar à Arad.

Le corps du prince François de Liechtenstein de-

vait de Peszak gagner Hodony et Karany pour menacer et tourner le flanc droit de l'ennemi.

Enfin, la division russe du général Paniutine, la division de cavalerie et l'artillerie de réserve, portées à Lowrin, le troisième corps campé à Czatad, marchaient concentriquement, de manière à attaquer simultanément l'ennemi.

Les rebelles, au nombre de 60,000 combattants réguliers, de 10,000 volontaires, levés en masse, et de 164 pièces d'artillerie, avaient pris une formidable position devant Temeswar, entre les forts ruisseaux de l'Aranka, Nyarad et les villages de Kis-Becskerek, Bessenorva et Szakalhaz. Ce terrain, choisi pour champ de bataille, est entrecoupé par de riches vignobles. Le Nyarad, d'un courant peu rapide, entourait, par de longues sinuosités, dans un demi-cercle, la position d'autant plus forte des Hongrois que le lit profond du Nyarad devient, par exception, en quelques endroits, si rapide et sur les autres points si marécageux, qu'il devait rendre excessivement difficiles les mouvements de la cavalerie et de l'artillerie impériales.

A trois mille mètres nord-est de Temeswar, des bois épais, très-propres à la défense, tout auprès le village Szakalhaz situé au milieu de vignobles et de vastes vergers, formaient un rempart naturel, derrière lequel les Hongrois pouvaient en toute sécurité

développer leurs colonnes, sans crainte d'être inquiétés par les boulets autrichiens. Les abords de ce point important, protégés par plusieurs autres ruisseaux marécageux et le canal Bega, çà et là des monticules boisés et des champs ensemencés de maïs, telle était la surface du champ de bataille où devaient se décider les destinées de la Hongrie.

La formidable artillerie de l'armée hongroise ouvrit le feu à cinq heures du matin, au moment où la division russe Paniutine avait rallié l'armée principale; les horizons de Beczkerek, déchirés par les éclairs du canon, disparurent bientôt dans un vaste nuage de poudre, et de part et d'autre, Autrichiens, Russes, Polonais et Magyars combattirent avec un impétueux élan. A onze heures, le feu des rebelles commençait à s'éteindre, lorsque tout à coup une immense acclamation, remplaçant le bruit du cânon magyar, annonça aux impériaux l'apparition subite de Bem sur le terrain. Le général polonais prit aussitôt le commandement en chef des Hongrois et rendit à la bataille une nouvelle ardeur. Après avoir, d'un coup d'œil rapide, examiné la position des armées en présence, Bem se plaça au premier rang de la cavalerie magyare et manœuvra de manière à déborder les flancs de l'armée impériale. Cette attaque, vigoureusement exécutée, réussit complétement et mit le [illegible]che des Autrichiens dans le plus grand pé-

ril ; mais la division Paniutine, que le général Haynau s'empressa de faire entrer en ligne avec son artillerie de réserve, rétablit l'équilibre du combat. Alors pendant que le général Lichtenstein, attiré par le bruit du canon, prenait avec succès l'agressive contre l'extrême droite des insurgés et que les batteries impériales foudroyaient et réduisaient au silence l'artillerie ennemie, le maréchal, appuyé sur sa droite par la brigade de cavalarie Lederer, sur sa gauche par la brigade Simbschen, effectua avec le gros de son armée une charge décisive. Pressés de toutes parts, les Magyars abandonnèrent leurs positions.

Le jour touchait à sa fin, les troupes, qui combattaient depuis cinq heures du matin, étaient harassées de fatigue. Cependant, malgré leur épuisement et les difficultés d'opérer dans l'obscurité du soir sur un terrain marécageux, le général en chef, résolu de débloquer Temeswar, se mit à la tête de quatre escadrons, d'une batterie d'artillerie volante et s'élança, au grand galop, à travers les bois occupés encore par les rebelles en retraite. Les cris d'enthousiasme, poussés par cette troupe d'élite, imprimèrent une telle terreur aux rebelles, que ceux-ci, craignant d'être poursuivis par l'armée entière, se dispersèrent dans toutes les directions, après avoir reçu l'ordre de se rallier à Lugos. Leur fuite, présentant le carac-

tère d'une véritable débandade, s'opéra dans la plus grande confusion : les hommes exténués tombaient sur les deux côtés de la route encombrée elle-même de fourgons, de bagages et de caissons ; les cris des blessés, privés de secours, demandant en grâce qu'on les achevât, les imprécations des vaincus, confondant, dans leur désespoir, les noms de Kossuth et d'Autriche, la lueur des incendies signalant le passage de la guerre civile, donnaient à ce dramatique tableau une teinte lugubre qui faisait mal à voir.

A neuf heures, les généraux Dembinski, Bem, Meszaros, Kmety, Guyon et Vecsey, rassemblés à Jagdwald, se reprochaient mutuellement la perte de la bataille, tandis que le feld-maréchal Haynau pénétrait victorieusement dans Temeswar au milieu des acclamations des héroïques défenseurs de cette place.

Ainsi fut délivrée, après un siége de cent sept jours, la place de Temeswar, confiée au commandement du brave général Rukawina et livrée, pendant la moitié de ce temps, à toutes les horreurs de la famine. De huit mille hommes, la garnison se trouvait réduite à quinze cents soldats, pâles et amaigris. La défense de Temeswar restera dans l'histoire comme un des plus brillants faits d'armes des guerres civiles.

Le lendemain, 10 août, l'infatigable Haynau donna l'ordre au général Schlik de se porter, sans délai, à Arad pour entrer en communication avec la principale armée russe. Il fit en même temps des dispositions pour rendre efficace la poursuite des rebelles qui, ainsi que nous l'avons dit, devaient se rallier à Lugos.

Pendant ce temps, le prince de Varsovie, victorieux à Debreczin, occupait Grosswardein et jetait sur la route d'Arad une forte colonne, sous les ordres du général Rudiger, pour surveiller les mouvements de Georgey. De son côté, le général Lüders, vainqueur en Transylvanie, débouchait par Deva, dans la vallée du Maros, tandis qu'une autre colonne russe occupait Clausenbourg et s'avançait vers Grosswardein.

Si l'on se rend bien compte de ces diverses manœuvres, on verra que les mouvements combinés des armées autrichiennes et russes resserraient, chaque jour, l'insurrection dans un cercle de fer de plus en plus étroit.

Les différents corps des rebelles étaient battus et démoralisés soit par leurs défaites successives, soit par leurs longues et rapides retraites. Brisés par la force des baïonnettes, refoulés de toutes parts sur un échiquier restreint, ils se mouvaient indécis, haletants, Georgey sous le canon d'Arad, Bem et Dem-

binski sur les chemins qui conduisent en Turquie; tous voyaient, chaque jour, leurs armées diminuer par de nombreux transfuges, infaillibles précurseurs d'une prochaine et irrévocable dissolution. De son côté, le gouvernement révolutionnaire, poursuivant sa course errante et ne sachant plus, comme le Juif de l'Écriture, où reposer sa tête, en était réduit aux expédients de la vie aventureuse des Bohémiens; il n'avait plus ni autorité, ni prestige, ni la foi en lui-même, ni l'espérance dans l'avenir, ni la contrition pour le passé, pas l'ombre d'une vertu théologale. Kossuth, mesurant avec désespoir la hauteur de sa chute, cherchait en vain, dans son génie acrobatique, les moyens de l'adoucir : l'abîme de la roche Tarpéïenne s'étalait béant à ses regards. Son nom était devenu un cri de mépris pour l'armée et de malédiction pour le peuple : l'une et l'autre, fatigués du poids et des charges de la guerre, n'aspiraient plus qu'à rentrer dans le giron d'un gouvernement légitime et régulier.

CHAPITRE XI.

Prise de Raab. — Impressions diverses. — Illusion de Kossuth. — Espérance et déception. — Position des armées alliées. — Le parti de la paix. — Mission de Poltenberg. — Abdication de Kossuth. — Dictature de Georgey. — Proclamation de Kossuth. — Manifeste de Georgey. — Dernière entrevue de Bem et de Georgey. — Scène dramatique. — Préludes de soumission. — Lettre de Georgey au général Rudiger. — Journée de Vilagos. — Lettre de Georgey à Klapka. — Lettre de Kossuth à Battyany. — Fêtes et réjouissances. — Ordre du jour de l'empereur d'Autriche. — Réponse de François-Joseph à un message du prince de Varsovie. — Le feld-maréchal Paskevitsch. — Ordre du jour de l'empereur de Russie. — Capitulation de Comorn. — Fin de la guerre.

Tandis que la cause hongroise, compromise sur le théâtre de la guerre, après l'avoir été dans les cabinets de la révolution, marchait à grands pas vers une catastrophe désormais inévitable, un désastre retentissant, autant qu'imprévu, vint tout à coup galvaniser le cadavre de l'insurrection : la ville de Raab était tombée au pouvoir des rebelles.

Le deuxième corps d'armée que nous avons laissé en observation devant la forteresse de Comorn avai dû, pour opérer avec ses trois faibles brigades le blocus incomplet de cette place, s'étendre autour de

sa longue circonférence, sur les deux rives du Danube. La garnison assiégée, forte de trente mille hommes, et commandée par un général habile autant que brave, avait acquis, par sa position centrale et par la position des têtes du pont du Danube et de la Waag, l'avantage de pouvoir déboucher en masse, se jeter sur l'un ou l'autre des détachements autrichiens. Depuis le commencement du blocus, le général Csorich faisait des prodiges inouïs pour préserver sa faible armée d'une ruine complète, et opposer aux sorties du général Klapka la plus énergique résistance.

Chaque jour, du matin au soir, le canon autrichien, répondant au canon magyar, déchirait les airs par d'incessantes détonations : les boulets et les bombes se croisaient dans tous les sens ; le sifflement des obus se mêlait aux éclats des grenades. On ne voyait, de toutes parts, que des villages et des métairies livrés aux flammes. Les horizons de Comorn, du sud au nord, de l'ouest à l'est, étaient marqués par une longue ligne de feu : le siége de Comorn présentait, sur un vaste théâtre, toutes les épouvantes de la guerre. Chaque fois qu'ils avaient tenté de rompre les lignes des assiégeants, les rebelles s'étaient brisés sur les baïonnettes autrichiennes.

Cependant Klapka ayant réussi à occuper, par

une faible démonstration, la brigade du général Barco, qui occupait la rive droite du Danube, se jeta le 30 juillet, avec une forte colonne, sur la brigade Pott, qui observait la rive gauche entre la Waag et le Danube.

Les impériaux, surpris et attaqués par des forces supérieures, durent se retirer d'abord à Neuheusel, ensuite derrière la Waag. Les assiégés, encouragés par ce succès, firent, dans la nuit du 2 au 3 août, une tentative plus heureuse encore sur la rive droite. Klapka, décidé à frapper un grand coup, déboucha de la tête du pont avec huit mille hommes d'élite, huit escadrons, vingt-quatre bouches à feu, et manœuvra sur Mocza, Puszta-Csém et Kerkal, de manière à prendre la brigade Barco en flanc et à revers.

La principale attaque commença à trois heures de l'après-midi, avec l'impétuosité que donne l'assurance de la victoire. Menacée dans sa ligne de retraite, décimée par les maladies et les privations, la brigade autrichienne fit bravement son devoir; mais elle chercha vainement à faire face aux forces supérieures qui l'accablaient. Elle aurait été anéantie, si la bonne contenance de deux escadrons des lanciers de Civalart ne lui eût permis de gagner le pont du Danube et de s'abriter sur la rive gauche du fleuve; mais le feu des batteries hongroises, manœuvrant

de manière à s'opposer à la rupture du pont, la retraite des Autrichiens ne put s'effectuer en bon ordre et fut sérieusement inquiétée.

Klapka, maître de la rive droite, poussa rapidement son hardi coup de main sur Raab, et s'empara sans résistance de cette importante place. Trente pièces de canon, des armes en quantité, un immense dépôt de vivres et de munitions, tombèrent au pouvoir des assiégés qui, indépendamment d'un précieux butin, trouvèrent dans le succès de leurs armes la levée du siége de Comorn. En effet, le général Csorich, repoussé de ses lignes, à bout de ressources, concentra les débris de ses troupes sous le canon de Presbourg, après avoir laissé la brigade Pott sur le pied d'observation à Pered.

Ainsi que l'on devait s'y attendre, la nouvelle de la prise de Raab, amplifiée par l'exagération des trompettes magyares et transformée en une victoire décisive, ranima le courage des révolutionnaires et produisit à Vienne une sensation si douloureuse que le gouvernement autrichien crut devoir diriger en toute hâte de nombreux renforts sur Presbourg et porter à 30,000 hommes le nombre des troupes destinées au blocus de Comorn. Le comte Gyulay, ministre de la guerre, prit le commandement supérieur de ces troupes et fit les dispositions nécessaires pour refouler définitivement Klapka dans la forteresse qui

devait être le dernier boulevard de l'insurrection magyare.

Que de sang épargné! que de ruines évitées, si ces mesures eussent été prises plus tôt! Quoi qu'il en soit, l'échec partiel de l'armée du général Csorich ne devait avoir qu'une influence relative sur l'ensemble des opérations militaires. Il ne pouvait dans aucun cas changer la face générale de la guerre. La cause hongroise était fatalement arrivée au dernier degré de la phthisie révolutionnaire.

Cependant Kossuth, réveillé de sa stupeur par le coup de tonnerre de Raab, crut retrouver dans ses veines l'étincelle électrique qu'il avait jadis communiquée au patriotisme de ses fanatiques partisans.

Semblable au mourant qui fait des projets à la dernière heure de son agonie, il se flatta de rétablir les destinées chancelantes de l'insurrection en faisant de la place conquise le pivot des opérations militaires et le centre d'action du gouvernement révolutionnaire. En conséquence, il se rendit à Raab avec l'assurance d'un César triomphateur; trompeuse illusion! ses espérances se changèrent bientôt en amères déceptions! Las de la guerre, le peuple, ainsi que nous l'avons dit, aspirait à la sécurité que la soumission seule pouvait lui donner; l'armée elle-même appelait de tous ses vœux le moment de remettre sans déshonneur son épée dans le fourreau.

Pendant que les généraux polonais perdaient leur dernière partie sous les murs de Temeswar, Nagy-Sandor, formant l'avant-garde de l'armée du général Georgey, était arrivé le 8 à Arad; mais la division qu'il commandait était à moitié anéantie et complétement démoralisée par sa défaite à Debreczin. On ne pouvait nullement compter sur elle; en effet, ayant reçu de Kossuth l'ordre de manœuvrer sur Vinga pour entrer en communication avec Temeswar, elle lâcha pied sans combattre à l'approche du général Schlik et se replia en toute hâte sur la rive droite du Maros.

Le général Georgey apprit en même temps la défaite des chefs polonais à Temeswar et l'approche de l'avant-garde russe sous les ordres du brave général Rudiger. Cet officier-général, après avoir occupé le 8 Grosswardein, avait marché rapidement en avant sur la route d Arad, puis, conformément aux ordres que lui envoya le prince de Varsovie, il avait pris position à Zäraud sur le Fekete-Körös avec son infanterie et débouché avec huit régiments de cavalerie de Kis-Yénö pour se mettre en communication avec l'armée autrichienne.

Les armées alliées se trouvaient du 10 au 13 août dans les positions suivantes :

Le quartier-général de l'armée russe à Grosswardein.

...actuel serait non-seulement inutile à
...pourrait lui porter un grave préju-

...par conséquent, savoir à la nation, tant
...qu'en celui du ministère tout entier,
...mêmes sentiments patriotiques qui ont
...mes démarches et ont dicté le sacrifice
...existence au bien-être de la patrie, je
...gouvernement, et j'investis du pouvoir
...civil et militaire le général Arthur Georgey,
...temps que la nation, usant de ses droits,
...disposé autrement,
...du général (et je l'en rends responsable
...Dieu, la nation et l'histoire) qu'il emploiera
...voir suivant ses forces pour sauvegarder l'in-
...ance nationale et politique de notre pauvre
...ainsi que son existence à venir. Puisse-t-il
...pour sa patrie un amour désintéressé égal au
...puisse-t-il, avec plus de bonheur que moi, fon-
...prospérité de la nation!

...Je ne puis plus être utile à la patrie par mes ac-
...: si ma mort peut lui être de quelque avantage,
...avec joie le sacrifice de ma vie. Le Dieu de
...ce et de miséricorde soit avec la nation! »

...De son côté, Georgey, in...esti de la dictature, pu-
...un manifeste qu... renfermer une seule
...sée de trahison ..., au contraire, une ab-

soumission inconditionnelle était la seule chance de salut, conseilla à Kossuth d'abdiquer sous le prétexte que la Hongrie ne pouvait plus être gouvernée que par un pouvoir militaire.

Kossuth adopta avec d'autant plus d'empressement cette ouverture qu'elle lui procurait l'occasion de remettre en d'autres mains la responsabilité du dénouement qu'il prévoyait enfin sans espoir de le prolonger un jour de plus. En conséquence, il abdiqua en faveur de Georgey qui fut aussitôt nommé dictateur aux applaudissements de toute son armée.

Le jour même de son abdication, Kossuth adressa à la nation hongroise une proclamation qu'on peut considérer comme un chef-d'œuvre d'astuce. Se réserver l'avenir en menageant sa popularité, rejeter sur Georgey une immense responsabilité en faisant croire au pays qu'il pouvait être encore sauvé par les armes, tel est le sens caché de ce document perfide:

« Après les batailles malheureuses, par lesquelles, dans ces derniers jours, Dieu a éprouvé le peuple hongrois, nous n'avons plus d'espoir de continuer avec succès notre lutte défensive contre les forces considérables des Autrichiens et des Russes réunis.

« Dans cet état de choses, le salut de la nation et l'assurance de son avenir peuvent dépendre uniquement du général qui est à la tête de l'armée, et d'après ma conviction intime, l'existence prolongée du

gouvernement actuel serait non-seulement inutile à la nation, mais pourrait lui porter un grave préjudice.

« Je fais, par conséquent, savoir à la nation, tant en mon nom qu'en celui du ministère tout entier, qu'animé des mêmes sentiments patriotiques qui ont guidé toutes mes démarches et ont dicté le sacrifice de toute mon existence au bien-être de la patrie, je me retire du gouvernement, et j'investis du pouvoir suprême civil et militaire le général Arthur Georgey, aussi longtemps que la nation, usant de ses droits, n'en aura disposé autrement,

« J'attends du général (et je l'en rends responsable devant Dieu, la nation et l'histoire) qu'il emploiera son pouvoir suivant ses forces pour sauvegarder l'indépendance nationale et politique de notre pauvre patrie, ainsi que son existence à venir. Puisse-t-il avoir pour sa patrie un amour désintéressé égal au mien; puisse-t-il, avec plus de bonheur que moi, fonder la prospérité de la nation!

« Je ne puis plus être utile à la patrie par mes actions; si ma mort peut lui être de quelque avantage, je fais avec joie le sacrifice de ma vie. Le Dieu de justice et de miséricorde soit avec la nation! »

De son côté, Georgey, investi de la dictature, publia un manifeste qui, loin de renfermer une seule pensée de trahison, prouvait, au contraire, une ab-

négation absolue, un dévouement sans bornes à l'intérêt de la patrie.

« Hongrois, disait Georgey, le gouvernement provisoire a cessé d'exister. Le gouverneur et les ministres ont volontairement renoncé à leurs postes et à la direction des affaires publiques.

« En cet état de choses, la dictature militaire est indispensable ; je l'accepte ainsi que le pouvoir civil. Citoyens, tout ce que dans notre position malheureuse on peut faire pour la patrie, je le ferai par la guerre ou par des moyens pacifiques, selon que la nécessité du moment m'inspirera, en tout cas, cependant, de manière à alléger les sacrifices déjà si pénibles, et à faire cesser les persécutions, les cruautés et les assassinats.

« Citoyens, les événements sont extraordinaires et les coups de la destinée accablants. Dans une situation semblable, il est impossible de faire d'avance des calculs pour l'avenir. Mon seul conseil et mon seul désir sont que vous vous retiriez tranquillement dans vos demeures, et que vous ne vous occupiez ni de résistance ni de combats, lors même que l'ennemi viendrait occuper vos villes ; car vous obtiendrez plus sûrement la sécurité de vos personnes et de vos propriétés en restant dans vos foyers et en vous livrant avec calme à vos occupations domestiques.

« Hongrois,

« Ce que Dieu dans ses desseins a décidé au sujet de notre patrie, nous le supporterons avec une mâle résolution et avec la ferme conscience que le bon droit ne s'anéantit point pour toute une éternité. Hongrois! Dieu soit avec vous! »

Sur ces entrefaites, Bem, voulant se concerter avec Georgey avant de prendre un parti définitif, se rendit au quartier-général du chef hongrois; celui-ci lui avoua franchement que son intention était de déposer les armes dans les mains de l'armée russe. Le général polonais exprima un avis tout opposé : il soutint qu'avec les trente mille hommes de Georgey, les troupes du général Damianich et les débris des différents corps d'armées, l'on pourrait encore réunir une centaine de mille hommes pour demander, l'épée à la main, sinon les faveurs d'une meilleure fortune, du moins celles d'une soumission honorable. Georgey lui répondit qu'on ne pouvait pas compter un jour de plus sur l'esprit des troupes, harassées par les fatigues des marches et des contre-marches, privées de vivres, de vêtements et de munitions. « Pauvre Hongrie! malheureuse Pologne! » s'écria Bem, et refusant de prendre la main que lui offrait Georgey, il remonta à cheval et rejoignit dans les bois de Lūgos les débris des bataillons qui s'y étaient réfugiés après la défaite de Temeswar.

Alors, il se passa dans un de ces bois, devenu le quartier-général du chef polonais, une scène étrange et solennelle.

Bem, supérieur à la mauvaise fortune, rassemble les deux cent cinquante officiers qui sont restés debout sous son drapeau, et sans réticence il leur expose la situation exacte des choses :

« Nobles compagnons d'armes, leur dit-il, j'ai trop bonne opinion de vos mâles vertus pour chercher à influencer vos résolutions, mais comme votre général, je vous dois la vérité tout entière. La Hongrie touche à sa dernière heure; trahie par les hommes plutôt que par les hasards de la guerre, elle est prête à courber le front devant les aigles impériales de l'empereur Nicolas, et à déposer ses armes aux pieds du prince de Varsovie. Demain, les orgueilleux vainqueurs pourront dire à l'Europe : L'*ordre règne à Pesth ;* or, braves soldats, vous le connaissez cet ordre, c'est l'ordre de Varsovie, l'ordre de l'abus de la victoire, c'est l'ordre du bourreau ! »

Chacune de ces paroles, prononcées lentement, produisit un froid d'acier dans le cœur des officiers magyars et polonais, qui écoutaient debout, la main appuyée sur la poignée de leurs sabres. Il était tard, le silence de la nuit avait remplacé les bruits du jour ; le ciel, privé d'étoiles, n'était éclairé que

par de fréquents éclairs, précurseurs d'un orage qui grondait au loin. Çà et là, on voyait des groupes de soldats, debout ou couchés auprès de nombreux faisceaux d'armes; de distance en distance, les voix des sentinelles, faisant écho, répétaient le cri de : *Sentinelle, prenez garde à vous!* Enfin, la sinistre lueur des torches, dessinant en silhouette les traits accentués des hommes forts, réunis pour prendre un parti suprême, semblait éclairer un dramatique tableau de Rembrandt.

Bem reprit : « J'ignore quelles sont vos pensées et vos intentions, je ne vous les demanderai point, mais je vous dirai les miennes : tant que j'aurai un pouce d'acier dans les mains et un brave à mes côtés, je défendrai la cause à laquelle j'ai voué mon corps, mon âme, mon sang et ma vie. »

Les officiers répondirent à ces mâles paroles par un immense hourra; puis, brandissant leurs sabres, ils s'écrièrent : « Tant qu'un de nous vivra, Bem aura un brave à ses côtés; nous jurons de vivre et de mourir avec lui. Vive Bem! vive la Hongrie! »

« Ce dernier cri vient trop tard, ajouta Bem, la Hongrie n'est plus, mais elle peut être encore, car, ainsi que le Christ, la liberté peut faire des miracles et ressusciter les morts; le jour viendra où nous dirons à la Hongrie : Lève-toi, et la Hongrie se lèvera. Les jours viendront où nous dirons à la Pologne, à

l'Italie, à tous les peuples opprimés : Levez-vous, et la Pologne, notre sœur bien-aimée, et l'Italie, et tous les peuples esclaves ressusciteront à la liberté. Vive la Pologne! vive l'Italie! s'écrièrent d'une seule voix les officiers magyars.

— En attendant, ajoute Bem, j'accepte votre serment, messieurs; mais réfléchissez bien aux sacrifices qu'il exige de vous, aux épreuves qui vous sont réservées... Je n'ai point d'or à vous donner.

— Qu'importe! si nous avons du fer?

— Je n'ai point de magasins, point de vivres, point de vêtements.

— Nous nous en passerons.

— Je n'ai plus de munitions, plus de pièces d'artillerie.

— Nous en prendrons.

— Je n'ai à vous offrir que de longues marches sur des terres incultes, ravagées par la guerre et brûlées par le soleil.

— Nous les acceptons.

— Chaque jour, pour nous, sera marqué par un combat et chaque heure par une privation.

— Nous ferons du combat une victoire et de la privation un sacrifice à la patrie.

— Eh bien! qu'il soit fait ainsi, s'écrie Bem, et vivent les braves qui préfèrent les périls des combats aux hontes de la soumission! »

Après la prise de Vienne, par le prince de Windisch-Grätz, lorsque le général polonais avait offert son épée et son expérience militaire à Kossuth, il lui avait dit : « Si la fortune un jour trahit nos armes, vous me donnerez un poste perdu où je pourrai défendre à outrance la cause de l'indépendance, un rocher où, à la dernière extrémité, je trouverai un nid d'aigle pour inhumer dignement notre glorieux drapeau. »

Ce jour éclos dans les sombres prévisions de Bem étant venu, ce rude batailleur résolut de s'enfermer dans les montagnes abruptes qui forment les frontières de la Transylvanie et de la Valachie, pour y recommencer, en dehors de la Hongrie, vaincue et soumise, une lutte à outrance. Cette tentative désespérée devait aboutir, comme tant d'autres, conçues antérieurement, à une impossibilité absolue.

Pendant que Bem cherchait ainsi à ranimer les tisons expirants de l'insurrection magyare, Georgey, convaincu qu'une plus longue résistance était un acte de folie, écrivit, le 12 août, au général Rüdiger que, dans le désir d'épargner une plus grande effusion de sang et de faire cesser les malheurs de la guerre, il était prêt à faire sa soumission à l'armée impériale russe. La lettre du dictateur hongrois est un document trop important pour que nous ne la reproduisions pas en son entier. La voici :

« Général,

« Vous connaissez sans doute la triste histoire de ma patrie, je vous épargnerai donc la fatigante répétition des événements qui se sont enchaînés d'une manière si fatale et qui nous ont poussés, chaque jour, plus avant dans une lutte désespérée, d'abord pour nos libertés, ensuite pour notre existence.

« La meilleure, et je puis le dire en toute conscience, la plus grande partie de la nation, n'a pas cherché à la légère cette lutte; mais, après avoir été entraînée par ses rapports avec un grand nombre d'hommes honorables qui n'appartiennent pas, il est vrai, au pays, elle a persévéré dans cette lutte honnêtement, fermement, et non pas, vous le savez, sans gloire et sans succès.

« *La politique de l'Europe* a exigé que Sa Majesté l'empereur Nicolas s'alliât à l'Autriche pour nous vaincre, et rendît impossible la continuation de la lutte pour défendre notre propre constitution.

« C'en est fait! beaucoup de gens honnêtes et de vrais patriotes hongrois avaient prévu et prédit le triste résultat de nos efforts.

« L'histoire révélera un jour les causes qui ont engagé la majorité du gouvernement provisoire de la Hongrie à fermer l'oreille à ces avertissements. Ce gouvernement n'existe plus : l'histoire dira qu'au moment du danger *il s'était montré le plus faible.*

« Quant à moi, homme d'épée et d'action dont, j'ose le dire, les œuvres n'ont pas toujours été stériles, j'ai reconnu, aujourd'hui, qu'une effusion ultérieure de sang serait inutile et funeste pour la Hongrie, ainsi que je l'avais reconnu dès le commencement de l'intervention russe; j'ai donc invité le gouvernement provisoire à se démettre de son pouvoir, compromettant de plus en plus le sort de la Hongrie. Le gouvernement provisoire a reconnu cette vérité et il a abdiqué de son propre gré, en résignant ses pouvoirs entre mes mains.

« Je profite de cette circonstance, suivant mes convictions, pour éviter l'effusion du sang, pour délivrer mes paisibles concitoyens, que je ne saurais plus défendre des horreurs de la guerre. Ainsi, je dépose les armes : par cette démarche, je donne peut-être à tous les chefs hongrois séparés de moi l'impulsion d'agir de même aussitôt qu'ils auront reconnu que cette résolution est la seule qui convienne au salut de la Hongrie.

« En agissant ainsi, je place ma confiance dans la générosité bien connue de Sa Majesté le Czar, et je me plais à espérer qu'il n'abandonnera pas à leur triste sort tant de mes braves compagnons d'armes, qui, jadis officiers dans l'armée autrichienne, se sont trouvés entraînés par les circonstances dans une guerre contre l'Autriche. J'aime à croire que l'empe-

reur de Russie ne livrera pas les peuples de la Hongrie, accablés par le poids du malheur, à l'aveugle soif de vengeance de leur ennemi. *Il suffirait que je fusse la seule victime expiatoire pour tous.*

« J'adresse cette lettre à vous, général, parce que le premier vous avez gagné ma confiance par les témoignages de considération que vous m'avez donnés.

« Hâtez-vous donc, général, si vous voulez éviter l'effusion du sang, hâtez-vous de procéder à la triste cérémonie du désarmement, cela dans le plus bref délai possible. Mais veuillez prendre toutes les mesures nécessaires pour que cet affligeant spectacle n'ait pas d'autres témoins que les troupes de Sa Majesté l'empereur de Russie, car je le déclare solennellement, j'aimerais mieux anéantir toute mon armée dans un combat désespéré contre les forces les plus disproportionnées, que de mettre bas les armes, sans condition, devant les troupes autrichiennes.

« Demain, 12 août, je marcherai sur Vilagos; après-demain, 13, j'occuperai Borosjeno; le 14, je serai à Beel. Je vous indique ces endroits, général, afin que vous puissiez vous trouver avec votre armée entre mon corps et l'armée autrichienne, et puissiez de cette manière me cerner de tous côtés et me séparer d'elle.

« Dans le cas où cette manœuvre ne réussirait pas, dans celui où l'armée du maréchal Haynau me serrerait de trop près, je chercherais à la repousser et à me diriger sur Grosswardein pour rejoindre sur cette route l'armée russe, la seule devant laquelle nos troupes sont disposées à remettre volontairement leurs armes.

« J'attends, général, votre réponse dans le plus bref délai, et je termine ma lettre en vous exprimant l'assurance de ma considération sans bornes. »

Georgey, en situation de faire, en sa qualité de chef politique de la Hongrie, ce que ne pouvait Kossuth ni comme général, parce qu'il ne commandait pas les troupes, ni comme chef politique, puisque les Russes lui déniaient cette qualité, ne mettant aucune condition à sa soumission, le prince de Varsovie ordonna au général comte Rüdiger de l'accepter et de procéder le plus tôt possible au désarmement des insurgés. En conséquence, Rüdiger marcha immédiatement sur Vilagos, où les Hongrois devaient déposer les armes.

Les deux armées se rencontrèrent le 13, à midi; Georgey se présenta aussitôt à la tête de son état-major devant le chef russe. Celui-ci le reçut avec tous les égards qui sont dus à une grande infortune. Le général hongrois répéta qu'il était prêt à se soumettre sans conditions, mais qu'il sollicitait comme

une grâce l'intercession du maréchal Paskevitch auprès du général en chef autrichien, en un mot, il confiait à la générosité du vainqueur ses malheureux compagnons d'armes. Les troupes qui se trouvaient sous les drapeaux de Georgey formaient encore, avec onze généraux, un effectif d'environ 28,000 hommes et 140 pièces d'artillerie :

15 bataillons de gardes nationales mobiles,
2 » de chasseurs,
1 » de légion allemande,
3 régiments de hussards,
1 » de lanciers polonais,
1 division de sapeurs du génie.

A quatre heures de l'après-midi, l'armée hongroise se rangea sur deux lignes, dans les plaines de Vilagos. L'infanterie, avec la cavalerie sur les deux ailes, formait la première ligne, l'artillerie formait la seconde. En face, l'armée russe était rangée en bataille prête à rendre les honneurs au courage malheureux. A la vue des braves qu'il n'avait pu vaincre, Georgey s'écria : « Avec de semblables troupes que ne peut-on pas entreprendre? »

A quatre heures un quart, Georgey, accompagné de ses officiers, se présenta devant le général Rüdiger entouré de son état-major, et salua de son épée. Un long roulement de tambours se fit entendre sur toute la ligne ; les Russes présentèrent les armes, et

les Hongrois déposèrent les leurs ; l'infanterie à deux pas devant elle, la cavalerie sur la selle de ses chevaux.

Georgey et tous les officiers conservèrent leurs épées. A un second roulement de tambours, les Hongrois rompirent les rangs et se dirigèrent vers la ville de Zacauth, sous l'escorte de trois régiments de la deuxième division de cavalerie légère ; un quatrième régiment conduisit les bagages et l'artillerie ; le régiment Jelecki, chargé de transporter les armes à Grosswerdein, constata que tous les fusils provenaient en grande partie des *manufactures anglaises*. Georgey et son état-major restèrent au quartier-général de l'armée russe pour y attendre les ordres qui devaient statuer sur leur sort. Pour assurer celui de son pays, Georgey, usant du pouvoir dictatorial qui lui avait été conféré, engagea les chefs des autres corps et les commandants des forteresses d'Arad, de Peterwardein et de Comorn à se rendre à discrétion.

Pour donner plus de valeur à son exemple, pour justifier peut-être sa conduite, il écrivit, coup sur coup, au général Klapka deux lettres ; l'une comme commandant en chef, qui a le droit de donner des ordres ; l'autre, en qualité d'ami, qui cherche à éclairer une situation fausse. La première lettre était conçue en ces termes :

« Le dictateur Arthur Georgey au général Klapka, commandant la forteresse de Comorn :

« Général, le sort en est jeté ! nos espérances se sont évanouies. La maison des Hapsbourg-Lorrains a brisé nos forces avec sa puissance réunie à celle des Russes. Nos immenses efforts et les sacrifices sans nombre, que nous avons supportés pour l'indépendance de notre grande nation, ont été infructueux, et ce serait folie que vouloir les prolonger.

« Général, ma conduite à Vilagos vous paraîtra énigmatique, incroyable; je vais vous donner, à vous et au monde, la solution de cette énigme.

« Je suis Hongrois, j'aime ma patrie par-dessus tout; j'ai donc dû suivre la voix de mon cœur et le sentiment intime qui me disait qu'il était nécessaire de rendre à mon malheureux pays réduit à la dernière extrémité, la paix après laquelle il soupire, et le sauver de la ruine totale.

« Voilà, général, le motif de ma conduite à Vilagos : la postérité me jugera.

« Maintenant, général, en vertu du pouvoir dictorial, dont j'ai été investi par la diète qui s'est retirée, je vous invite à suivre mon exemple, et, en livrant immédiatement la forteresse de Comorn, à terminer une guerre dont la prolongation ne servirait qu'à faire anéantir pour toujours l'éclat, la grandeur et la renommée de la Hongrie.

« Général, je connais votre manière de penser et votre patriotisme ; je suis donc convaincu que vous m'avez compris, et que vous obtempérerez à l'invitation que je vous fais.

« Général, que Dieu soit avec vous et conduise tous vos pas. »

La seconde lettre est plus explicite encore :

« Cher ami Klapka, depuis que nous nous sommes quittés, il s'est passé des choses non pas inattendues, mais décisives.

« *L'éternelle désunion du gouvernement provisoire et la jalousie vulgaire* de quelques-uns de ses membres ont *heureusement* amené les choses au point que je prévoyais déjà au mois d'avril.

« Lorsque j'eus passé la Theiss à Tokai et remporté de brillants combats contre les Russes, la diète exprima le désir de me voir prendre le commandement en chef ; Kossuth, en secret, nomma Bem : cependant, le pays s'attendait à ma nomination, car Kossuth avait donné à la diète une réponse perfide. Cette fourberie fut la source de tout le mal qui es arrivé depuis.

« Dembinski fut battu à Szorey, Bem mis en déroute à Maros-Vasarhely ; il se réfugia sous Temeswar, où Dembinski s'était retiré également ; il arriva au moment même de la bataille de Temeswar, qui tournait mal ; il parvint à rétablir les affaires pour

quelques heures, mais fut à son tour battu à un tel point, que, d'après Kossuth, sur 50,000 hommes, il n'en restait que 6,000 réunis et capables de résistance. Tout le reste, ainsi que me le dit Vecsey, avait été dispersé.

« Sur ces entrefaites, les Autrichiens pénétrèrent entre Temeswar et Arad. Le ministre de la guerre avait ordonné à Dembinski de se retirer, comme la raison le commandait, sur Arad, ville fortifiée, et non pas sur Temeswar, qui se trouvait au pouvoir de l'ennemi. Dembinski a fait tout le contraire, pourquoi? je ne saurais le dire; mais j'ai des données suffisantes pour croire qu'il n'a agi de cette manière que par jalousie contre moi.

« Le résultat de tout cela fut que, réduit aux seules forces avec lesquelles j'avais quitté Comorn, et en en déduisant encore les pertes que j'avais éprouvées à Waitzen, à Ressag, à Geerombœly, à Jpolika, à Kesthely et à Debreczin, je restai isolé et menacé au sud par les Autrichiens et au nord par toutes les troupes russes. J'avais encore, il est vrai, une issue du côté d'Arad, par Radna, dans la Transylvanie; mais par égard pour mon pays, auquel j'ai voulu rendre la paix à tout prix, je me suis décidé à mettre bas les armes.

« Avant de prendre cette résolution, j'ai invité le gouvernement provisoire à reconnaître qu'il ne pou-

vait plus rien pour le bien du pays, qu'il ne ferait que le plonger davantage encore dans la misère, et qu'il devait abdiquer.

« Le gouvernement provisoire a reconnu cette vérité et il a abdiqué; il a déposé le pouvoir civil et militaire entre mes mains, ce qui m'a décidé à prendre une résolution prompte, il est vrai, mais bien arrêtée, de déposer, sans conditions, les armes devant l'armée russe.

« Les officiers les plus braves de mon corps ont approuvé ma conduite, et les détachements les plus voisins de la forteresse d'Arad se sont joints aussitôt à moi. Arad, où commande Damianich, a déclaré vouloir en faire autant.

« Jusqu'à ce moment, nous sommes traités comme de braves soldats doivent l'être par des braves. Réfléchis à ce que tu peux et à ce que tu dois faire. »

D'un autre côté, Kossuth, taxant de trahison ce que Georgey appelait patriotisme, terminait en ces termes amers une longue lettre explicative adressée à Batthyany :

« Les pressentiments dont je vous avais fait part à Szegedin le 23 juin, se sont réalisés; la prise de Bude par Georgey a été le dernier reflet jeté par le soleil de la république sur les armes hongroises. Peu de temps après, Dembinski a été battu dans le nord et Perczel dans le midi; plus tard, Georgey s'est trouvé

jeté dans une fatale position devant Comorn, et enfin Bem lui-même a dû céder devant les armes victorieuses de Lüders.

« Le faible espoir que j'avais de relever notre cause par l'emploi de moyens extraordinaires, s'est brisé contre l'ingratitude de Georgey ; le projet qu'il a accompli tout à coup et que j'avais deviné depuis longtemps, n'est autre chose qu'un acte de trahison envers la cause de la patrie ; il lui a porté un coup mortel.

« Nos malheurs nous ont coûté deux cent mille boulets : notre cause est maintenant entièrement perdue. »

Les chefs de l'insurrection vaincus, d'accord avec la pensée qui terminait la dernière phrase de la lettre de Kossuth, suivirent bientôt l'exemple que leur avaient donné le dictateur et l'armée d'élite placée sous son commandement.

La forteresse d'Arad, se rendant la première, dans la journée du 17, ouvrit ses portes au général-major russe Buturlin, qui les remit aussitôt entre les mains du général Schlik.

Les débris de l'armée de Dembinski se soumirent bientôt à leur tour. Divisés à Lugos, ils avaient pris, les uns, la direction de Deva, les autres, la route de Karansebes. Poursuivis, l'épée dans les reins, par les cavaliers du général Simbschen, cinq mille hom-

mes, ralliés à Karansebes, avec dix-neuf bouches à feu, mirent bas les armes.

Soixante-douze pièces de canon et cent équipages, abandonnés par le corps de Vecsey, tombèrent au pouvoir du général prince François de Lichtenstein. Une partie des troupes de Vecsey, au nombre de sept mille cinq cents hommes avec cinq cent cinq officiers, deux pièces de canon, huit drapeaux et mille soixante-sept chevaux, se rendit à discrétion au général Rüdiger. Enfin, Vecsey lui-même vint, à la tête de deux mille hommes, se constituer prisonnier à Grosswardein. La forteresse de Péterwardein fit également sa soumission.

Pendant ce temps, Bem, qui avait encore plus d'un pouce d'acier dans ses mains et plus d'un brave à ses côtés, songeait à tenter, une dernière fois, le sort des armes contre les troupes du général Lüders; mais les officiers qui, la veille, avaient juré de mourir avec lui, séduits par les lettres et les proclamations de Georgey, refusèrent de combattre. Bem, furieux, adressa alors au général Lüders la demande d'un armistice pour traiter de la capitulation de son armée; puis, sans attendre la réponse, il se réfugia sur le territoire turc, où la légion polonaise et les chefs les plus compromis l'avaient déjà précédé.

La nouvelle du succès définitif des armes impériales et de la fin de la guerre produisit, à Vienne,

ainsi que dans toutes les provinces de la monarchie, un effet immense et souleva des transports d'enthousiasme.

De solennelles actions de grâces furent rendues au Dieu des bataillons, qui, parfois, abaisse les trônes pour les relever plus haut et plus puissants. Tous les cœurs et toutes les voix s'unirent dans un concert unanime d'amour et de reconnaissance. L'Europe elle-même rendit hommage à la Providence qui avait raffermi, par le glaive, la couronne ébranlée de l'empereur d'Autriche, et à l'empereur qui, par ses vertus de soldat, autant que par ses qualités de souverain, se montrait, sur le trône, comme sur les champs de bataille, digne des hautes destinées auxquelles, si jeune encore, la Providence l'avait appelé.

L'empereur François-Joseph voulut aussi rendre hommage au courage, au dévouement et à la fidélité de ses troupes ; il le fit en soldat qui sait que l'abnégation est la première vertu des armées et en souverain qui estime la reconnaissance pour la première vertu des gouvernements.

Voici l'ordre du jour qu'il publia à son armée :

« Soldats,

« Ma vaillante armée a rendu de nouveaux et impérissables services à ma maison et à la patrie.

« Les dangers dont la révolte et la trahison mena-

çaient l'existence de l'État sont surmontés, et c'est à vos exploits, à votre héroïque persistance qu'on sera redevable du retour de la paix, de la concorde à l'intérieur et de la force à l'étranger.

« Des enfants de toutes les races de mon empire ont de nouveau cimenté de leur sang dans les rangs de mon armée le lien fraternel qui les unit, et justifié ainsi leur vieille réputation de bravoure en présence des ennemis du dehors et de l'intérieur.

« Soldats, votre empereur vous remercie au nom de la patrie. Demeurez toujours tels que vous venez de vous montrer, l'ornement de l'Autriche, le soutien du trône et les défenseurs de l'ordre social. »

En même temps, l'empereur écrivit en réponse à un message que le prince de Varsovie venait de lui adresser pour lui annoncer la soumission des rebelles et faire appel à sa clémence une admirable lettre qui restera dans l'histoire comme un des plus beaux monuments du règne de François-Joseph, comme un des plus beaux titres du capitaine dont les savantes dispositions venaient de terminer sans effusion de sang la dernière phase de l'insurrection hongroise (1).

Le feld-maréchal prince de Varsovie comte Paskevitsch d'Erivan appartient à cette pléiade d'hommes d'élite, appelés à jeter un grand éclat sur les

(1) V. les documents historiques, n° 9.

destinées de leur pays. Né le 8 mai 1782 à Poltava d'une illustre famille, établie depuis trois siècles dans la petite Russie, il débuta dans la vie militaire à sa sortie du corps des pages, par le grade de lieutenant dans la garde. Nommé en même temps aide-de-camp de l'empereur Paul, il remplit avec une rare intelligence plusieurs missions délicates qui lui furent confiées.

Paskevitsch fit ses premières armes en 1805 dans les rangs de l'armée auxiliaire que l'empereur Alexandre envoya au secours de l'Autriche en guerre avec la France.

En 1806, il se distingua à l'armée de Turquie par le plus brillant courage. Présent à toutes les batailles, il gagna à la pointe de son épée et paya de son sang les grades qui devaient le porter rapidement au faîte de la hiérarchie militaire.

Nommé commandant de la vingt-sixième division d'infanterie en 1812, il se montra l'un des plus rudes adversaires de l'armée française, conduite par la fatalité, sous les ordres du plus grand capitaine des temps modernes, dans les vastes contrées de la Russie. Commandant le centre et l'aile gauche de l'armée russe à Smolensk, il fut un des guerriers qui déploya le plus de valeur dans cette lutte gigantesque. Dans les campagnes successives de 1813, 1814 et 1815, il fournit tant de preuves de bravoure que l'armée

russe entière lui décerna le glorieux surnom de *Brave*, en attendant celui d'*Invincible*, qu'il mérita durant les guerres de Perse, de Turquie, d'Asie et de Pologne.

Peu d'hommes de guerre ont eu une existence militaire plus laborieuse que Paskevitsch : toujours au feu le premier dans la direction des boulets, en première ligne, payant, quand il le fallait, de sa personne comme un simple soldat, il réunit toutes les qualités qui constituent le grand homme de guerre.

Les caractères distinctifs des opérations militaires du prince de Varsovie sont la prévoyance et la promptitude des mouvements; aussi nul mieux que lui ne possède la confiance du soldat qui sous ses ordres marcheraient volontiers à la conquête d'un nouveau monde: les conceptions hardies, les inspirations héroïques n'ont jamais fait défaut à la nature de son génie.

Le prince de Varsovie est d'une taille moyenne, mais élégante et bien prise : son front large reflète la haute intelligence qui brille dans ses yeux pleins d'éclairs; sévère, mais juste et bon, il considère avec raison la discipline militaire comme la première vertu du soldat. Aussi généreux que brave, il n'a jamais transigé avec l'accomplissement d'un devoir, et il a toujours été fidèle à la belle devise : *noblesse oblige.*

Le feld-maréchal prince de Varsovie comte Paskevitsch occupera dans l'histoire une place au premier rang parmi les hommes d'élite qui auront illustré le XIX[e] siècle.

De son côté, l'empereur de Russie adressa à ses troupes cet ordre du jour :

« Mes enfants !

« Dieu a béni votre dévouement, votre bravoure, votre infatigable persévérance. Vous avez fait votre devoir. L'insurrection a été étouffée ; partout où l'ennemi a osé vous attendre, vous l'avez vaincu et en le suivant pas à pas, vous avez pu jouir d'un spectacle bien rare, vous avez vu toute une armée ennemie déposer les armes devant vous et se mettre, sans conditions, à notre merci.

« Dans l'espace de deux mois, nous avons pris et restitué à leurs légitimes propriétaires 150 drapeaux, 400 bouches à feu. Plus de 80,000 insurgés ont mis bas les armes. Honneur, gloire à vous ! honneur, gloire à votre chef victorieux !

« Vous vous êtes montrés dignes de la vieille renommée de l'invincible armée de Russie. Je vous en remercie tous et chacun en particulier. Mes enfants, je suis content et fier de vous. »

La bannière autrichienne flottait sur tous les murs, à tous les clochers de la Hongrie ; seul, le drapeau magyar était resté debout sur la forteresse de Co-

morn. Cependant la prise de cette place, contre laquelle on avait réuni des forces considérables, n'était plus qu'une question de temps que la Providence se chargea de résoudre : l'empereur, voulant épargner à son armée les fatigues d'un long siége et prévenir les malheurs d'une résistance désespérée, consentit à accorder aux insurgés une capitulation honorable. La reddition de cette place termina le dernier acte de lar évolution hongroise.

La défaite de l'insurrection était consommée. Aux cris de vive la liberté vociférés par des bouches démocratiques succédaient les cris de vive l'empereur inspirés par des cœurs fidèles ; et les détonations de l'artillerie, envoyant au ciel les bruyants accords de la joie populaire, remplacèrent le bruit des armes tirées pour une cause sans équité.

FIN.

UNE SIMPLE RÉFLEXION.

On a cherché bien souvent en France à établir une espèce de communauté, une ombre de similitude entre le soulèvement de la Hongrie et la révolution de 1848. La faute en revient au parti polonais qui, dominant dans les conseils de Kossuth, a changé en révolution un mouvement qui, dans le principe, n'était qu'insurrectionnel. Loin d'être démocratique, l'insurrection hongroise a présenté dans toutes ses phases un caractère de féodale aristocratie, qui forme un étrange contraste aux utopies prêchées dans ce temps là à la tribune du parlement français, aux rêveries jetées dans les brasseries allemandes.

Le maréchal prince de Windisch-Grätz a parfaitement établi cette distinction par ces mots : *Je ne traite pas avec des rebelles*. En effet, à ses yeux, les Hongrois n'étaient dans le principe que rebelles, mais non

révolutionnaires. Les troupes, qui croyaient combattre pour l'empereur, sous des drapeaux portant les emblèmes de la monarchie, n'auraient jamais consenti à tirer l'épée, si derrière la question magyare elles avaient aperçu l'ombre de la république, et derrière la légitimité du roi Ferdinand V, l'usurpation de M. Kossuth.

Qu'on examine le mouvement hongrois sous toutes ses faces, qu'on l'analyse dans son expression la plus simple et la plus élevée, on ne lui trouvera pas l'ombre d'analogie avec les tentatives anarchiques qui ont bouleversé les autres parties de l'Europe en 1848 et 1849. Un seul mot suffit pour dissiper les ténèbres dont s'entoure encore la question magyare : *folie de l'individualisme national.*

DOCUMENTS HISTORIQUES.

N° 1.

Proclamation du prince Windisch-Grætz à son entrée à Bude-Pesth.

A la tête d'une brave armée, devant laquelle les rebelles fuyaient de toutes parts, je suis entré dans la capitale de la Hongrie. Dans cette occasion, je veux donc avant tout m'adresser aux paisibles habitants des contrées reconquises, dont la fidélité et l'attachement sincère pour leur souverain légitime, en appuyant mes efforts, ont reconnu hautement le but de ma mission; ils peuvent compter sur ma protection, je n'agirai sévèrement que contre les actions coupables des rebelles qui ont tenté de briser un sceptre auquel un peuple fidèle obéissait depuis plus de huit siècles dans l'intérêt de sa prospérité, de son salut, contre ces rebelles qui veulent détruire les prérogatives des nationalités diverses habitant notre patrie, contre ces rebelles qui veulent appauvrir votre pays fertile et riche en l'inondant de papier-monnaie, illégal en grande partie, contre ceux enfin qui, d'une main audacieuse, ont volé la sainte couronne d'Étienne, et qui, pour remplir la coupe de leurs crimes, tentèrent de détacher la Hongrie appartenant depuis des siècles à l'union d'Autriche.

De telles actions coupables devaient nécessairement échouer devant la fidélité et la bravoure de l'armée et le bon sens des habitants de votre pays. Je m'attends à rencontrer les mêmes sentiments dans le cœur des habitants

de Bude-Pesth; car l'intention sublime de notre auguste souverain est le rétablissement de l'ordre menacé, et la renaissance du bien-être de la Hongrie, qui doit s'allier fraternellement aux autres provinces de l'empire. Dès ce moment, poursuivons donc les rebelles, et ne donnons notre protection et appui qu'aux sujets fidèles et dévoués de notre souverain.

Habitants de la Hongrie! la capitulation de la capitale permet aux Hongrois de rentrer volontairement dans le giron du pouvoir légitime. J'attends dans peu de temps les déclarations de soumission de tous les habitants du pays; ils mettront bas leurs armes et retourneront dans les foyers de leurs familles. De cette manière, vous me mettrez en état de solliciter la grâce de S. M. pour les erreurs dans lesquelles une grande partie de la population a été entraînée involontairement.

N° 2.

Extrait d'un rapport adressé à S. M. l'empereur d'Autriche par son conseil de ministres.

Il n'y a qu'un aveuglement funeste qui puisse inspirer à un peuple, à une capitale du monde, l'idée de fouler aux pieds tous les souvenirs historiques, et de gaspiller, au milieu du déchaînement des passions, tout ce que ses glorieux aïeux avaient créé ou réuni, ce qui a toujours excité l'admiration des hommes, ce qui attirait tous les amis des arts et des sciences; en un mot, il n'y a que le dernier aveuglement qui puisse ainsi détruire la source même de la gloire et de la richesse d'un pays.

Il n'y a qu'un mesquin esprit de boutique, bien différent de l'orgueil de ce vainqueur jaloux d'étaler les tré-

sors du Vatican dans sa capitale, qui puisse vouloir profiter d'un pareil aveuglement pour enlever des lieux consacrés par l'histoire ces œuvres d'art qui font l'admiration des peuples, et pour les transporter dans les boutiques des marchands de tableaux ou dans les galeries des particuliers.

Le Saint Père a déjà protesté contre le gaspillage des chefs-d'œuvre d'art de Rome; mais il est probable que le besoin et l'égoïsme ne se laisseront pas arrêter dans la voie que les Romains, désillusionnés d'ici à peu de temps, déploreront amèrement. L'Autriche n'a jamais voulu la ruine de l'Italie, et, malgré l'hostilité que cette dernière lui témoigne, elle déplorerait cette dilapidation des chefs-d'œuvre de l'art. Afin donc de s'y opposer autant qu'il est en elle, le ministère a l'honneur de proposer à Votre Majesté de faire prohiber le trafic de tous les objets d'art provenant des musées d'Italie.

Ce rapport est suivie d'une approbation de l'empereur ainsi conçue :

Olmütz, le 21 mars 1849.

« J'approuve le rapport qui précède, et je charge le conseil des ministres de publier un avis dans ce sens. »

« L'avis porte que tout commerce d'objets d'art provenant des collections publiques du Vatican et des musées de Rome, de Florence et de Venise, est formellement défendu dans toute l'étendue de la monarchie autrichienne ; sont également prohibés l'importation, l'exportation ou le transit de ces objets. En cas de contravention, les autorités devront saisir les objets sans accorder au possesseur d'indemnité préalable, et les garder pour les restituer ultérieurement. »

Vienne, le 24 mars 1849.

(*Suivent les signatures des ministres.*)

N° 3.

Proclamation de l'empereur d'Autriche au sujet de l'intervention de l'armée russe en Hongrie.

Hongrois!

. . . .

. . . C'est conformément à notre désir, et parfaitement d'accord avec nous, que les armées russes paraissent en Hongrie, afin de terminer promptement, par tous les moyens en notre pouvoir, une guerre qui dévaste vos champs. Ne les regardez pas comme ennemis de votre patrie, mais comme amis de votre roi, qu'ils secondent dans son ferme projet de délivrer la Hongrie du joug pesant des perturbations indigènes et étrangères.

Les troupes russes observeront la même discipline que mes troupes; elles protégeront les personnes et agiront avec rigueur pour dompter la révolte jusqu'à ce que la bénédiction de Dieu fasse triompher la bonne cause.

Proclamation de l'empereur de Russie au sujet de l'intervention de ses troupes en Hongrie.

Nous Nicolas Ier, etc.

Par notre manifeste des 14-26 mai de l'année dernière, nous avions informé nos fidèles sujets des malheurs qui avaient frappé l'Europe occidentale; nous déclarâmes à cette époque que notre intention était de combattre les

ennemis en quelque lieu que ce fût, et de protéger l'honneur du nom russe et l'inviolabilité de nos frontières, faisant abnégation de notre propre personne et dans une union indissoluble avec notre sainte Russie.

Depuis lors les troubles et les mouvements séditieux n'ont pas cessé dans l'ouest de l'Europe. Des tentatives coupables ont entraîné la foule crédule par l'illusion trompeuse d'un bonheur qui n'est jamais sorti de la licence et de l'anarchie. Elles se sont étendues jusqu'en Orient, dans les principautés limitrophes de notre empire de la Valachie et de la Moldavie soumises au gouvernement turc. L'entrée de nos troupes et des troupes ottomanes dans ces provinces a suffi pour y rétablir la tranquillité et l'y maintenir.

Mais dans la Hongrie et dans la Transylvanie, les efforts du gouvernement autrichien, divisés par une guerre sur un autre point avec des ennemis nationaux et étrangers, n'ont pu vaincre jusqu'à ce jour la révolte. L'insurrection, soutenue par l'influence de nos traîtres de la Pologne de 1831, et des renforts de transfuges et de vagabonds d'autres pays, a donné à la révolte une extension de plus en plus menaçante. Au milieu de ces événements, Sa Majesté l'empereur d'Autriche nous a invité à l'assister contre l'ennemi commun; nous ne lui refuserons pas ce service.

Après avoir invoqué le dieu des batailles et le maître des victoires pour qu'il protége la juste cause, nous avons ordonné à notre armée de se mettre en marche pour étouffer la révolte et anéantir les anarchistes audacieux qui menacent aussi la tranquillité de nos provinces.

Que Dieu soit avec nous et personne ne pourra nous résister : nous en sommes convaincu.

Tels sont les sentiments de tous nos sujets. Chaque Russe partage cet espoir, la Russie remplira sa sainte mission.

N° 4.

La couronne de saint Étienne.

Dans le château royal de Bude résidait la couronne de saint Étienne, qui seule avait le don de conférer la royauté hongroise. Cette couronne, dont une partie provenait de l'empereur Ducas, qui en fit don au roi de Hongrie, Geysa Ier, vers l'an 1076, et dont l'autre partie se composait de fragments de la couronne que le pape Sylvestre envoya en l'an 1000 à saint Étienne, était composée de l'or le plus pur. Elle pesait 9 marcs et 6 onces. Elle était enrichie de 53 saphirs, de 50 rubis, et de 338 perles d'une grosseur inestimable. Cette couronne avait son sanctuaire où nul ne pouvait pénétrer et une garde d'honneur composée de soixante-quatre hommes d'élite. Deux officiers de sa garde particulière, se promenant en long et en large dans son antichambre, veillaient à sa sûreté.

Les fenêtres de son appartement étaient murées, et l'air se renouvelait au moyen de trois trous pratiqués dans la pierre. Le regard des profanes n'avait que cette seule ouverture pour contempler le mystérieux tabernacle. Quatre dignitaires seulement avaient en dépôt une clef de la porte close à quatre verroux, et percée de quatre serrures différentes : l'archevêque primat, l'archiduc palatin, et les deux grands officiers de la couronne choisis ordi-

nairement parmi les plus puissants magnats du royaume.

La précieuse couronne, soigneusement abritée dans un étui, était enfermée dans un coffre de fer scellé de cinq sceaux : celui du roi, du primat, du palatin, et ceux des deux grands officiers. A chaque couronnement, ses gardes du corps venaient la chercher à Bude pour la conduire en grande pompe à Presbourg ; puis, après avoir conféré le rang suprême au roi en le touchant au front, à la reine en la touchant à l'épaule droite, elle revenait dans le même cérémonial attendre à Bude l'arrivée d'un nouveau règne.

N° 5.

Lettre du prince Adam Czartoriski au général Dembinski.

Monsieur le général, je suis heureux que vous me procuriez l'occasion de vous exprimer ma joie et mes félicitations sur la tournure favorable qu'a prise la guerre de Hongrie, immédiatement après votre arrivée, et sur les victoires importantes que vous avez remportées.

Le moment périlleux approche ; déjà il est arrivé. Les troupes russes commencent à opérer de concert avec les Autrichiens : implorons l'assistance de Dieu, qui vous a protégé, général, et qui, je l'espère, vous conduira à de nouvelles victoires, jusqu'à ce que vous opériez la délivrance de notre patrie.

Je crains cependant de nouveaux malentendus et la désobéissance ; je crains que le commandement en chef ne vous soit pas rendu. C'est à de tels malentendus que j'attribue l'inaction prolongée de vos armes pendant le temps

précieux où les forces de l'ennemi n'étaient pas encore ralliées après la défaite.

Cette inquiétude pourrait bien de loin nous agiter à tort. Je suis sûr, général, d'après les déclarations de l'écrit publié par vous, que vous n'avez pas cessé de vouloir la conciliation avec les Slaves. La justice des Magyars nous y force, ainsi que leur sécurité pour l'avenir, leur salut pour le présent et la possibilité d'une heureuse défense contre les forces immenses de vos ennemis, qui s'accroissent de plus en plus, et même, en cas de succès, ne seront pas vaincues d'un coup.

M. Louis sera, je l'espère, auprès de vous en ce moment (je regrette qu'il n'ait pu s'y trouver plus tôt), et vous exposera le désir des Slaves, qui se proposent d'amener un soulèvement énergique.

Si vous consentez à réaliser promptement ce désir, vous rendrez un grand service aux Magyars et au royaume de Pologne. Une manière d'agir équitable, autant que noble et prudente, procurera aux Magyars, après la victoire, une gloire européenne, et sera pour eux d'un grand profit.

La question de savoir à quel moment et de quelle manière notre pays doit se préparer et prendre part au combat qui s'approche doit être l'objet de vos considérations incessantes. Je crois que la Pologne, abattue par tant de pertes, enchaînée par tant de malheurs, doit être laissée en arrière aussi longtemps que possible.

Cette opinion se trouve assez bien d'accord avec celle que vous exprimez dans votre lettre.

Que les Polonais combattent sous les drapeaux des Magyars, mais que le royaume de Pologne reste réservé pour les derniers coups, et ne cause pas sa ruine par des soulèvements partiels et mal préparés, qui, chaque fois qu'ils

échouent, préparent au pays des malheurs déplorables.

Il est un second et puissant motif de nous abstenir de soulèvements prématurés. Nous savons qu'il existe dans l'armée même, en Russie, des germes de mécontentement. Ces germes seraient détruits si les Polonais se levaient trop tôt.

Ils n'ont en ce moment, devant eux, que la guerre magyare, et ils se développeront plus sûrement. Il est nécessaire de leur laisser le temps de fermenter d'eux-mêmes.

Il faut que nous agissions sur le pays en possession des Russes; il faut faire des expéditions de guerre en Lithuanie et dans l'Ukraine, avant de permettre l'insurrection dans le royaume. Les Polonais de Cracovie et de Gallicie ne doivent pas non plus se soulever avant que les armées régulières hongroises n'y soient entrées. Mais la manière la plus énergique d'agir contre la Russie serait d'entreprendre une expédition dans le Caucase.

Les officiers polonais de l'armée qui marche contre vous sont envoyés comme les officiers lithuaniens au temps de notre guerre dans le Caucase.

C'est là qu'on doit s'entendre avec vous et avec les Cosaques.

Il est nécessaire que tout soit dirigé par des officiers polonais, que l'esprit polonais domine. Des fonds sont nécessaires pour se procurer les armes, les soldats, les officiers, et pour la marche.

Les Magyars peuvent seuls procurer les fonds, leur propre cause y est intéressée. Vous y avez déjà pensé, général, et vous annoncez qu'ils ont donné 10 millions à peu près, sur votre signature. Cette somme sera employée à divers besoins généraux dans cette affaire. Mais une

grande partie, 2 ou 3 millions par exemple, sera destinée aux préparatifs de l'expédition qui précédera le soulèvement de la Pologne, qui aura lieu simultanément.

N° 6.

Excès des révolutionnaires magyars pendant la guerre de 1849.

Ivres de sang et de pillage, ces hommes, le blasphème aux lèvres, le poignard et la torche aux mains, semaient partout le meurtre, l'incendie et le sacrilége. Sans distinction d'âge, de sexe, ils égorgaient les enfants et les vieillards; ils ouvraient le ventre des femmes enceintes pour arracher et jeter à la voracité des animaux immondes le fruit de leurs entrailles; ils crevaient les yeux et mutilaient d'une manière infâme les corps de leurs victimes; ils n'épargnaient même pas l'innocence et la beauté qu'ils avaient flétrie; on vit plus d'une jeune fille bénir la même main qui lui ravissait la vie après lui avoir enlevé l'honneur. Mais on vit aussi plus d'un vieillard, glacé par l'âge, retrouver dans le désespoir la force de l'âge mûr, et venger en mourant lui-même la mort d'une fille adorée ou d'un fils chéri.

Ces scènes de brigandages prirent de telles proportions, que le patriarche de Carlorsetz adressa au commissaire général Strabovski une lettre énergique, par laquelle il le rendait responsable de toutes les atrocités dont il lui fit un exposé rapide et saisissant. Mais que pouvaient les protestations d'un homme revêtu d'un caractère sacré sur

le cœur de gens qui, ne respectent pas plus la Divinité dans ses temples que l'humanité dans ses sentiments, pillaient les sanctuaires, profanaient les tabernacles, souillaient les autels, mutilaient à coups de sabre les statues des saints, et faisaient de l'image de la Vierge une cible sacrilége?

Une cause, qui, dès le début, se rendait coupable ou complice de pareilles monstruosités, devait être abandonnée des hommes et de Dieu.

(Extrait des *Révolutions de l'empire d'Autriche*, t. II, p. 147.)

N° 7.

Stances militaires en l'honneur de S. M. l'empereur François-Joseph.

A travers la campagne incendiée, chasse un jeune héros sur son coursier hennissant. Oh! dites! quel est-il ce jeune homme? il chasse sous la grêle des balles, au plus épais de la mêlée, et dans cette lutte sanglante qu'on se livre autour de Raab, veut être le premier à courir.

C'est l'empereur, qui vaillamment combat ici pour son trône, et relève du sol où elle gisait dans le sang la couronne de Hongrie. C'est François-Joseph, cuirassé avant l'âge pour les sérieuses entreprises.

A peine les siens l'aperçoivent sur le formidable champ de mort, soutenant l'assaut de la mitraille avec un courage qui empourpre sa joue, que du milieu du combat s'élève l'hymne populaire : Dieu sauve l'empereur ! Qu'il vive heureux et longuement!

Et son nom sur les lèvres, plus d'un succombe, hélas! à qui la voix n'eût failli avant d'avoir épuisé le refrain.

Ainsi est entré l'empereur dans les remparts croulants de Raab, au chant de l'hymne populaire, au bruit retentissant des balles.

N° 8.

Manière dont les Hongrois comprenaient les progrès de la civilisation en 1849.

J'étais à l'île de Crépel, quand la nouvelle de l'arrestation des comtes Zichy m'arriva. Pressé d'en savoir davantage et de m'informer par moi-même, je résolus de retourner à l'instant au quartier général. Dans les rues d'Adony, je trouvai une population très-exaltée, et la masse des volontaires du sud déblatérèrent avec fureur contre les prisonniers. Or, comme je cherchais à part moi quels moyens mettre en œuvre pour sauvegarder ces malheureux jeunes gens, je rencontrai deux officiers d'état-major du corps de Hunyade (un colonel et un chef de bataillon), tous les deux avaient été placés sous mon commandement par ordre supérieur, et sans égard pour le rang et l'ancienneté. Ils me dirent qu'ils venaient en mon absence de prendre le parti de faire escorter jusqu'à Pesth les personnages arrêtés, et le colonel, voyant que je cherchais à pénétrer le motif de cette résolution, affecta un grand mystère, en m'engageant à le suivre chez lui. Arrivé là, il m'expliqua le plus tranquillement du monde comme quoi

lui et son camarade avaient essayé de faire subir aux deux Zichy le sort du comte Lamberg.

« M. le major, que voilà, prend le commandement de l'escorte, et se charge de haranguer le peuple et de l'exaspérer contre les prisonniers, qui seront exprès conduits à pied pour faciliter la besogne à tous ces braves gens qui vous ont si lestement naguère expédié le général Lamberg, et qui sauront comment s'y prendre une seconde fois. »

J'avoue qu'à ce moment je voulais à peine en croire mes oreilles. Après m'être inutilement efforcé de démontrer aux auteurs de cet infâme guet-apens l'indignité de leur complot, je me vis contraint d'user de mon autorité supérieure. Je contremandai donc leurs dispositions, ordonnant, sous ma responsabilité personnelle, que les prisonniers ne soient point menés à Pesth, mais traduits sur les lieux, devant le tribunal militaire qui statuerait légalement sur leur sort.

(Extrait des *Mémoires de Georgey*.)

N° 9.

Lettre de l'empereur d'Autriche au maréchal Paskevitch, prince de Varsovie.

Monsieur le prince de Varsovie,

Les heureuses nouvelles que Votre Altesse a bien voulu me communiquer, dans sa lettre du 16 août, m'ont causé une satisfaction aussi juste que sincère.

La vaillante armée que vous commandez, monsieur le feld-maréchal, et qui sous vos ordres est accoutumée à

vaincre, a justifié d'une manière éclatante, dans la guerre de Hongrie, la réputation dont elle jouit depuis longtemps. Vous, monsieur le feld-maréchal, vous avez acquis sur les champs de bataille de la Hongrie de nouveaux droits à la satisfaction de S. M. impériale, mon auguste allié, et à la mienne. Mais vous trouverez votre plus grande gloire dans le résultat que vous avez obtenu en forçant une partie considérable de l'armée rebelle à se soumettre sans conditions et en évitant l'effusion du sang. Voilà un triomphe plus brillant que de nombreux lauriers achetés au prix de sanglants combats.

Je joins à cette lettre les insignes de grand'croix de l'ordre militaire de Marie-Thérèse, comme un témoignage de ma plus vive reconnaissance pour Votre Altesse.

Oui, sans doute, monsieur le feld-maréchal, si je ne devais suivre que les inspirations de mon cœur, je jetterais un voile impénétrable sur le passé, et je ne songerais qu'aux moyens de guérir les terribles plaies faites par une révolte criminelle à la malheureuse Hongrie; mais je ne dois pas oublier que j'ai des devoirs sacrés à remplir envers mes autres peuples, et que le bien général de mon empire m'impose des obligations que je ne puis perdre de vue.

Toutefois, Votre Altesse a rendu justice à mes sentiments quand elle a supposé d'avance que je m'estimerais d'autant plus heureux que je laisserais la clémence s'exercer plus largement, tout en prenant en considération les graves motifs qui se rattachent aux questions de sûreté générale.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

